





ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES SEPT FEMMES

DE

LA BARBE-BLEUE

ET

AUTRES CONTES MERVEILLEUX

CENT SEPTIÈME ÉDITION

1909

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—

1921

Prix : 6 fr. 75 c.

LES SEPT FEMMES

DE

LA BARBE-BLEUE

ET

AUTRES CONTES MERVEILLEUX

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ANATOLE FRANCE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES SEPT FEMMES DE LA BARBE-BLEUE

ET

AUTRES CONTES MERVEILLEUX

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3


LIBRARY
SEP 10
UNIVERSITY OF TORONTO

LES SEPT FEMMES

DE

LA BARBE-BLEUE

D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

I

On a émis sur le personnage fameux, vulgairement nommé la Barbe-Bleue, les opinions les plus diverses, les plus étranges et les plus fausses. Il n'en est peut-être pas de moins soutenable que celle qui fait de ce gentilhomme une personnification du soleil. C'est à quoi l'on s'est appliqué il y a une quarantaine d'années dans une certaine école de mythologie comparée. On y enseignait que les sept femmes de la Barbe-Bleue étaient des aurores et ses deux beaux-frères les deux crépuscules du matin et du soir, iden-

tiques aux Dioscures qui délivrèrent Hélène ravie par Thésée. A ceux qui seraient tentés de le croire, il faut rappeler qu'un savant bibliothécaire d'Agen, Jean-Baptiste Pérès, démontra, en 1817, d'une façon très spécieuse, que Napoléon n'avait jamais existé et que l'histoire de ce prétendu grand capitaine n'était qu'un mythe solaire. En dépit des jeux d'esprit les plus ingénieux, on ne saurait douter que la Barbe-Bleue et Napoléon n'aient réellement existé.

Une hypothèse qui n'est pas mieux fondée consiste à identifier cette Barbe-Bleue avec le maréchal de Rais, qui fut étranglé par justice au-dessus des ponts de Nantes, le 26 octobre 1440. Sans rechercher avec M. Salomon Reinach si le maréchal commit tous les crimes pour lesquels il fut condamné ou si ses richesses, convoitées par un prince avide, ne contribuèrent point à sa perte, rien dans sa vie ne ressemble à ce qu'on trouve dans celle de la Barbe-Bleue; c'en est assez

pour ne pas les confondre et pour ne pas faire de l'un et de l'autre un seul personnage.

Charles Perrault qui, vers 1660, eut le mérite de composer la première biographie de ce seigneur justement remarquable pour avoir épousé sept femmes, en fit un scélérat accompli et le plus parfait modèle de cruauté qu'il y eût au monde. Mais il est permis de douter, sinon de sa bonne foi, du moins de la sûreté de ses informations. Il a pu être prévenu contre son personnage. Ce ne serait pas le premier exemple d'un historien ou d'un poète qui se plaît à assombrir ses peintures. Si nous avons de Titus un portrait qui semble flatté, il paraît, au contraire, que Tacite a beaucoup noirci Tibère. Macbeth, que la légende et Shakespeare chargent de crimes, était en réalité un roi juste et sage. Il n'assassina point par trahison le vieux ro Duncan. Duncan, jeune encore, fut défait dans une grande bataille et trouvé mort le lendemain en un lieu nommé la Boutique de

l'Armurier. Ce roi avait fait péi plusieurs parents de Gruchno, femme de Macbeth. Celui-ci rendit l'Écosse prospère; il favorisa le commerce et fut regardé comme le défenseur des bourgeois, le vrai roi des villes. La noblesse des clans ne lui pardonna ni d'avoir vaincu Duncan, ni de protéger les artisans : elle le détruisit et déshonora sa mémoire. Après sa mort le bon roi Macbeth ne fut plus connu que par les récits de ses ennemis. Le génie de Shakespeare imposa leurs mensonges à la conscience humaine. Depuis longtemps je soupçonnais que la Barbe-Bleue était victime d'une fatalité semblable. Toutes les circonstances de sa vie, telles que je les trouvais rapportées, étaient loin de contenter mon esprit et de satisfaire ce besoin de logique et de clarté qui me dévore incessamment. J'y découvrais, à la réflexion, des difficultés insurmontables. On voulait trop me faire croire à la cruauté de cet homme pour ne pas m'en faire douter.

Ces pressentiments ne me trompaient point. Mes intuitions, qui procédaient d'une certaine connaissance de la nature humaine, devaient bientôt se changer en une certitude fondée sur des preuves irréfutables. Je découvris chez un tailleur de pierres de Saint-Jean-des-Bois divers papiers concernant la Barbe-Bleue; entre autres son livre de raison et une plainte anonyme contre ses meurtriers, à laquelle, pour des motifs que j'ignore, il ne fut jamais donné suite. Ces documents me confirmèrent dans l'idée qu'il fut bon et malheureux et que sa mémoire succomba sous d'indignes calomnies. Dès lors, je considérai comme un devoir d'écrire sa véritable histoire, sans me faire aucune illusion sur le succès d'une telle entreprise. Cette tentative de réhabilitation est destinée, je le sais, à tomber dans le silence et l'oubli. Que peut la vérité froide et nue contre les prestiges étincelants du mensonge?

II

Vers 1650 résidait sur ses terres, entre Compiègne et Pierrefonds, un riche gentilhomme, nommé Bernard de Montragoux, dont les ancêtres avaient occupé les plus grandes charges du royaume; mais il vivait éloigné de la Cour, dans cette tranquille obscurité, que voilait alors tout ce qui ne recevait pas le regard du roi. Son château des Guillettes abondait en meubles précieux, en vaisselle d'or et d'argent, en tapisseries, en broderies, qu'il tenait renfermés dans des garde-meubles, non qu'il cachât ses tré-

sors de crainte de les endommager par l'usage; il était, au contraire, libéral et magnifique. Mais en ces temps-là les seigneurs menaient couramment, en province, une existence très simple, faisant manger leurs gens à leur table et dansant le dimanche avec les filles du village. Cependant ils donnaient, à certaines occasions, des fêtes superbes qui tranchaient sur la médiocrité de l'existence ordinaire. Aussi fallait-il qu'ils tinssent beaucoup de beaux meubles et de belles tentures en réserve. C'est ce que faisait M. de Montragoux.

Son château, bâti aux temps gothiques, en avait la rudesse. Il se montrait du dehors assez farouche et morose, avec les tronçons de ses grosses tours abattues lors des troubles du royaume, au temps du feu roi Louis. Au dedans il offrait un aspect plus agréable. Les chambres étaient décorées à l'italienne, et la grande galerie du rez-de-chaussée, toute chargée d'orne-

ments en bosse, de peintures et de dorures.

A l'une des extrémités de cette galerie se trouvait un cabinet qu'on appelait ordinairement « le petit cabinet ». C'est le seul nom dont Charles Perrault le désigne. Il n'est pas inutile de savoir qu'on le nommait aussi le cabinet des princesses infortunées, parce qu'un peintre de Florence avait représenté sur les murs les tragiques histoires de Dircé, fille du Soleil, attachée par les fils d'Antiope aux cornes d'un taureau ; de Niobé pleurant sur le mont Sipyle ses enfants percés de flèches divines ; de Procris appelant sur son sein le javelot de Céphale. Ces figures paraissaient vivantes, et les dalles de porphyre dont la chambre était pavée semblaient teintes du sang de ces malheureuses femmes. Une des portes de ce cabinet donnait sur la douve, qui n'avait point d'eau.

Les écuries formaient un bâtiment somptueux, situé à quelque distance du château.

Elles contenaient des litières pour soixante chevaux et des remises pour douze carrosses dorés. Mais ce qui faisait des Guillettes un séjour enchanteur, c'étaient les canaux et les bois qui s'étendaient alentour et où l'on pouvait se livrer aux plaisirs de la pêche et de la chasse.

Beaucoup d'habitants de la contrée ne connaissaient M. de Montragoux que sous le nom de la Barbe-Bleue, car c'était le seul que le peuple lui donnât. En effet, sa barbe était bleue, mais elle n'était bleue que parce qu'elle était noire, et c'était à force d'être noire qu'elle était bleue. Il ne faut pas se représenter M. de Montragoux sous l'aspect monstrueux du triple Typhon qu'on voit à Athènes, riant dans sa triple barbe indigo. Nous nous approcherons bien davantage de la réalité en comparant le seigneur des Guillettes à ces comédiens ou à ces prêtres dont les joues fraîchement rasées ont des reflets d'azur. M. de Montragoux ne portait

pas sa barbe en pointe comme son grand-père à la Cour du roi Henry II; il ne la portait pas en éventail comme son bisaïeul, qui fut tué à la bataille de Marignan. Ainsi que M. de Turenne, il n'avait qu'un peu de moustache et la mouche; ses joues paraissaient bleues; mais quoi qu'on ait dit, ce bon seigneur n'en était point défiguré, et ne faisait point peur pour cela. Il n'en semblait que plus mâle, et, s'il en prenait un air un peu farouche, ce n'était pas pour le faire haïr des femmes. Bernard de Montragoux était un très bel homme, grand, large d'épaules, de forte corpulence et de bonne mine; quoique rustique et sentant plus les forêts que les ruelles et les salons. Pourtant, il est vrai qu'il ne plaisait pas aux dames autant qu'il aurait dû leur plaire, fait de la sorte et riche. Sa timidité en était la cause, sa timidité et non pas sa barbe. Les dames exerçaient sur lui un invincible attrait et lui faisaient une peur insurmontable. Il les

craignait autant qu'il les aimait. Voilà l'origine et la cause initiale de toutes ses disgrâces. En voyant une dame pour la première fois, il aurait mieux aimé mourir que de lui adresser la parole, et, quelque goût qu'il en conçût, il restait devant elle dans un sombre silence; ses sentiments ne se faisaient jour que par ses yeux, qu'il roulait d'une manière effroyable. Cette timidité l'exposait à toutes sortes de disgrâces, et surtout elle l'empêchait de se lier d'un commerce honnête avec des femmes modestes et réservées, et le livrait sans défense aux entreprises des plus hardies et des plus audacieuses. Ce fut le malheur de sa vie.

Orphelin dès son jeune âge, après avoir rebuté par cette sorte de honte et d'effroi, qu'il ne savait vaincre, les partis avantageux et très honorables qui se présentaient, il épousa une demoiselle Colette Passage, nouvellement établie dans le pays, après avoir gagné quelque argent à faire danser un ours

dans les villes et les villages du royaume. Il l'aimait de tout son pouvoir et de toutes ses forces. Et, pour être juste, elle avait de quoi plaire, telle qu'elle était, robuste, la poitrine abondante, le teint encor eassez frais bien que hâlé par le grand air. Sa surprise et sa joie furent grandes d'abord d'être une dame de qualité; son cœur, qui n'était pas mauvais, se laissait toucher par les bontés d'un mari d'une si haute condition et d'une si forte corpulence qui se montrait pour elle le plus obéissant des serviteurs et le plus épris des amants. Mais au bout de quelques mois elle s'ennuya de ne plus courir le monde. Au milieu des richesses, comblée de soins et d'amour, elle ne goûtait pas d'autre plaisir que d'aller trouver le compagnon de sa vie foraine dans la cave où il languissait, une chaîne au cou et un anneau dans le nez, et de l'embrasser sur les yeux en pleurant. M. de Montragoux, la voyant soucieuse, en devenait soucieux lui-même et sa tristesse

ne faisait qu'accroître celle de sa compagne. Les politesses et les prévenances dont il la comblait tournaient le cœur de la pauvre femme. Un matin, à son réveil, M. de Montragoux ne retrouva plus Colette à son côté. Il la chercha vainement par tout le château. La porte du cabinet des princesses infortunées était ouverte. C'est par là qu'elle avait passé pour gagner les champs avec son ours. La douleur de la Barbe-Bleue faisait peine à voir. Malgré les courriers innombrables envoyés à sa recherche, on n'eut jamais nouvelles de Colette Passage.

M. de Montragoux la pleurait encore quand il lui advint de danser, à la fête des Guillettes, avec Jeanne de La Cloche, fille du lieutenant criminel de Compiègne, qui lui inspira de l'amour. Il la demanda en mariage et l'obtint incontinent. Elle aimait le vin et en buvait avec excès. Ce goût augmenta tellement qu'en peu de mois elle eut l'air d'une trogne dans une outre. Le pis

est que cette outre, devenue enragée, roulait perpétuellement par les salles et les escaliers, avec des cris, des jurements, des hoquets et vomissant l'injure et le vin sur tout ce qu'elle rencontrait. M. de Montragoux en tombait étourdi de dégoût et d'horreur. Mais tout aussitôt il rappelait son courage et s'efforçait, avec autant de fermeté que de patience, de guérir son épouse d'un vice si répugnant. Prières, remontrances, supplications, menaces, il employa tous les moyens. Rien n'y fit. Il lui refusait le vin de sa cave; elle s'en procurait du dehors qui l'enivrait encore plus abominablement.

Pour lui ôter le goût d'une boisson trop aimée, il lui mit de l'herbe aux chats dans ses bouteilles. Elle crut qu'il voulait l'empoisonner, bondit sur lui et lui planta trois pouces d'un couteau de cuisine dans le ventre. Il en pensa mourir, mais ne se départit point de sa douceur coutumière. « Elle est, disait-il, plus à plaindre qu'à

blâmer. » Un jour qu'on avait oublié de fermer la porte du cabinet des princesses infortunées, Jeanne de La Cloche y entra toute égarée, à son habitude, et voyant les figures peintes sur la muraille dans l'attitude de la douleur et près de rendre l'âme, elle les prit pour des femmes véritables et s'enfuit épouvantée dans la campagne, en criant au meurtre. Entendant la Barbe-Bleue, qui l'appelait et courait à sa poursuite, elle se jeta, folle de terreur dans la pièce d'eau et s'y noya. Chose difficile à croire et pourtant certaine, son époux fut affligé de cette mort, tant il avait l'âme pitoyable.

Six semaines après l'accident, il épousa sans cérémonie Gigonne, la fille de son fermier Traignel. Elle n'allait qu'en sabots et sentait l'oignon. Assez belle fille à cela près qu'elle louchait d'un œil et clochait d'un pied. Sitôt qu'elle fut épousée, cette gardeuse d'oies, mordue par une folle ambition, ne rêva plus que grandeurs nouvelles et

nouvelles splendeurs. Elle ne trouvait point ses robes de brocart assez riches, ses colliers de perles assez beaux, ses rubis assez gros, ses carrosses assez dorés, ses étangs, ses bois, ses terres assez vastes. La Barbe-Bleue, qui ne s'était jamais senti d'ambition, gémissait de l'humeur altière de son épouse; ne sachant, dans sa candeur, si le tort était de penser glorieusement comme elle ou modestement comme lui, il s'accusait presque d'une médiocrité d'humeur qui contrariait les nobles désirs de sa compagne, et, plein d'incertitude, tantôt il l'exhortait à goûter avec modération les biens de ce monde, tantôt il s'excitait à poursuivre la fortune au bord des précipices. Il était sage, mais chez lui l'amour conjugal l'emportait sur la sagesse. Gigonne ne pensait plus qu'à paraître dans le monde, à se faire recevoir à la Cour, et à devenir la maîtresse du roi. N'y pouvant parvenir, elle sécha de dépit, et en prit une jaunisse dont elle mourut.

La Barbe-Bleue, tout gémissant, lui éleva un tombeau magnifique.

Ce bon seigneur, abattu par une si constante adversité domestique, n'aurait peut-être plus choisi d'épouse; mais il fut lui-même choisi pour époux par demoiselle Blanche de Gibeaumex, fille d'un officier de cavalerie, qui n'avait qu'une oreille; il disait avoir perdu l'autre au service du roi. Elle avait beaucoup d'esprit, dont elle se servit à tromper son mari. Elle le trompa avec tous les gentilshommes des environs. Elle y mettait tant d'adresse qu'elle le trompait dans son château et jusque sous ses yeux sans qu'il s'en aperçût. La pauvre Barbe-Bleue se doutait bien de quelque chose, mais il ne savait pas de quoi. Malheureusement pour elle, mettant toute son étude à tromper son mari, elle n'était pas assez attentive à tromper ses amants, je veux dire à leur cacher qu'elle les trompait les uns avec les autres. Un jour elle fut

surprise, dans le cabinet des princesses infortunées, en compagnie d'un gentilhomme qu'elle aimait, par un gentilhomme qu'elle avait aimé et qui, dans un transport de jalousie, la perça de son épée. Quelques heures plus tard, la malheureuse dame y fut trouvée morte par un serviteur du château et l'effroi qu'inspirait cette chambre s'en accrut. La pauvre Barbe-Bleue, apprenant d'un coup son abondant déshonneur et la fin tragique de sa femme, ne se consola pas de ce second malheur en considération du premier. Il aimait Blanche de Gibeaumex d'une ardeur singulière et plus chèrement qu'il n'avait aimé Jeanne de La Cloche, Gigonne Traignel et même Colette Passage. A la nouvelle qu'elle l'avait trompé avec constance et qu'elle ne le tromperait plus jamais, il ressentit une douleur et un trouble qui, loin de s'apaiser, redoublaient chaque jour de violence. Ses souffrances étant devenues intolérables, il en contracta

une maladie qui fit craindre pour ses jours.

Les médecins, ayant employé divers médicaments sans effet, l'avertirent que le seul remède convenable à son mal était de prendre une jeune épouse. Alors il songea à sa petite cousine Angèle de La Garandine, qu'il pensait qu'on lui accorderait volontiers, parce qu'elle n'avait pas de bien. Ce qui l'encourageait à la prendre pour femme, c'est qu'elle passait pour simple et sans connaissance. Ayant été trompé par une femme d'esprit, une sotte le rassurait. Il épousa mademoiselle de La Garandine et s'aperçut de la fausseté de ses prévisions. Angèle était douce, Angèle était bonne, Angèle l'aimait; elle n'était pas d'elle-même portée au mal, mais les moins habiles l'y induisaient facilement à toute heure. Il suffisait de lui dire : « Faites ceci de peur des oripeaux; entrez ici de crainte que le loup garou ne vous mange » ; ou bien encore : « Fer-

mez les yeux et prenez ce petit remède » ; et aussitôt l'innocente faisait, au gré des fripons qui voulaient d'elle ce qu'il était bien naturel d'en vouloir, car elle était jolie. M. de Montragoux, trompé et offensé par cette innocente autant et plus qu'il ne l'avait été par Blanche de Gibeaumex, avait en outre le malheur de le savoir, car Angèle était bien trop candide pour lui rien cacher. Elle lui disait: « Monsieur, on m'a dit ceci; on m'a fait ceci; on m'a pris ceci; j'ai vu cela; j'ai senti cela. » Et, par son ingénuité, elle faisait souffrir à ce pauvre seigneur des tourments inimaginables. Il les souffrait avec constance. Cependant il lui arrivait de dire à cette simple créature : « Vous êtes une dinde! » et de lui donner des soufflets. Ces soufflets lui commencèrent une renommée de cruauté qui ne devait plus s'éteindre. Un moine mendiant, qui passait par les Guillettes, tandis que M. de Montragoux chassait la bécasse, trouva madame Angèle

qui cousait un jupon de poupée. Ce bon religieux, s'avisant qu'elle était aussi simple que belle, l'emmena sur son âne en lui faisant croire que l'ange Gabriel l'attendait dans un fourré du bois pour lui mettre des jarretières de perles. On croit que le loup la mangea car on ne la revit oncques plus.

Après une si funeste expérience, comment la Barbe-Bleue se résolut-il à contracter une nouvelle union? C'est ce qu'on ne pouvait comprendre si l'on ne savait le pouvoir d'un bel œil sur un cœur bien né. Cet honnête gentilhomme rencontra dans un château du voisinage, où il fréquentait, une jeune orpheline de qualité, nommée Alix de Pontalcin, qui, dépouillée de tous ses biens par un tuteur avide, ne songeait plus qu'à s'enfermer dans un couvent. Des amis officieux s'entremirent pour changer sa résolution et la décider à accepter la main de M. de Montragoux. Elle était parfaitement belle. La Barbe-Bleue, qui se promettait de goûter entre ses bras

un bonheur infini, fut une fois de plus trompé dans ses espérances, et cette fois éprouva un mécompte qui, par l'effet de sa complexion, lui devait être plus sensible encore que tous les déplaisirs qu'il avait soufferts en ses précédents mariages. Alix de Pontalcin refusa obstinément de donner une réalité à l'union à laquelle elle avait pourtant consenti. En vain M. de Montragoux la pressait de devenir sa femme ; elle résistait aux prières, aux larmes, aux objurgations, se refusait aux caresses les plus légères de son époux et courait s'enfermer dans le cabinet des princesses infortunées, où elle demeurait seule et farouche des nuits entières. On ne sut jamais la cause d'une résistance si contraire aux lois divines et humaines ; on l'attribua à ce que M. de Montragoux avait la barbe bleue, mais ce que nous avons dit tout à l'heure de cette barbe rend une telle supposition peu vraisemblable. Au reste, c'est un sujet sur lequel il est difficile de

raisonner. Le pauvre mari endurait les souffrances les plus cruelles. Pour les oublier, il chassait avec rage, crevant chiens, chevaux et piqueurs. Mais quand il rentrait harassé, fourbu dans son château, il suffisait de la vue de mademoiselle de Pontalcin pour réveiller à la fois ses forces et ses tourments. Enfin n'y pouvant tenir, il demanda à Rome l'annulation d'un mariage qui n'était qu'un leurre, et l'obtint selon le droit canon et moyennant un beau présent au Saint-Père. Si M. de Montragoux congédia mademoiselle de Pontalcin avec les marques de respect qu'on doit à une femme et sans lui casser sa canne sur le dos, c'est qu'il avait l'âme forte, le cœur grand, et qu'il était maître de lui comme des Guillettes. Mais il jura que rien de femelle n'entrerait désormais dans ses appartements. Heureux s'il avait jusqu'au bout tenu son serment !

III

Quelques années s'étaient passées depuis que M. de Montragoux avait congédié sa sixième femme, et l'on ne gardait plus, dans la contrée, qu'un souvenir confus des calamités domestiques qui avaient fondu sur la maison de ce bon seigneur. On ne savait ce que ses femmes étaient devenues, et l'on en faisait, le soir, au village, des contes à faire dresser les cheveux sur la tête; les uns y croyaient et les autres non. A cette époque, une veuve sur le retour, la dame Sidonie de Lespoisse, vint s'établir avec ses enfants

dans le manoir de la Motte-Giron, à deux lieues, à vol d'oiseau, du château des Guillettes. D'où elle venait, ce qu'avait été son époux, tout le monde l'ignorait. Les uns pensaient, pour l'avoir entendu dire, qu'il avait tenu certains emplois en Savoie ou en Espagne; d'autres disaient qu'il était mort aux Indes; plusieurs s'imaginaient que sa veuve possédait des terres immenses; quelques-uns en doutaient beaucoup. Cependant elle menait grand train et invitait à la Motte-Giron toute la noblesse de la contrée. Elle avait deux filles, dont l'aînée, Anne, près de coiffer Sainte-Catherine, était une fine mouche. Jeanne, la plus jeune, bonne à marier, cachait sous les apparences de l'ingénuité une précoce expérience du monde. La dame de Lespoisse avait aussi deux garçons de vingt et vingt-deux ans, fort beaux et bien faits, dont l'un était dragon et l'autre mousquetaire. Je dirai, pour avoir vu son brevet, que celui-ci était mousquetaire noir.

Il n'y paraissait pas quand il allait à pied, car les mousquetaires noirs se distinguaient des mousquetaires gris, non par la couleur de leur habit, mais par la robe de leur cheval. Ils portaient, les uns comme les autres, la soubreveste de drap bleu galonné d'or. Quant aux dragons, ils se reconnaissaient à une espèce de bonnet de fourrure dont la queue leur tombait galamment sur l'oreille. Les dragons avaient la réputation de mauvais garnements, témoin la chanson :

Ce sont les dragons qui viennent :
Maman, sauvons-nous !

Mais on aurait cherché vainement dans les deux régiments des dragons de Sa Majesté un aussi grand paillard, un aussi grand écornifleur et un aussi bas coquin que Cosme de Lespoisse. Son frère était, auprès de lui, un honnête garçon. Ivrogne et joueur, Pierre de Lespoisse plaisait aux dames et gagnait aux cartes ; c'étaient là les seuls moyens de vivre qu'on lui connût.

La dame de Lespoisse, leur mère, ne menait grand train, à la Motte-Giron, que pour faire des dupes. En réalité, elle n'avait rien et devait jusqu'à ses fausses dents. Ses nippes, son mobilier, son carrosse, ses chevaux et ses gens lui avaient été prêtés par des usuriers de Paris, qui menaçaient de les lui retirer si elle ne mariait pas bientôt une de ses filles à quelque riche seigneur, et l'honnête Sidonie s'attendait à tout moment à se voir nue dans sa maison vide. Pressée de trouver un gendre, elle avait tout de suite jeté ses vues sur M. de Montragoux qu'elle devinait simple, facile à tromper, très doux et prompt à l'amour sous une apparence rude et farouche. Ses filles entraient dans ses desseins et, à chaque rencontre, criblaient la pauvre Barbe-Bleue d'œillades qui le perçaient jusqu'au fond du cœur. Il céda très vite aux charmes puissants des deux demoiselles de Lespoisse. Oubliant ses serments, il ne songea plus qu'à

épouser l'une ou l'autre, les trouvant toutes deux également belles. Après quelques retardements, causés moins par son hésitation que par sa timidité, il se rendit en grand équipage à la Motte-Giron et fit sa demande à la dame de Lespoisse, lui laissant le choix de celle de ses filles qu'elle voudrait lui donner. Madame Sidonie lui répondit obligeamment qu'elle le tenait en haute estime et qu'elle l'autorisait à faire sa cour à celle des demoiselles de Lespoisse qu'il aurait distinguée.

— Sachez plaire, monsieur, lui dit-elle; j'applaudirai la première à vos succès.

Pour faire connaissance, la Barbe-Bleue invita Anne et Jeanne de Lespoisse avec leur mère, leurs frères et une multitude de dames et de gentilshommes, à passer quinze jours au château des Guillettes. Ce ne furent que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, collations et divertissements de toute espèce.

Un jeune seigneur que les dames de Lespoisse avaient amené, le chevalier de la Merlus, organisait les battues. La Barbe-Bleue avait les plus belles meutes et les plus beaux équipages de la contrée. Les dames rivalisaient d'ardeur avec les gentilshommes à poursuivre le cerf. On ne forçait pas toujours la bête, mais les chasseurs et les chasseresses s'égaraient par couples, se retrouvaient et s'égaraient encore dans les bois. Le chevalier de la Merlus se perdait de préférence avec Jeanne de Lespoisse, et chacun rentrait la nuit au château, ému de ses aventures et content de sa journée. Après quelques jours d'observation le bon seigneur de Montragoux préféra décidément à l'aînée des sœurs Jeanne la cadette qui était plus fraîche, ce qui ne veut pas dire qu'elle était plus neuve. Il laissait paraître sa préférence, qu'il n'avait pas à cacher, car elle était honnête; et d'ailleurs il était sans détours. Il faisait sa cour à cette jeune demoi-

selle le mieux qu'il pouvait, lui parlant peu, faute d'habitude, mais il la regardait en roulant des yeux terribles et en tirant du fond des entrailles des soupirs à renverser un chêne. Parfois il se mettait à rire, et la vaisselle en tremblait et les vitres en résonnaient. Seul de toute la société il ne remarquait pas les assiduités du chevalier de la Merlus auprès de la fille cadette de madame de Lespoisse, ou, s'il les remarquait, il n'y voyait pas de mal. Son expérience des femmes ne suffisait pas à le rendre soupçonneux et il ne se défiait point de ce qu'il aimait. Ma grand'mère disait que l'expérience, dans la vie, ne sert à rien et qu'on reste ce qu'on était. Je crois qu'elle avait raison et l'histoire véritable que je retrace ici n'est pas pour lui donner tort.

La Barbe-Bleue déployait en ces fêtes une rare magnificence. La nuit venue, mille flambeaux éclairaient la pelouse devant le château, et des tables servies par des valets

et des filles habillés en faunes et en dryades portaient tout ce que les campagnes et les forêts produisent de plus agréable à la bouche. Des musiciens ne cessaient de faire entendre de belles symphonies. Vers la fin du repas, le maître et la maîtresse d'école, suivis des garçons et des fillettes du village, venaient se présenter devant les convives et lisaient un compliment au seigneur de Montragoux et à ses hôtes. Un astrologue en bonnet pointu s'approchait des dames et leur annonçait leurs amours futures sur la vue des lignes de leur main. La Barbe-Bleue faisait donner à boire à tous ses vassaux et distribuait lui-même du pain et de la viande aux familles pauvres.

A dix heures de la nuit, de peur du serein, la compagnie se retirait dans les appartements éclairés par une multitude dc bougies et où se trouvaient des tables pour toutes sortes de jeux : lansquenet, billard, reversi, trou-madame, tourniquet, portique,

bête, hoca, brelan, échecs, trictrac, dés, bassette et calbas. La Barbe-Bleue était constamment malheureux à ces divers jeux, où il perdait toutes les nuits de grosses sommes. Ce qui pouvait le consoler d'une infortune si obstinée, c'était de voir les trois dames de Lespoisse gagner beaucoup d'argent. Jeanne, la cadette, qui misait constamment dans le jeu du chevalier de la Merlus, y amassait des montagnes d'or. Les deux fils de madame de Lespoisse faisaient aussi de bons bénéfices au reversi et à la bassette, et c'étaient les jeux les plus hasardeux qui leur gardaient la faveur la plus invariable. Ces jeux se continuaient bien avant dans la nuit. On ne dormait point pendant ces merveilleuses réjouissances et, comme le dit l'auteur de la plus ancienne histoire de la Barbe-Bleue, « l'on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ». Ces heures étaient pour beaucoup les plus douces de la journée, car,

sous apparence de plaisanterie, à la faveur de l'ombre, ceux qui avaient de l'inclination l'un pour l'autre, se cachaient ensemble au fond d'une alcôve. Le chevalier de la Merlus se déguisait une fois en diable, une autre fois en fantôme ou en loup garou, pour effrayer les dormeurs, mais il finissait toujours par se couler dans la chambre de la demoiselle Jeanne de Lespoisse. Le bon seigneur de Montragoux n'était pas oublié dans ces jeux. Les deux fils de madame de Lespoisse mettaient dans son lit de la poudre à gratter et brûlaient dans sa chambre des substances qui répandaient une odeur fétide. Ou bien encore ils plaçaient sur sa porte une cruche pleine d'eau, de telle manière que le bon seigneur ne pouvait tirer l'huis sans renverser toute l'eau sur sa tête. Enfin, ils lui jouaient toutes sortes de bons tours dont la compagnie se divertissait et que la Barbe-Bleue endurait avec sa douceur naturelle.

Il fit sa demande, que madame de Lespoisse agréa, bien que son cœur se déchirât, disait-elle, à la pensée de marier ses filles. Le mariage fut célébré à la Motte-Giron, avec une magnificence extraordinaire. La demoiselle Jeanne, d'une beauté surprenante, était toute habillée de point de France et coiffée de mille boucles. Sa sœur Anne portait une robe de velours vert, brodée d'or. Le costume de madame leur mère était d'or frisé, avec des chenilles noires et une parure de perles et de diamants. M. de Montragoux avait mis sur un habit de velours noir tous ses gros diamants; il avait fort bon air et une expression d'innocence et de timidité qui faisait un agréable contraste avec son menton bleu et sa forte carrure. Sans doute, les frères de la mariée étaient galamment attifés, mais le chevalier de la Merlus, en habit de velours rose, brodé de perles, répandait un éclat sans pareil.

Sitôt après la cérémonie, les juifs qui avaient loué à la famille et au greluchon de la mariée ces belles nippes et ces riches joyaux, les reprirent et les emportèrent en poste à Paris.

IV

Pendant un mois, M. de Montragoux fut le plus heureux des hommes. Il adorait sa femme et la regardait comme un ange de pureté. Elle était tout autre chose; mais de plus habiles que la pauvre Barbe-Bleue s'y seraient trompés comme lui, tant cette personne avait de ruse et d'astuce, et se laissait docilement gouverner par madame sa mère, la plus adroite coquine de tout le royaume de France. Cette dame s'établit aux Guillettes avec Anne, sa fille aînée, ses deux fils, Pierre et Cosme, et le chevalier de la Merlus, qui

ne quittait pas plus madame de Montragoux que s'il eût été son ombre. Cela fâchait un peu ce bon mari, qui aurait voulu garder constamment sa femme pour lui seul, mais qui ne s'offensait pas de l'amitié qu'elle éprouvait pour ce jeune gentilhomme, parce qu'elle lui avait dit que c'était son frère de lait.

Charles Perrault dit qu'un mois après avoir contracté cette union, la Barbe-Bleue fut obligé de faire un voyage de six semaines pour une affaire de conséquence; mais il semble ignorer les motifs de ce voyage, et l'on a soupçonné que c'était une feinte à laquelle recourut, selon l'usage, le mari jaloux pour surprendre sa femme. La vérité est tout autre : M. de Montragoux se rendit dans le Perche pour recueillir l'héritage de son cousin d'Outarde, tué glorieusement d'un boulet de canon à la bataille des Dunes, tandis qu'il jouait aux dés sur un tambour.

Avant de partir, M. de Montragoux pria sa

femme de prendre toutes les distractions possibles pendant son absence.

— Faites venir vos bonnes amies, madame, lui dit-il, et les menez promener; divertissez-vous et faites bonne chère.

Il lui remit les clefs de la maison, marquant ainsi qu'à son défaut, elle devenait unique et souveraine maîtresse en toute la seigneurie des Guillettes.

— Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles; voilà celle de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours; voilà celle de mes coffres-forts, où est mon or et mon argent; celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet, au bout de la grande galerie de l'appartement bas; ouvrez tout, allez partout.

Charles Perrault prétend que M. de Montragoux ajouta :

— Mais pour ce petit cabinet, je vous dé-

fends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère.

L'historien de la Barbe-Bleue, en rapportant ces paroles, a le tort d'adopter sans contrôle la version produite, après l'événement, par les dames de Lespoisse. M. de Montragoux s'exprima tout autrement. Lorsqu'il remit à son épouse la clef de ce petit cabinet, qui n'était autre que le cabinet des princesses infortunées dont nous avons eu lieu déjà plusieurs fois de parler, il témoigna à sa chère Jeanne le désir qu'elle n'entrât pas dans un endroit des appartements qu'il regardait comme funeste à son bonheur domestique. C'est par là, en effet, que sa première femme, et de toutes la meilleure, avait passé pour s'enfuir avec son ours; c'était là que Blanche de Gibeaumex l'avait abondamment trompé avec divers gentilshommes; ce pavé de porphyre enfin était

teint du sang d'une criminelle adorée. N'en était-ce point assez pour que M. de Montragoux attachât à l'idée de ce cabinet de cruels souvenirs et de funestes pressentiments?

Les paroles qu'il adressa à Jeanne de Lespoisse traduisirent les impressions et les désirs qui agitaient son âme. Les voici textuellement :

— Je n'ai rien de caché pour vous, madame, et je croirais vous offenser en ne vous remettant pas toutes les clefs d'une demeure qui vous appartient. Vous pouvez donc entrer dans ce petit cabinet comme dans toutes les autres chambres de ce logis; mais, si vous m'en croyez, vous n'en ferez rien, pour m'obliger et en considération des idées douloureuses que j'y attache et des mauvais présages que ces idées font naître malgré moi dans mon esprit. Je serais désolé qu'il vous arrivât malheur ou que je pusse encourir votre disgrâce, et vous excuserez, madame, ces craintes, heureusement

sans raison, comme l'effet de ma tendresse inquiète et de mon vigilant amour.

Sur ces mots, le bon seigneur embrassa son épouse et partit en poste pour le Perche.

« Les voisines et les bonnes amies, dit Charles Perrault, n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres ; elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie. »

Tous les historiens qui ont traité ce sujet ajoutent que madame de Montragoux ne se divertissait pas à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le petit cabinet. Rien n'est plus vrai et, comme l'a dit Perrault, « elle fut si pressée de sa curiosité que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compa-

gnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois ». Le fait n'est pas douteux. Mais ce que personne n'a dit, c'est qu'elle n'était si impatiente de pénétrer en ce lieu que parce que le chevalier de la Merlus l'y attendait.

Depuis son établissement au château des Guillettes elle rejoignait dans le petit cabinet ce jeune gentilhomme tous les jours et plutôt deux fois qu'une, sans se lasser de ces entretiens si peu convenables à une jeune mariée. Il est impossible d'hésiter sur la nature des relations nouées entre Jeanne et le chevalier : elles n'étaient point honnêtes; elles n'étaient point innocentes. Hélas! si la dame de Montragoux n'avait attenté qu'à l'honneur de son époux, sans doute, elle encourrait le blâme de la postérité; mais le moraliste le plus austère lui trouverait des excuses, il alléguerait en

faveur d'une si jeune femme les mœurs du siècle, les exemples de la ville et de la Cour, les effets trop certains d'une mauvaise éducation, les conseils d'une mère perverse, car la dame Sidonie de Lespoisse favorisait les galanteries de sa fille. Les sages lui pardonneraient une faute trop douce pour mériter leurs rigueurs; ses torts eussent paru trop ordinaires pour être de grands torts et tout le monde eût pensé qu'elle avait fait comme les autres. Mais Jeanne de Lespoisse, non contente d'attenter à l'honneur de son mari, ne craignit point d'attenter à sa vie.

C'est dans le petit cabinet, autrement nommé cabinet des princesses infortunées, que Jeanne de Lespoisse, dame de Montragoux, concerta avec le chevalier de la Merlus la mort d'un époux fidèle et tendre. Elle déclara plus tard que, en entrant dans cette salle, elle y vit suspendus les corps de six femmes assassinées, dont le sang figé cou-

vrait les dalles, et que, reconnaissant en ces malheureuses les six premières femmes de la Barbe-Bleue, elle avait prévu le sort qui l'attendait elle-même. Ce seraient, en ce cas, les peintures des murailles qu'elle aurait prises pour des cadavres mutilés et il faudrait comparer ses hallucinations à celles de lady Macbeth. Mais il est extrêmement probable que Jeanne imagina ce spectacle affreux pour le retracer ensuite et justifier les assassins de son époux en calomniant leur victime. La perte de M. de Montragoux fut résolue. Certaines lettres que j'ai sous les yeux m'obligent à croire que la dame Sidonie de Lespoisse participa au complot. Quant à sa fille aînée, on peut dire qu'elle en fut l'âme. Anne de Lespoisse était la plus méchante de la famille. Elle demeurait étrangère aux faiblesses des sens et restait chaste au milieu des débordements de sa maison; non qu'elle se refusât des plaisirs qu'elle jugeait indignes d'elle, mais parce

qu'elle n'éprouvait de plaisir que dans la cruauté. Elle engagea ses deux frères, Pierre et Cosme, dans l'entreprise par la promesse d'un régiment.

V

Il nous reste à retracer, d'après des documents authentiques et de sûrs témoignages, le plus atroce, le plus perfide et le plus lâche des crimes domestiques, dont le souvenir soit venu jusqu'à nous. L'assassinat dont nous allons exposer les circonstances, ne saurait être comparé qu'au meurtre commis dans la nuit du 9 mars 1449 sur la personne de Guillaume de Flavy par Blanche d'Overbreuc, sa femme, qui était jeune et menue, le bâtard d'Orbandas et le barbier Jean Bocquillon. Ils étouffèrent Guillaume

sous l'oreiller, l'assommèrent à coups de bûche, et le saignèrent au cou comme un veau. Blanche d'Overbreuc prouva que son mari avait résolu de la faire noyer, tandis que Jeanne de Lespoisse livra à d'infâmes scélérats un époux qui l'aimait. Nous rapporterons les faits aussi sobrement que possible.

La Barbe-Bleue revint un peu plus tôt qu'on ne l'attendait. C'est ce qui a fait croire bien faussement que, en proie aux soupçons d'une noire jalousie, il voulait surprendre sa femme. Joyeux et confiant, s'il pensait lui faire une surprise, c'était une surprise agréable. Sa tendresse, sa bonté, son air joyeux et tranquille eussent attendri les cœurs les plus féroces. Le chevalier de la Merlus et toute cette race exécrable de Lespoisse n'y virent qu'une facilité pour attenter à sa vie et s'emparer de ses richesses, encore accrues d'un nouvel héritage. Sa jeune épouse l'accueillit d'un air souriant,

se laissa accoler et conduire dans la chambre conjugale, et fit tout au gré de l'excellent homme. Le lendemain matin elle lui remit le trousseau de clefs qui lui avait été confié. Mais il y manquait celle du cabinet des princesses infortunées, qu'on appelait d'ordinaire le petit cabinet. La Barbe-Bleue la réclama doucement. Et, après avoir quelque temps différé, sur divers prétextes, Jeanne la lui remit.

Ici se pose une question qu'il n'est pas possible de trancher sans sortir du domaine circonscrit de l'histoire pour entrer dans les régions indéterminées de la philosophie. Charles Perrault dit formellement que la clef du petit cabinet était fée, ce qui veut dire qu'elle était enchantée, magique, douée de propriétés contraires aux lois naturelles, telles du moins que nous les concevons. Or, nous n'avons pas de preuves du contraire. C'est ici le lieu de rappeler le précepte de mon illustre maître, M. du Clos des Lunes,

membre de l'Institut : « Quand le surnaturel se présente, l'historien ne doit point le rejeter. » Je me contenterai donc de rappeler, au sujet de cette clef, l'opinion unanime des vieux biographes de la Barbe-Bleue; tous affirment qu'elle était fée. Cela est d'un grand poids. D'ailleurs cette clef n'est pas le seul objet créé par l'industrie humaine qu'on ait vu doué de propriétés merveilleuses. La tradition abonde en exemples d'épées fées. L'épée d'Arthur était fée. Celle de Jeanne d'Arc était fée, au témoignage irrécusable de Jean Chartier; et la preuve qu'en donne cet illustre chroniqueur, c'est que, quand la lame eut été rompue, les deux morceaux refusèrent de se laisser réunir de nouveau, quelque effort qu'y fissent les plus habiles armuriers. Victor Hugo parle, en un de ses poèmes, de ces « escaliers fées, qui sous eux s'embrouillent toujours ». Beaucoup d'auteurs admettent même qu'il y a des hommes fées qui peuvent se changer

en loups. Nous n'entreprendrons pas de combattre une croyance si vive et si constante, et nous nous garderons de décider si la clef du petit cabinet était fée ou ne l'était pas, laissant au lecteur avisé le soin de discerner notre opinion là-dessus, car notre réserve n'implique pas notre incertitude, et c'est en quoi elle est méritoire. Mais où nous nous retrouvons dans notre propre domaine, ou pour mieux dire dans notre juridiction, où nous redevenons juges des faits, arbitres des circonstances, c'est quand nous lisons que cette clef était tachée de sang. L'autorité des textes ne s'imposera pas à nous jusqu'à nous le faire croire. Elle n'était point tachée de sang. Il en avait coulé dans le petit cabinet, mais en un temps déjà lointain. Qu'on l'eût lavé ou qu'il eût séché, la clef n'en pouvait être teinte, et ce que, dans son trouble, l'épouse criminelle prit sur l'acier pour une tache de sang était un reflet du ciel encore tout empourpré des roses de l'au-

rore. M. de Montragoux ne s'aperçut pas moins, à la vue de la clef, que sa femme était entrée dans le petit cabinet. Il observa, en effet, que cette clef apparaissait maintenant plus nette et plus brillante que lorsqu'il l'avait donnée, et pensa que ce poli ne pouvait venir que de l'usage.

Il en éprouva une pénible impression et dit à sa jeune femme avec un sourire triste :

— Ma mie, vous êtes entrée dans le petit cabinet. Puisse-t-il n'en rien résulter de fâcheux pour vous ni pour moi ! Il s'exhale de cette chambre une influence maligne à laquelle j'eusse voulu vous soustraire. Si vous y demeuriez soumise à votre tour, je ne m'en consolerais pas. Pardonnez-moi : on est superstitieux quand on aime.

A ces mots, bien que la Barbe-Bleue ne pût lui faire peur, car son langage et son maintien n'exprimaient que la mélancolie et l'amour, la jeune dame de Montragoux se mit à crier à tue tête :

— Au secours! On me tue!

C'était le signal convenu. En l'entendant le chevalier de la Merlus et les deux fils de madame de Lespoisse devaient se jeter sur la Barbe-Bleue et le percer de leurs épées.

Mais le chevalier, que Jeanne avait caché dans une armoire de la chambre, parut seul. M. de Montragoux, le voyant bondir l'épée au poing, se mit en garde.

Jeanne s'enfuit épouvantée et rencontra dans la galerie sa sœur Anne, qui n'était pas, comme on l'a dit, sur une tour, car les tours du château avaient été abattues par l'ordre du cardinal de Richelieu. Anne de Lespoisse s'efforçait de redonner du cœur à ses deux frères, qui, pâles et chancelants, n'osaient risquer un si grand coup.

Jeanne, rapide et suppliante :

— Vite! vite! mes frères, secourez mon amant!

Alors Pierre et Cosme coururent sur la Barbe-Bleue; ils le trouvèrent qui, ayant

désarmé le chevalier de la Merlus, le tenait sous son genou, et ils lui passèrent traitreusement, par derrière, leur épée à travers le corps et le frappèrent encore longtemps après qu'il eut expiré.

La Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers. Sa veuve demeura maîtresse de ses biens. Elle en employa une partie à doter sa sœur Anne, une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères et le reste à se marier elle-même avec le chevalier de la Merlus, qui devint un très honnête homme dès qu'il fut riche.

LE MIRACLE
DU GRAND SAINT NICOLAS

Saint Nicolas, évêque de Myre en Lycie, vivait à l'époque de Constantin le Grand. Les plus anciens et les plus graves auteurs qui aient parlé de lui célèbrent ses vertus, ses travaux, ses mérites; ils donnent de sa sainteté des preuves abondantes; mais aucun d'eux ne rapporte le miracle du saloir. Il n'en est pas fait mention non plus dans *la Légende dorée*. Ce silence est considérable : pourtant on ne se résout pas volontiers à mettre en

doute un fait si célèbre, attesté par la complainte universellement connue :

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs...

Ce texte fameux dit expressément qu'un charcutier cruel mit les innocents « au saloir comme pourceaux ». C'est-à-dire apparemment qu'il les conserva, coupés par morceaux, dans un bain de saumure. En effet, c'est ainsi que s'opère la salaison du porc : mais on est surpris de lire ensuite que les trois petits enfants restèrent sept ans dans la saumure, tandis qu'à l'ordinaire on commence au bout de six semaines environ à retirer du baquet, avec une fourchette de bois, les morceaux de chair. Le texte est formel : ce fut sept années après le crime que, selon la complainte, le grand saint Nicolas entra dans l'auberge maudite. Il demanda à souper. L'hôte lui offrit un morceau de jambon.

— Je n'en veux pas; il n'est pas bon.
— Voulez-vous un morceau de veau?
— Je n'en veux pas; il n'est pas beau.
Du p'tit salé je veux avoir
Qu'y a sept ans qu'est dans le saloir.
Quand le boucher entendit c'la,
Hors de la porte il s'enfuya.

Aussitôt, par l'imposition des mains sur le saloir, l'homme de Dieu ressuscita les tendres victimes.

Tel est, en substance, le récit du vieil anonyme; il porte en lui les caractères inimitables de la candeur et de la bonne foi. Le scepticisme semble mal inspiré quand il s'attaque aux souvenirs les plus vivants de la conscience populaire. Aussi n'est-ce pas sans une vive satisfaction que j'ai trouvé moyen de concilier l'autorité de la complainte avec le silence des anciens biographes du pontife lycien. Je suis heureux de proclamer le résultat de mes longues méditations et de mes savantes recherches. Le miracle du saloir est vrai, du moins en ce qu'il a d'essentiel;

mais ce n'est pas le bienheureux évêque de Myre qui l'a opéré; c'est un autre saint Nicolas, car il y en a deux : l'un, comme nous l'avons dit, évêque de Myre en Lycie; l'autre, moins ancien, évêque de Trinqueballe en Vervignole. Il m'était réservé d'en faire la distinction. C'est l'évêque de Trinqueballe qui a tiré les trois petits garçons du saloir; je l'établirai sur des documents authentiques et l'on n'aura pas à déplorer la fin d'une légende.

J'ai été assez heureux pour retrouver toute l'histoire de l'évêque Nicolas et des enfants ressuscités par lui. J'en ai fait un récit qu'on lira, j'espère, avec plaisir et profit.

I

Nicolas, issu d'une illustre famille de Vervignole, donna dès l'enfance des marques de sainteté et fit vœu, à l'âge de quatorze ans, de se consacrer au Seigneur. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut élevé, jeune encore, par l'acclamation populaire et le vœu du chapitre, sur le siège de saint Cromadaire, apôtre de Vervignole et premier évêque de Trinqueballe. Il exerçait pieusement son ministère pastoral, gouvernait ses clercs avec sagesse, enseignait le peuple et ne craignait pas de rappeler les grands à la

justice et à la modération. Il se montrait libéral, abondant en aumônes, et réservait aux pauvres la plus grande partie de ses richesses.

Son château dressait fièrement, sur une colline dominant la ville, ses murs crénelés et ses toits en poivrière. Il en faisait un refuge où tous ceux que poursuivait la justice séculière trouvaient un asile. Dans la salle du bas, la plus vaste qu'on pût voir en toute la Vervignole, la table dressée pour les repas était si longue que ceux qui se tenaient à l'un des bouts la voyaient se perdre au loin en une pointe indistincte, et, quand on y allumait des flambeaux, elle rappelait la queue de la comète apparue en Vervignole pour annoncer la mort du roi Comus. Le saint évêque Nicolas se tenait au haut bout. Il y traitait les principaux de la ville et du royaume et une multitude de clercs et de laïques. Mais un siège était réservé à sa droite pour le pauvre qui vien-

drait à la porte mendier son pain. Les enfants surtout éveillaient la sollicitude du bon saint Nicolas. Il se délectait de leur innocence et se sentait pour eux un cœur de père et des entrailles de mère. Il avait les vertus et les mœurs d'un apôtre. Chaque année, sous l'habit d'un simple religieux, un bâton blanc à la main, il visitait ses ouailles, jaloux de tout voir par ses yeux; et pour qu'aucune infortune, aucun désordre ne pût lui échapper, il parcourait, accompagné d'un seul clerc, les parties les plus sauvages de son diocèse, traversant, durant l'hiver, les fleuves débordés, gravissant les montagnes de glace et s'enfonçant dans les forêts épaisses.

Or, une fois qu'ayant chevauché sur sa mule, depuis l'aube, en compagnie du diacre Modernus, à travers les bois sombres, hantés du lynx et du loup, et les sapins antiques qui hérissent les sommets des monts Marmouse, l'homme de Dieu pénétra, au tomber

du jour, dans des halliers épineux où sa monture se frayait difficilement un chemin sinueux et lent. Le diacre Modernus le suivait à grand'peine sur sa mule, qui portait le bagage.

Accablé de fatigue et de faim, l'homme de Dieu dit à Modernus :

— Arrêtons-nous, mon fils, et, s'il te reste un peu de pain et de vin, nous souperons ici, car je ne me sens guère la force d'aller plus avant, et tu dois, bien que plus jeune, être presque aussi las que moi.

— Monseigneur, répondit Modernus, il ne me reste ni une goutte de vin ni une miette de pain, car j'ai tout donné, par votre ordre, sur la route, à des gens qui en avaient moins besoin que nous.

— Sans doute, répliqua l'évêque, s'il était resté encore dans ton bissac quelques rogatons, nous les eussions pris avec plaisir, car il convient que ceux qui gouvernent l'Église se nourrissent du rebut des pauvres.

Mais puisque tu n'as plus rien, c'est que Dieu l'a voulu, et sûrement il l'a voulu pour notre bien et profit. Il est possible qu'il nous cache à jamais les raisons de ce bienfait; peut-être, au contraire, nous les fera-t-il bientôt paraître. En attendant, ce qui nous reste à faire est, je crois, de pousser devant nous jusqu'à ce que nous trouvions des arbouses et des mûres pour notre nourriture et de l'herbe pour nos mules et, ainsi réconfortés, de nous étendre sur un lit de feuilles.

— Comme il vous plaira, seigneur, répondit Modernus en piquant sa monture.

Ils cheminèrent toute la nuit et une partie de la matinée, puis ayant gravi une côte assez roide, ils se trouvèrent soudain à l'orée du bois et virent à leurs pieds une plaine recouverte d'un ciel fauve et traversée de quatre routes pâles, qui s'allaient perdre dans la brume. Ils prirent celle de gauche, vieille voie romaine, autrefois fréquentée des mar-

chands et des pèlerins, mais déserte depuis que la guerre désolait cette partie de la Vervignole. Des nuées épaisses s'amassaient dans le ciel, où fuyaient les oiseaux; un air étouffant pesait sur la terre livide et muette; des lueurs tremblaient à l'horizon. Ils excitèrent leurs mules fatiguées. Soudain un grand vent courba les cimes des arbres, fit crier les branches et gémir le feuillage battu. Le tonnerre gronda et de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber.

Comme ils cheminaient dans la tempête, aux éclats de la foudre, sur la route changée en torrent, ils aperçurent dans un éclair une maison où pendait une branche de houx, signe d'hospitalité. Ils arrêtèrent leurs montures.

L'auberge paraissait abandonnée; pourtant l'hôte s'avança vers eux, à la fois humble et farouche, un grand couteau à la ceinture, et leur demanda ce qu'ils voulaient.

— Un gîte et un morceau de pain, avec

un doigt de vin, répondit l'évêque, car nous sommes las et transis.

Tandis que l'hôte prenait du vin au cellier et que Modernus conduisait les mules à l'écurie, saint Nicolas, assis devant l'âtre, près d'un feu mourant, promena ses regards sur la salle enfumée. La poussière et la crasse couvraient les bancs et les bahuts ; les araignées tissaient leur toile entre les solives vermoulues, où pendaient de maigres bottes d'oignons. Dans un coin sombre, le saloir étalait son ventre cerclé de fer.

En ce temps-là, les démons se mêlaient bien plus intimement qu'aujourd'hui à la vie domestique. Ils hantaient les maisons ; blottis dans la boîte au sel, dans le pot au beurre ou dans quelque autre retraite, ils épiaient les gens et guettaient l'occasion de les tenter et de les induire en mal. Les anges aussi faisaient alors parmi les chrétiens des apparitions plus fréquentes.

Or, un diable gros comme une noisette,

caché dans les tisons, prit la parole et dit au saint évêque :

— Regardez ce saloir, mon père : il en vaut la peine. C'est le meilleur saloir de toute la Vervignole. C'est le modèle et le parangon des saloirs. Le maître de céans, le seigneur Garum, quand il le reçut des mains d'un habile tonnelier, le parfuma de genièvre, de thym et de romarin. Le seigneur Garum n'a pas son pareil pour saigner la chair, la désosser, la découper curieusement, studieusement, amoureusement, et l'imprégner des esprits salins qui la conservent et l'embaument. Il est sans rival pour assaisonner, concentrer, réduire, écumer, tamiser, décanter la saumure. Goûtez de son petit-salé, mon père, et vous vous en lécherez les doigts : goûtez de son petit-salé, Nicolas, et vous m'en direz des nouvelles.

Mais à ce langage, et surtout à la voix qui le tenait (elle grinçait comme une scie), le saint évêque reconnut le malin esprit. Il fit

le signe de la croix et aussitôt le petit diable, comme une châtaigne qu'on a jetée au feu sans la fendre, éclata avec un bruit horrible et une grande puanteur.

Et un ange du ciel apparut, resplendissant de lumière, à Nicolas, et lui dit :

— Nicolas, cher au Seigneur, il faut que tu saches que trois petits enfants sont dans ce saloir depuis sept ans. Le cabaretier Garum a coupé ces tendres enfants par morceaux et les a mis dans le sel et la saumure. Lève-toi, Nicolas, et prie afin qu'ils ressuscitent. Car si tu intercèdes pour eux, ô pontife, le Seigneur, qui t'aime, les rendra à la vie...

Pendant ce discours, Modernus entra dans la salle, mais il ne vit pas l'ange, et il ne l'entendit pas, parce qu'il n'était pas assez saint pour communiquer avec les esprits célestes.

L'ange dit encore :

— Nicolas, fils de Dieu, tu imposeras les

mains sur le saloir et les trois petits enfants seront ressuscités.

Le bienheureux Nicolas, rempli d'horreur, de pitié, de zèle et d'espérance, rendit grâces à Dieu, et, quand l'hôtelier reparut, un broc à chaque bras, le saint lui dit d'une voix terrible :

— Garum, ouvre le saloir !

A cette parole, Garum, épouvanté, laissa tomber ses deux brocs.

Et le saint évêque Nicolas étendit les mains et dit :

— Enfants, levez-vous !

A ces mots, le saloir souleva son couvercle et trois jeunes garçons en sortirent.

— Enfants, leur dit l'évêque, louez Dieu qui, par mes mains, vous a tirés du saloir.

Et, se tournant vers l'hôtelier, qui tremblait de tous ses membres :

— Homme cruel, lui dit-il, reconnais les trois enfants que tu as vilainement mis à

mort. Puisses-tu détester ton crime et t'en repentir pour que Dieu te pardonne!

L'hôtelier, rempli d'effroi, s'enfuit dans la tempête, sous le tonnerre et les éclairs.

II

Saint Nicolas embrassa les trois enfants et les interrogea avec douceur sur la mort qu'ils avaient misérablement soufferte. Ils contèrent que Garum, s'étant approché d'eux tandis qu'ils glanaient aux champs, les avait attirés dans son auberge, leur avait fait boire du vin et les avait égorgés pendant leur sommeil.

Ils portaient encore les haillons dont ils étaient vêtus au jour de leur mort et gardaient en leur résurrection un air craintif et sauvage. Le plus robuste des trois, Maxime,

était le fils d'une folle femme, qui suivait sur un âne les gens d'armes à la guerre. Il tomba une nuit du panier dans lequel elle le portait, et resta abandonné sur la route. Depuis lors, il avait vécu seul de maraude. Le plus malingre, Robin, se rappelait à peine ses parents, paysans des hautes terres, qui, trop pauvres ou trop avares pour le nourrir, l'avaient exposé dans la forêt. Sulpice, le troisième, ne connaissait rien de sa naissance, mais un prêtre lui avait appris sa croix-de-Dieu.

L'orage avait cessé. Dans l'air limpide et léger les oiseaux s'entre-appelaient à grands cris. La terre verdoyait et riait. Modernus ayant amené les mules, l'évêque Nicolas monta la sienne et tint Maxime enveloppé dans son manteau ; le diacre prit en croupe Sulpice et Robin, et ils s'acheminèrent vers la ville de Trinqueballe.

La route se déroulait entre des champs de blé, des vignes et des prairies. Chemin

faisant, le grand saint Nicolas, qui aimait déjà ces enfants de tout son cœur, les interrogeait sur des sujets proportionnés à leur âge et leur posait des questions faciles, comme, par exemple : « Combien font cinq fois cinq ? » ou « Qu'est-ce que Dieu ? » Il n'en obtenait pas de réponses satisfaisantes. Mais, loin de leur faire honte de leur ignorance, il ne songeait qu'à la dissiper graduellement par l'application des meilleures règles pédagogiques.

— Modernus, dit-il, nous leur enseignerons premièrement les vérités nécessaires au salut, secondement les arts libéraux, et, en particulier, la musique, afin qu'ils puissent chanter les louanges du Seigneur. Il conviendra aussi de leur enseigner la rhétorique, la philosophie et l'histoire des hommes, des animaux et des plantes. Je veux qu'ils étudient, dans leurs mœurs et leur structure, les animaux dont tous les organes, par leur inconcevable perfection, attestent la gloire du Créateur.

Le vénérable pontife avait à peine achevé ce discours qu'une paysanne passa sur la route, tirant par le licol une vieille jument si chargée de ramée que ses jarrets en tremblaient et qu'elle bronchait à chaque pas.

— Hélas! soupira le grand saint Nicolas, voici un pauvre cheval qui porte plus que son faix. Il échut, pour son malheur, à des maîtres injustes et durs. On ne doit surcharger nulles créatures, pas même les bêtes de somme.

A ces paroles les trois garçons éclatèrent de rire. L'évêque leur ayant demandé pourquoi ils riaient si fort :

— Parce que..., dit Robin.

— A cause..., dit Sulpice.

— Nous rions, dit Maxime, de ce que vous prenez une jument pour un cheval. Vous n'en voyez pas la différence : elle est pourtant bien visible. Vous vous connaissez donc pas en animaux?

— Je crois, dit Modernus, qu'il faut-

d'abord apprendre à ces enfants la civilité.

A chaque ville, bourg, village, hameau, château, où il passait, saint Nicolas montrait aux habitants les enfants tirés du saloir et contait le grand miracle que Dieu avait fait par son intercession, et chacun, tout joyeux, l'en bénissait. Instruit par des courriers et des voyageurs d'un événement si prodigieux, le peuple de Trinqueballe se porta tout entier au-devant de son pasteur, déroula des tapis précieux et sema des fleurs sur son chemin. Les citoyens contemplaient avec des yeux mouillés de larmes les trois victimes échappées du saloir et criaient : « Noël ! » Mais ces pauvres enfants ne savaient que rire et tirer la langue; et cela les faisait plaindre et admirer davantage comme une preuve sensible de leur innocence et de leur misère.

Le saint évêque Nicolas avait une nièce orpheline, nommée Mirande, qui venait

d'atteindre sa septième année, et qui lui était plus chère que la lumière de ses yeux. Une honnête veuve, nommée Basine, l'élevait dans la piété, la bienséance et l'ignorance du mal. C'est à cette dame qu'il confia les trois enfants miraculeusement sauvés. Elle ne manquait pas de jugement. Très vite elle s'aperçut que Maxime avait du courage, Robin de la prudence et Sulpice de la réflexion, et s'efforça d'affermir ces bonnes qualités qui, par suite de la corruption commune à tout le genre humain, tendaient sans cesse à se pervertir et à se dénaturer; car la cautèle de Robin tournait volontiers en dissimulation et cachait, le plus souvent, d'âpres convoitises; Maxime était sujet à des accès de fureur et Sulpice exprimait fréquemment avec obstination, sur les matières les plus importantes, des idées fausses. Au demeurant, c'étaient de simples enfants qui dénichaient les couvées, volaient des fruits dans les jardins, attachaient des

casseroles à la queue des chiens, mettaient de l'encre dans les bénitiers et du poil à gratter dans le lit de Modernus. La nuit, enveloppés de draps et montés sur des échasses, ils allaient dans les jardins et faisaient évanouir de peur les servantes attardées aux bras de leurs amoureux. Ils hérissaient de pointes le siège sur lequel madame Basine avait coutume de se mettre, et, quand elle s'asseyait, ils jouissaient de sa douleur, observant l'embarras où elle se trouvait de porter publiquement une main vigilante et secourable à l'endroit offensé, car elle n'eût pour rien au monde manqué à la modestie.

Cette dame, malgré son âge et ses vertus, ne leur inspirait ni amour ni crainte. Robin l'appelait vieille bique, Maxime, vieille bourrique, et Sulpice ânesse de Balaam. Ils tourmentaient de toutes les manières la petite Mirande, lui salissaient ses belles robes, la faisaient tomber le nez sur les

pierres. Une fois, ils lui enfoncèrent la tête jusqu'au cou dans un tonneau de mélasse. Ils lui apprenaient à enfourcher les barrières et à grimper aux arbres, contrairement aux bienséances de son sexe; ils lui enseignaient des façons et des termes qui sentaient l'hôtellerie et le saloir. Elle appelait, sur leur exemple, la respectable dame Basine vieille bique, et même, prenant la partie pour le tout, cul de bique. Mais elle restait parfaitement innocente. La pureté de son âme était inaltérable.

— Je suis heureux, disait le saint évêque Nicolas, d'avoir tiré ces enfants du saloir pour en faire de bons chrétiens. Ils deviendront de fidèles serviteurs de Dieu et leurs mérites me seront comptés.

Or, la troisième année après leur résurrection, déjà grands et bien formés, un jour de printemps, comme ils jouaient tous trois dans la prairie, au bord de la rivière, Maxime, dans un moment d'humeur et par

fierté naturelle, jeta dans l'eau le diacre Modernus, qui, suspendu à une branche de saule, appela au secours. Robin s'approcha, fit mine de le tirer par la main, lui prit son anneau et s'en fut.

Cependant, Sulpice immobile sur la berge et les bras croisés, disait :

— Modernus fait une mauvaise fin. Je vois six diables en forme de chauves-souris prêts à lui cueillir l'âme sur la bouche.

Au rapport que la dame Basine et Modernus lui firent de cette grave affaire, le saint évêque s'affligea et poussa des soupirs.

— Ces enfants, dit-il, ont été nourris dans la souffrance par des parents indignes. L'excès de leurs maux a causé la difformité de leur caractère. Il convient de redresser leurs torts avec une longue patience et une obstinée douceur.

— Seigneur évêque, répliqua Modernus, qui dans sa robe de chambre grelottait la fièvre et éternuait sous son bonnet de nuit,

car sa baignade l'avait enrhumé, il se peut que leur méchanceté leur vienne de la méchanceté de leurs parents. Mais comment expliquez-vous, mon père, que les mauvais soins aient produit en chacun d'eux des vices différents, et pour ainsi dire contraires, et que l'abandon et le dénuement où ils ont été jetés avant d'être mis au saloir aient rendu l'un cupide, l'autre violent, le troisième visionnaire? Et c'est ce dernier qui, à votre place, seigneur, m'inquiéterait le plus.

— Chacun de ces enfants, répondit l'évêque, a fléchi par son endroit faible. Les mauvais traitements ont déformé leur âme dans les parties qui présentaient le moins de résistance. Redressons-les avec mille précautions, de peur d'augmenter le mal au lieu de le diminuer. La mansuétude, la clémence et la longanimité sont les seuls moyens qu'on doive jamais employer pour l'amendement des hommes, les hérétiques exceptés, bien entendu.

— Sans doute, mon seigneur, sans doute, répliqua Modernus, en éternuant trois fois. Mais il n'y a pas de bonne éducation sans castoiement, ni discipline sans discipline. Je m'entends. Et, si vous ne punissez pas ces trois mauvais garnements, ils deviendront pires qu'Hérode. C'est moi qui vous le dis.

— Modernus pourrait n'avoir pas tort, dit la dame Basine.

L'évêque ne répondit point. Il cheminait avec le diacre et la veuve, le long d'une haie d'aubépine, qui exhalait une agréable odeur de miel et d'amande amère. A un endroit un peu creux, où la terre recueillait l'eau d'une source voisine, il s'arrêta devant un arbuste, dont les rameaux serrés et tordus, se couvraient abondamment de feuilles découpées et luisantes et de blancs corymbes de fleurs.

— Regardez, dit-il, ce buisson touffu et parfumé, ce beau bois-de-mai, cette noble épine si vive et si forte; voyez qu'elle est

plus copieuse en feuilles et plus glorieuse en fleurs, que toutes les autres épines de la haie. Mais observez aussi que l'écorce pâle de scs branches porte des épines en petit nombre, faibles, molles, épointées. D'où vient cela? C'est que nourrie dans un sol humide et gras, tranquille et sûre des richesses qui soutiennent sa vie, elle a employé les sucs de la terre à croître sa puissance et sa gloire, et, trop robuste pour songer à s'armer contre ses faibles ennemis, elle est toute aux joies de sa fécondité magnifique et délicieuse. Faites maintenant quelques pas sur le sentier qui monte et tournez vos regards sur cet autre pied d'aubépine, qui, laborieusement sorti d'un sol pierreux et sec, languit, pauvre en bois, en feuilles, et n'a pensé, dans sa rude vie, qu'à s'armer et à se défendre contre les ennemis innombrables qui menacent les êtres débiles. Aussi n'est-il qu'un fagot d'épines. Le peu qui lui montait de sève, il l'a

dépensé à construire des dards innombrables, larges à la base, durs, aigus, qui rassurent mal sa faiblesse craintive. Il ne lui est rien resté pour la fleur odorante et féconde. Mes amis, il en est de nous comme de l'aubépine. Les soins donnés à notre enfance nous font meilleurs. Une éducation trop dure nous durcit.

III

Quand il toucha à sa dix-septième année, Maxime remplit le saint évêque Nicolas de tribulation et le diocèse de scandale en formant et instruisant une compagnie de vauriens de son âge, en vue d'enlever les filles d'un village nommé les Grosses-Nates, situé à quatre lieues au nord de Trinqueballe. L'expédition réussit merveilleusement. Les ravisseurs rentrèrent la nuit dans la ville, serrant contre leurs poitrines les vierges échevelées, qui levaient en vain au ciel des yeux ardents et des mains suppliantes. Mais

quand les pères, frères et fiancés de ces filles ravies vinrent les chercher, elles refusèrent de retourner au pays natal, alléguant qu'elles y sentiraient trop de honte, et préférant cacher leur déshonneur dans les bras qui l'avaient causé. Maxime qui, pour sa part, avait pris les trois plus belles, vivait en leur compagnie dans un petit manoir dépendant de la mense épiscopale. Sur l'ordre de l'évêque, le diacre Modernus vint, en l'absence de leur ravisseur, frapper à leur porte, annonçant qu'il les venait délivrer. Elles refusèrent d'ouvrir, et comme il leur représentait l'abomination de leur vie, elles lui lâchèrent sur la tête une potée d'eau de vaisselle avec le pot, dont il eut le crâne fêlé.

Armé d'une douce sévérité, le saint évêque Nicolas reprocha cette violence et ce désordre à Maxime :

— Hélas! lui dit-il, vous ai-je tiré du saloir pour la perte des vierges de Vervignole?

Et il lui remontra la grandeur de sa faute. Mais Maxime haussa les épaules et lui tourna le dos sans faire de réponse.

En ce moment-là, le roi Berlu, dans la quatorzième année de son règne, assemblait une puissante armée pour combattre les Mambourniens, obstinés ennemis de son royaume, et qui, débarqués en Vervignole, ravageaient et dépeuplaient les plus riches provinces de ce grand pays.

Maxime sortit de Trinqueballe sans dire adieu à personne. Quand il fut à quelques lieues de la ville, avisant dans un pâturage une jument assez bonne, à cela près qu'elle était borgne et boiteuse, il sauta dessus et lui fit prendre le galop. Le lendemain matin, rencontrant d'aventure un garçon de ferme, qui menait boire un grand cheval de labour, il mit aussitôt pied à terre, enfourcha le grand cheval, ordonna au garçon de monter la jument borgne et de le suivre, lui promettant de le prendre pour écuyer s'il était con-

tent de lui. Dans cet équipage Maxime se présenta au roi Berlu, qui agréa ses services. Il devint en peu de jours un des plus grands capitaines de Vervignole.

Cependant Sulpice donnait au saint évêque des sujets d'inquiétude plus cruels peut-être et certainement plus graves; car si Maxime péchait grièvement, il péchait sans malice et offensait Dieu sans y prendre garde et, pour ainsi dire, sans le savoir. Sulpice mettait à mal faire une plus grande et plus étrange malice. Se destinant dès l'enfance à l'état ecclésiastique, il étudiait assidument les lettres sacrées et profanes; mais son âme était un vase corrompu où la vérité se tournait en erreur. Il péchait en esprit; il errait en matières de foi avec une précocité surprenante; à l'âge où l'on n'a pas encore d'idées, il abondait en idées fausses. Une pensée lui vint, suggérée sans doute par le diable. Il réunit dans une prairie appartenant à l'évêque une multitude

de jeunes garçons et de jeunes filles de son âge et, monté sur un arbre, les exhorta à quitter leurs père et mère pour suivre Jésus-Christ et à s'en aller par bandes dans les campagnes, brûlant prieurés et presbytères afin de ramener l'Église à la pauvreté évangélique. Cette jeunesse, émue et séduite, suivit le pécheur sur les routes de Vervignole, chantant des cantiques, incendiant les granges, pillant les chapelles, ravageant les terres ecclésiastiques. Plusieurs de ces insensés périrent de fatigue, de faim et de froid, ou assommés par les villageois. Le palais épiscopal retentissait des plaintes des religieux et des gémissements des mères. Le pieux évêque Nicolas manda le fauteur de ces désordres et, avec une mansuétude extrême et une infinie tristesse, lui reprocha d'avoir abusé de la parole pour séduire les esprits, et lui représenta que Dieu ne l'avait pas tiré du saloir pour attenter aux biens de notre sainte mère l'Église.

— Considérez, mon fils, lui dit-il, la grandeur de votre faute. Vous paraissez devant votre pasteur tout chargé de troubles, de séditions et de meurtres.

Mais le jeune Sulpice, gardant un calme épouvantable, répondit d'une voix assurée qu'il n'avait point péché ni offensé Dieu, mais au contraire agi sur le commandement du Ciel pour le bien de l'Église. Et il professa, devant le pontife consterné, les fausses doctrines des Manichéens, des Ariens, des Nestoriens, des Sabelliens, des Vaudois, des Albigeois et des Bégards, si ardent à embrasser ces monstrueuses erreurs, qu'il ne s'apercevait pas que, contraires les unes aux autres, elles s'entre-dévoraient sur le sein qui les réchauffait.

Le pieux évêque s'efforça de ramener Sulpice dans la bonne voie; mais il ne put vaincre l'obstination de ce malheureux.

Et, l'ayant congédié, il s'agenouilla et dit :

— Je vous rends grâce, Seigneur, de

m'avoir donné ce jeune homme comme une meule où s'aiguisent ma patience et ma charité.

Tandis que deux des enfants tirés du saloir lui causaient tant de peine, saint Nicolas recevait du troisième quelque consolation. Robin ne se montrait ni violent dans ses actes ni superbe en ses pensées. Il n'était pas de sa personne dru et rubicond ainsi que Maxime le capitaine; il n'avait pas l'air audacieux et grave de Sulpice. De petite apparence, mince, jaune, plissé, recroquevillé, d'humble maintien, révérencieux et vérécondieux, il s'appliquait à rendre de bons offices à l'évêque et aux gens d'Église, aidant les clercs à tenir les comptes de la mense épiscopale, faisant, au moyen de boules enfilées dans des tringles, des calculs compliqués, et même il multipliait et divisait des nombres, sans ardoise ni crayon, de tête, avec une rapidité et une exactitude qu'on eût admirées chez un vieux maître

des monnaies et des finances. C'était un plaisir pour lui de tenir les livres du diacre Modernus qui, se faisant vieux, brouillait les chiffres et dormait sur son pupitre. Pour obliger le seigneur évêque et lui procurer de l'argent, il n'était peine ni fatigue qui lui coûtât : il apprenait des Lombards à calculer les intérêts simples et composés d'une somme quelconque pour un jour, une semaine, un mois, une année; il ne craignait pas de visiter, dans les ruelles noires du Ghetto, les juifs sordides, afin d'apprendre, en conversant avec eux, le titre des métaux, le prix des pierres précieuses et l'art de rogner les monnaies. Enfin, avec un petit pécule qu'il s'était fait par merveilleuse industrie, il suivait en Vervignole, en Mondousiane et jusqu'en Mambournie, les foires, les tournois, les pardons, les jubilés où affluaient de toutes les parties de la chrétienté des gens de toutes conditions, paysans, bourgeois, clercs et seigneurs; il y faisait le change des mon-

naies et revenait chaque fois un peu plus riche qu'il n'était allé. Sulpice ne dépensait pas l'argent qu'il gagnait, mais l'apportait au seigneur évêque.

Saint Nicolas était très hospitalier et très aumônier; il dépensait ses biens et ceux de l'Église en viatiques aux pèlerins et secours aux malheureux. Aussi se trouvait-il perpétuellement à court d'argent; et il était très obligé à Robin de l'empressement et de l'adresse avec lesquels ce jeune argentier lui procurait les sommes dont il avait besoin. Or la pénurie où, par sa magnificence et sa libéralité s'était mis le saint évêque, fut bien aggravée par le malheur des temps. La guerre qui désolait la Vervignole ruina l'église de Trinqueballe. Les gens d'armes battaient la campagne autour de la ville, pillaient les fermes, rançonnaient les paysans, dispersaient les religieux, brûlaient les châteaux et les abbayes. Le clergé, les fidèles ne pouvaient plus participer aux frais du culte, et, chaque

jour des milliers de paysans, qui fuyaient les coitreaux, venaient mendier leur pain à la porte du manoir épiscopal. Sa pauvreté, qu'il n'eût pas sentie pour lui-même, le bon saint Nicolas la sentait pour eux. Par bonheur, Robin était toujours prêt à lui avancer des sommes d'argent que le saint pontife s'engageait, comme de raison, à rendre dans des temps plus prospères.

Hélas! la guerre foulait maintenant tout le royaume du nord au midi, du couchant au levant, suivie de ses deux compagnes assidues, la peste et la famine. Les cultivateurs se faisaient brigands, les moines suivaient les armées. Les habitants de Trinqueballe, n'ayant ni bois pour se chauffer ni pain pour se nourrir, mouraient comme des mouches à l'approche des froids. Les loups venaient dans les faubourgs de la ville dévorer les petits enfants. En ces tristes conjonctures, Robin vint avertir l'évêque que non seulement il ne pouvait plus verser

aucune somme d'argent, si petite fût-elle, mais encore que, n'obtenant rien de ses débiteurs, harassé par ses créanciers, il avait dû céder à des juifs toutes ses créances.

Il apportait cette fâcheuse nouvelle à son bienfaiteur avec la politesse obséquieuse qui lui était ordinaire; mais il se montrait bien moins affligé qu'il n'eût dû l'être en cette extrémité douloureuse. De fait, il avait grand'peine à dissimuler sous une mine allongée son humeur allègre et sa vive satisfaction. Le parchemin de ses jaunes, sèches et humbles paupières cachait mal la lueur de joie qui jaillissait de ses prunelles aiguës.

Douloureusement frappé, saint Nicolas demeura, sous le coup, tranquille et serein.

— Dieu, dit-il, saura bien rétablir nos affaires penchantes. Il ne laissera pas renverser la maison qu'il a bâtie.

— Sans doute, dit Modernus, mais soyez certain que ce Robin, que vous avez tiré

du saloir, s'entend, pour vous dépouiller, avec les Lombards du Pont-Vieux et les juifs du Ghetto, et qu'il se réserve la plus grosse part du butin.

Modernus disait vrai. Robin n'avait point perdu d'argent; il était plus riche que jamais et venait d'être nommé argentier du roi.

IV

A cette époque, Mirande accomplissait sa dix-septième année. Elle était belle et bien formée. Un air de pureté, d'innocence et de candeur lui faisait comme un voile. La longueur de ses cils qui mettaient une grille sur ses prunelles bleues, la petitesse enfantine de sa bouche, donnaient l'idée que le mal ne trouverait guère d'issue pour entrer en elle. Ses oreilles étaient à ce point mignonnes, fines, soigneusement ourlées, délicates, que les hommes les moins retenus n'osaient y souffler que des paroles inno-

centes. Nulle vierge, en toute la Vervignole, n'inspirait tant de respect et nulle n'avait plus besoin d'en inspirer, car elle était merveilleusement simple, crédule et sans défense.

Le pieux évêque Nicolas, son oncle, la chérissait chaque jour davantage et s'attachait à elle plus qu'on ne doit s'attacher aux créatures. Sans doute il l'aimait en Dieu, mais distinctement; il se plaisait en elle; il aimait à l'aimer; c'était sa seule faiblesse. Les saints eux-mêmes ne savent pas toujours trancher tous les liens de la chair. Nicolas aimait sa nièce avec pureté, mais non sans délectation. Le lendemain du jour où il avait appris la faillite de Robin, accablé de tristesse et d'inquiétude, il se rendit auprès de Mirande pour converser pieusement avec elle, comme il le devait, car il lui tenait lieu de père et avait charge de l'instruire.

Elle habitait, dans la ville haute, près de la cathédrale, une maison qu'on nommait la

maison des Musiciens, parce qu'on y voyait sur la façade des hommes et des animaux jouant de divers instruments. Il s'y trouvait notamment un âne qui soufflait dans une flûte et un philosophe, reconnaissable à sa longue barbe et à son écritoire, qui agitait des cymbales. Et chacun expliquait ces figures à sa manière. C'était la plus belle demeure de la ville.

L'évêque y trouva sa nièce accroupie sur le plancher, échevelée, les yeux brillants de larmes, près d'un coffre ouvert et vide, dans la salle en désordre.

Il lui demanda la cause de cette douleur et de la confusion qui régnait autour d'elle. Alors, tournant vers lui ses regards désolés, elle lui conta avec mille soupirs que Robin, Robin échappé du saloir, Robin si mignon, lui ayant dit maintes fois que, si elle avait envie d'une robe, d'une parure, d'un joyau, il lui prêterait avec plaisir l'argent nécessaire pour l'acheter, elle avait eu recours assez

souvent à son obligeance, qui semblait inépuisable; mais que, ce matin même, un juif nommé Séligmann était venu chez elle avec quatre sergents, lui avait présenté les billets signés par elle à Robin, que, comme elle manquait d'argent pour les payer, il avait emporté toutes les robes, toutes les coiffures, tous les bijoux qu'elle possédait.

— Il a pris, dit-elle en gémissant, mes corps et mes jupes de velours, de brocart et de dentelle, mes diamants, mes émeraudes, mes saphirs, mes jacinthes, mes améthystes, mes rubis, mes grenats, mes turquoises; il m'a pris ma grande croix de diamants à têtes d'anges en émail, mon grand carcan, composé de deux tables de diamants, de trois cabochons et de six nœuds de quatre perles chacun; il m'a pris mon grand collier de treize tables de diamants avec vingt perles en poire sur ouvrage à canetille...!

Et sans en dire davantage, elle sanglota dans son mouchoir.

— Ma fille, répondit le saint évêque, une vierge chrétienne est assez parée quand elle a pour collier la modestie, et la chasteté pour ceinture. Toutefois, il vous convenait, issue d'une très noble et très illustre famille, de porter des diamants et des perles. Vos joyaux étaient le trésor des pauvres, et je déplore qu'ils vous aient été ravis.

Il l'assura qu'elle les retrouverait sûrement en ce monde ou dans l'autre; il lui dit tout ce qui pouvait adoucir ses regrets et calmer sa peine, et il la consola. Car elle avait une âme douce et qui voulait être consolée. Mais il la quitta lui-même très affligé.

Le lendemain, comme il se préparait à dire la messe en la cathédrale, le saint évêque vit venir à lui, dans la sacristie, les trois juifs Séligmann, Issachar et Meyer, qui, coiffés du chapeau vert et la rouelle à l'épaule, lui présentèrent très humblement les billets que Robin leur avait passés. Et le

vénérable pontife ne pouvant les payer, ils appelèrent une vingtaine de portefaix, avec des paniers, des sacs, des crochets, des chariots, des cordes, des échelles, et commencèrent à crocheter les serrures des armoires, des coffres et des tabernacles. Le saint homme leur jeta un regard qui eût foudroyé trois chrétiens. Il les menaça des peines dues en ce monde et dans l'autre au sacrilège; leur représenta que leur seule présence dans la demeure du Dieu qu'ils avaient crucifié appelait le feu du ciel sur leur tête. Ils l'écoutèrent avec le calme de gens pour qui l'anathème, la réprobation, la malédiction et l'exécration étaient le pain quotidien. Alors il les pria, les supplia, leur promit de payer sitôt qu'il le pourrait, au double, au triple, au décuple, au centuple, la dette dont ils étaient acquéreurs. Ils s'excusèrent poliment de ne pouvoir différer leur petite opération. L'évêque les menaça de faire sonner le tocsin, d'ameuter

contre eux le peuple qui les tuerait comme des chiens en les voyant profaner, violer, dérober les images miraculeuses et les saintes reliques. Ils montrèrent en souriant les sergents qui les gardaient. Le roi Berlu les protégeait parce qu'ils lui prêtaient de l'argent.

A cette vue, le saint évêque, reconnaissant que la résistance devenait rébellion et se rappelant Celui qui recolla l'oreille de Malchus, resta inerte et muet, et des larmes amères roulèrent de ses yeux. Séligmann, Issachar et Meyer enlevèrent les châsses d'or ornées de pierreries, d'émaux et de cabochons, les reliquaires en forme de coupe, de lanterne, de nef, de tour, les autels portatifs en albâtre encadré d'or et d'argent, les coffrets émaillés par les habiles ouvriers de Limoges et du Rhin, les croix d'autel, les évangéliaires recouverts d'ivoire sculpté et de camées antiques, les peignes liturgiques ornés de festons de pampres, les diptyques consulaires,

les pyxides, les chandeliers, les candélabres, les lampes, dont ils soufflaient la sainte lumière et versaient l'huile bénite sur les dalles; les lustres semblables à de gigantesques couronnes, les chapelets aux grains d'ambre et de perles, les colombes eucharistiques, les ciboires, les calices, les patènes, les baisers de paix, les navettes à encens, les burettes, les ex-voto sans nombre, pieds, mains, bras, jambes, yeux, bouches, entrailles, cœurs en argent, et le nez du roi Sidoc et le sein de la reine Blandine, et le chef en or massif de monseigneur saint Cromadaire, premier apôtre de Vervignole et benoît patron de Trinqueballe. Ils emportèrent enfin l'image miraculeuse de madame sainte Gibbosine, que le peuple de Vervignole n'invoquait jamais en vain dans les pestes, les famines et les guerres. Cette image très antique et très vénérable était de feuilles d'or battu, clouées à une armature de cèdre et toutes couvertes de pierres précieuses, grosses

comme des œufs de canard, qui jetaient des feux rouges, jaunes, bleus, violets, blancs. Depuis trois cents ans ses yeux d'émail, grand-ouverts sur sa face d'or, frappaient d'un tel respect les habitants de Trinqueballe, qu'ils la voyaient, la nuit en rêve, splendide et terrible, les menaçant de maux très cruels s'ils ne lui donnaient en quantité suffisante de la cire vierge et des écus de six livres. Sainte Gibbosine gémit, trembla, chancela sur son socle et se laissa emporter sans résistance hors de la basilique où elle attirait depuis un temps immémorial d'innombrables pèlerins.

Après le départ des larrons sacrilèges, le saint évêque Nicolas gravit les marches de l'autel dépouillé et consacra le sang de Notre Seigneur dans un vieux calice d'argent allemand mince et tout cabossé. Et il pria pour les affligés et notamment pour Robin qu'il avait, par la volonté de Dieu, tiré du saloir.

V

A peu de temps de là, le roi Berlu vainquit les Mambourniens dans une grande bataille. Il ne s'en aperçut pas d'abord, parce que les luttes armées présentent toujours une grande confusion et que les Vervignolais avaient perdu depuis deux siècles l'habitude de vaincre. Mais la fuite précipitée et désordonnée des Mambourniens l'avertit de son avantage. Au lieu de battre en retraite, il se lança à la poursuite de l'ennemi et recouvra la moitié de son royaume. L'armée victorieuse entra dans la ville de Trinque-

balle, toute pavoisée et fleurie en son honneur, et dans cette illustre capitale de la Vervignole fit un grand nombre de viols, de pillages, de meurtres et d'autres cruautés, incendia plusieurs maisons, saccagea les églises et prit dans la cathédrale tout ce que les juifs y avaient laissé, ce qui, à vrai dire, était peu de chose. Maxime, qui, devenu chevalier et capitaine de quatre-vingts lances, avait beaucoup contribué à la victoire, pénétra des premiers dans la ville et se rendit tout droit à la maison des Musiciens, où demeurait la belle Mirande, qu'il n'avait pas vue depuis son départ pour la guerre. Il la trouva dans sa chambre qui filait sa quenouille et fondit sur elle avec une telle furie que cette jeune demoiselle perdit son innocence sans, autant dire, s'en apercevoir. Et, lorsque, revenue de sa surprise, elle s'écria : « Est-ce vous, seigneur Maxime? Que faites-vous là? » et qu'elle se mit en devoir de repousser l'agresseur, il

descendait tranquillement la rue, rajustant son harnais et lorgnant les filles.

Peut-être aurait-elle toujours ignoré cette offense, si, quelque temps après l'avoir essuyée, elle ne se fût sentie mère. Alors le capitaine Maxime combattait en Mambournie. Toute la ville connut sa honte; elle la confia au grand saint Nicolas, qui, à cette étonnante nouvelle, leva les yeux au ciel et dit :

— Seigneur, n'avez-vous tiré celui-ci du saloir que comme un loup ravissant pour dévorer ma brebis? Votre sagesse est adorable; mais vos voies sont obscures et vos desseins mystérieux.

En cette même année, le dimanche de Lætare, Sulpice se jeta aux pieds du saint évêque.

— Dès mon enfance, lui dit-il, mon vœu le plus cher fut de me consacrer au Seigneur. Permettez-moi, mon père, d'embrasser l'état monastique et de faire profession dans le

couvent des frères mendiants de Trinqueballe.

— Mon fils, lui répondit le bon saint Nicolas, il n'est pas d'état meilleur que celui de religieux. Heureux qui, dans l'ombre du cloître, se tient à l'abri des tempêtes du siècle! Mais que sert de fuir l'orage si l'on a l'orage en soi? A quoi bon affecter les dehors de l'humilité si l'on porte dans la poitrine un cœur plein de superbe? De quoi vous profitera de revêtir la livrée de l'obéissance, si votre âme est révoltée? Je vous ai vu, mon fils, tomber dans plus d'erreurs que Sabellius, Arius, Nestorius, Eutychès, Manès, Pélage, et Pachose ensemble, et renouveler avant votre vingtième année douze siècles d'opinions singulières. A la vérité, vous ne vous êtes obstiné dans aucune, mais vos rétractations successives semblaient trahir moins de soumission à notre sainte mère l'Église, que d'empressement à courir d'une erreur à une autre,

à bondir du manichéisme au sabellianisme, et du crime des Albigeois aux ignominies des Vaudois.

Sulpice entendit ce discours d'un cœur contrit, avec une simplicité d'esprit et une soumission qui touchèrent le grand saint Nicolas jusqu'aux larmes.

— Je déplore, je répudie, je condamne, je réprouve, je déteste, j'exècre, j'abomine mes erreurs passées, présentes et futures, dit-il; je me soumets à l'Église pleinement et entièrement, totalement et généralement, purement et simplement, et n'ai de croyance que sa croyance, de foi que sa foi, de connaissance que sa connaissance; je ne vois, n'entends ni ne sens que par elle. Elle me dirait que cette mouche qui vient de se poser sur le nez du diacre Modernus est un chameau, qu'incontinent, sans dispute, contestation ni murmure, sans résistance, hésitation ni doute, je croirais, je déclarerais, je proclamerais, je confesserais, dans les tortu-

res et jusqu'à la mort, que c'est un chameau qui s'est posé sur le nez du diacre Modernus. Car l'Église est la Fontaine de vérité, et je ne suis par moi-même qu'un vil réceptacle d'erreurs.

— Prenez garde, mon père, dit Modernus : Sulpice est capable d'outrer jusqu'à l'hérésie la soumission à l'Église. Ne voyez-vous pas qu'il se soumet avec frénésie, transports et pamoison ? Est-ce une bonne manière de se soumettre que de s'abîmer dans la soumission. Il s'y anéantit, il s'y suicide.

Mais l'évêque réprimanda son diacre de tenir de tels propos contraires à la charité et envoya le postulant au noviciat des frères mendiants de Trinqueballe.

Hélas ! au bout d'un an, ces religieux, jusqu'alors humbles et tranquilles, étaient déchirés par des schismes effroyables, plongés dans mille erreurs contre la vérité catholique, leurs jours remplis de trouble et leurs âmes de sédition. Sulpice soufflait ce

poison aux bons frères. Il soutenait envers et contre ses supérieurs qu'il n'est plus de vrai pape depuis que les miracles n'accompagnent plus l'élection des souverains pontifes, ni proprement d'Église depuis que les chrétiens ont cessé de mener la vie des apôtres et des premiers fidèles; qu'il n'y a pas de purgatoire; qu'il n'est pas nécessaire de se confesser à un prêtre si l'on se confesse à Dieu; que les hommes font mal de se servir de monnaies d'or et d'argent, mais qu'ils doivent mettre en commun tous les biens de la terre. Et ces maximes abominables, qu'il soutenait avec force, combattues par les uns, adoptées par les autres, causaient d'horribles scandales. Bientôt Sulpice enseigna la doctrine de la pureté parfaite, que rien ne peut souiller, et le couvent des bons frères devint semblable à une cage de singes. Et cette pestilence ne demeura pas contenue dans les murs d'un monastère. Sulpice allait prêchant par la ville; son éloquence, le feu

intérieur dont il était embrasé, la simplicité de sa vie, son courage inébranlable, touchaient les cœurs. A la voix du réformateur, la vieille cité évangélisée par saint Cromadaire, édifiée par sainte Gibbosine, tomba dans le désordre et la dissolution; il s'y commettait, nuit et jour, toutes sortes d'extravagances et d'impiétés. En vain le grand saint Nicolas avertissait ses ouailles, exhortait, menaçait, fulminait. Le mal augmentait sans cesse et l'on observait avec douleur que la contagion s'étendait sur les riches bourgeois, les seigneurs et les clercs autant et plus que sur les pauvres artisans et les gens de petits métiers.

Un jour que l'homme de Dieu gémissait dans le cloître de la cathédrale sur le déplorable état de l'église de Vervignole, il fut distrait de ses méditations par des hurlements bizarres et vit une femme qui marchait toute nue, à quatre pattes, avec une plume de paon plantée en guise de queue.

Elle s'approchait en aboyant, léchant la terre et reniflant. Ses cheveux blonds étaient couverts de boue et tout son corps souillé d'immondices. Et le saint évêque Nicolas reconnut en cette malheureuse créature sa nièce Mirande.

— Que faites-vous là, ma fille? s'écria-t-il. Pourquoi vous êtes-vous mise nue et pourquoi marchez-vous sur les genoux et sur les mains? N'avez-vous pas honte?

— Non, mon oncle, je n'ai point honte, répondit Mirande avec douceur. J'aurais honte, au contraire, d'une autre contenance et d'une autre démarche. C'est ainsi qu'il faut se mettre et se tenir si l'on veut plaire à Dieu. Le saint frère Sulpice m'a enseigné à me gouverner de la sorte, afin de ressembler aux bêtes, qui sont plus près de Dieu que les hommes, car elles n'ont pas péché. Et tant que je serai dans la contenance où vous me voyez, il n'y aura pas de danger que je pèche. Je viens vous inviter,

mon oncle, en tout amour et charité, à faire comme moi : car vous ne serez pas sauvé sans cela. Otez vos habits, je vous prie, et prenez l'attitude des animaux en qui Dieu regarde avec plaisir son image, que le péché n'a point déformée. Je vous fais cette recommandation par l'ordre du saint frère Sulpice et conséquemment par l'ordre de Dieu lui-même, car le saint frère est dans le secret du Seigneur. Mettez-vous nu, mon oncle, et venez avec moi, afin que nous nous présentions au peuple pour l'édifier.

— En puis-je croire mes yeux et mes oreilles? soupira le saint évêque d'une voix que les sanglots étouffaient. J'avais une nièce florissante de beauté, de vertu, de piété : et les trois enfants que j'ai tirés du saloir l'ont réduite à l'état misérable où je la vois. L'un la dépouille de tous ses biens, source abondante d'aumônes, patrimoine des pauvres; un autre lui ôte l'honneur; le troisième la rend hérétique.

Et il se jeta sur la dalle, embrassant sa nièce, la suppliant de renoncer à un genre de vie si condamnable, l'adjurant avec des larmes de se vêtir et de marcher sur ses pieds comme une créature humaine, rachetée par le sang de Jésus-Christ.

Mais elle ne répondit que par des glapissements aigus et des hurlements lamentables.

Bientôt la ville de Trinqueballe fut remplie d'hommes et de femmes nus, qui marchaient à quatre pattes en aboyant; ils se nommaient les Edéniques et voulaient ramener le monde aux temps de la parfaite innocence, avant la création malheureuse d'Adam et d'Ève. Le R. P. dominicain Gilles Caquerole, inquisiteur de la foi dans la cité, université et province ecclésiastique de Trinqueballe, s'inquiéta de cette nouveauté et commença à la poursuivre curieusement. Il invita de la façon la plus instante, par lettres scellées de son sceau, le seigneur évêque Nicolas à appréhender, incarcérer, interroger

et juger, de concert avec lui, ces ennemis de Dieu et notamment leurs chefs principaux, le moine franciscain Sulpice et une femme dissolue nommée Mirande. Le grand saint Nicolas brûlait d'un zèle ardent pour l'unité de l'Église et la destruction de l'hérésie; mais il aimait chèrement sa nièce. Il la cacha dans son palais épiscopal et refusa de la livrer à l'inquisiteur Caquerole, qui le dénonça au pape comme fauteur de troubles et propagateur d'une nouveauté très détestable. Le pape enjoignit à Nicolas de ne pas soustraire plus longtemps la coupable à ses juges légitimes. Nicolas éluda l'injonction, protesta de son obéissance et n'o éit pas. Le pape fulmina contre lui la bulle *Maleficus pastor*, dans laquelle le vénérable pontife était traité de désobéissant, d'hérétique ou fleurant l'hérésie, de concubinaire, d'incestueux, de corrupteur des peuples, de vieille femme et d'olibrius, et véhémentement admonesté.

L'évêque se fit de la sorte un grand tort sans profit pour sa nièce bien-aimée. Le roi Berlu, menacé d'excommunication s'il ne prêtait pas son bras à l'Église pour la recherche des Edéniques, envoya à l'évêché de Trinqueballe des gens d'armes, qui arrachèrent Mirande à son asile; elle fut traînée devant l'inquisiteur Caquerole, jetée dans un cul de basse fosse et nourrie du pain que refusaient les chiens des geôliers; mais ce qui l'affligeait le plus, c'est qu'on lui avait mis de force une vieille cotte et un chaperon et qu'elle n'était plus sûre de ne pas pécher. Le moine Sulpice échappa aux recherches du Saint-Office, réussit à gagner la Mambournie et trouva asile dans un monastère de ce royaume, où il fonda de nouvelles sectes plus pernicieuses que les précédentes.

Cependant l'hérésie, fortifiée par la persécution et s'exaltant dans le péril, étendait maintenant ses ravages sur toute la Vervignole; on voyait par le royaume, dans

les champs, des milliers d'hommes et de femmes nus qui paissaient l'herbe, bêlaient, meuglaient, mugissaient, hennissaient et disputaient, le soir, aux moutons, aux bœufs et aux chevaux l'étable, la crèche et l'écurie. L'inquisiteur manda au Saint-Père ces scandales horribles et l'avertit que le mal ne ferait que croître, tant que le protecteur des Edéniques, l'odieux Nicolas, resterait assis sur le siège de saint Cromadaire. Conformément à cet avis, le pape fulmina contre l'évêque de Trinqueballe la bulle *Deterrima quondam* par laquelle il le destituait de ses fonctions épiscopales et le retranchait de la communion des fidèles.

VI

Foudroyé par le vicaire de Jésus-Christ, abreuvé d'amertume, accablé de douleur, le saint homme Nicolas descendit sans regret de son siège illustre et quitta, pour n'y plus revenir, la ville de Trinqueballe, témoin, durant trente années, de ses vertus pontificales et de ses travaux apostoliques. Il est dans la Vervignole occidentale une haute montagne, aux cimes toujours couvertes de neige : de ses flancs descendent, au printemps, les cascades écumeuses et sonores qui remplissent d'une eau bleue comme le

ciel les gaves de la vallée. Là, dans la région où croît le mélèze, l'arbouse et le noisetier, des ermites vivaient de baies et de laitage. Ce mont se nomme le mont Sauveur. Saint Nicolas résolut de s'y réfugier et d'y pleurer, loin du siècle, ses péchés et les péchés des hommes.

Comme il gravissait la montagne, à la recherche d'un lieu sauvage où il établirait son habitation, parvenu au-dessus des nuages qui s'assemblent presque constamment aux flancs du roc, il vit au seuil d'une cabane un vieillard qui partageait son pain avec une biche apprivoisée. Sa cuculle retombait sur son front, et l'on n'apercevait de son visage que le bout du nez et une longue barbe blanche.

Le saint homme Nicolas le salua par ces mots :

— La paix soit avec vous, mon frère.

— Elle se plaît sur cette montagne, répondit le solitaire.

— Aussi, répliqua le saint homme Nicolas, y suis-je venu terminer, dans le calme, des jours troublés par le tumulte du siècle et la malice des hommes.

Tandis qu'il parlait de la sorte, l'ermite le regardait attentivement :

— N'êtes-vous pas, lui dit-il enfin, l'évêque de Trinqueballe, ce Nicolas dont on vante les travaux et les vertus?

Le saint pontife ayant fait signe qu'il était cet homme, l'ermite se jeta à ses pieds.

— Seigneur, je vous devrai le salut de mon âme, si, comme je l'espère, mon âme est sauvée.

Nicolas le releva avec bonté et lui demanda :

— Mon frère, comment ai-je eu le bonheur de travailler à votre salut?

— Il y a vingt ans, répondit le solitaire, étant aubergiste à l'orée d'un bois, sur une route abandonnée, je vis, un jour, dans un

champ, trois petits enfants qui glanaient; je les attirai dans ma maison, leur fit boire du vin, les égorgeai pendant leur sommeil, les coupai par morceaux et les salai. Le Seigneur, regardant vos mérites, les ressuscita par votre intervention. En les voyant sortir du saloir, je fus glacé de terreur : sur vos exhortations, mon cœur se fondit; j'éprouvai un repentir salutaire, et, fuyant les hommes, me rendis sur cette montagne où je consacrai mes jours à Dieu. Il répandit sa paix sur moi.

— Quoi, s'écria le saint évêque, vous êtes ce cruel Garum, coupable d'un crime si atroce! Je loue Dieu qui vous accorda la paix du cœur après le meurtre horrible de trois enfants que vous avez mis dans le saloir comme pourceaux; mais moi, hélas! pour les en avoir tirés, ma vie a été remplie de tribulations, mon âme abreuvée d'amertume, mon épiscopat entièrement désolé. J'ai été déposé, excommunié par le

père commun des fidèles. Pourquoi suis-je puni si cruellement de ce que j'ai fait?

— Adorons Dieu, dit Garum, et ne lui demandons pas de comptes.

Le grand saint Nicolas bâtit de ses mains une cabane auprès de celle de Garum et il y finit ses jours dans la prière et dans la pénitence.

HISTOIRE
DE LA DUCHESSE DE CICOGNE
ET DE M. DE BOULINGRIN

QUI DORMIRENT CENT ANS

EN COMPAGNIE DE LA BELLE-AU-BOIS-DORMANT

I

L'histoire de la Belle-au-Bois-dormant est bien connue; on en a d'excellents récits en vers et en prose. Je n'entreprendrai pas de la conter de nouveau; mais, ayant eu communication de plusieurs mémoires du temps, restés inédits, j'y ai trouvé des anecdotes relatives au roi Cloche et à la reine Satine, dont la fille dormit cent ans, ainsi qu'à divers personnages de la Cour qui partagèrent le sommeil de la princesse. Je me propose de communiquer au public ce qui, dans ces révélations, m'a paru le plus intéressant.

Après plusieurs années de mariage, la reine Satine donna au roi son époux une fille qui reçut les noms de Paule-Marie-Aurore. Les fêtes du baptême furent réglées, par le duc des Hoisons, grand-maître des cérémonies, d'après un formulaire qui datait de l'empereur Honorius et où l'on ne pouvait rien déchiffrer tant il était moisi et rongé des rats.

Il y avait encore des fées en ce temps-là, et celles qui étaient titrées allaient à la Cour. Sept d'entre elles furent priées d'être marraines, la reine Titania, la reine Mab, la sage Viviane, élevée par Merlin dans l'art des enchantements, Mélusine, dont Jean d'Arras écrivit l'histoire et qui devenait serpente tous les samedis (mais le baptême se fit un dimanche), Urgèle, la blanche Anna de Bretagne et Mourgue qui emmena Ogier le Danois dans le pays d'Avalon.

Elles parurent au château en robes couleur du temps, du soleil, de la lune et des

nymphes, et tout étincelantes de diamants et de perles. Comme chacun prenait place à table, on vit entrer une vieille fée, nommée Alcuine, qu'on n'avait pas invitée.

— Ne vous fâchez pas, madame, lui dit le roi, de n'être point parmi les personnes priées à cette fête; on vous croyait enchantée ou morte.

Les fées mouraient sans doute puisqu'elles vieillissaient. Elles ont toutes fini par mourir et chacun sait que Mélusine est devenue en enfer « souillarde de cuisine ». Par l'effet d'un enchantement, elles pouvaient être enfermées dans un cercle magique, dans un arbre, dans un buisson, dans une pierre, ou changées en statue, en biche, en colombe, en tabouret, en bague, en pantoufle. Mais en réalité ce n'était pas parce qu'on la pensait enchantée ou trépassée, qu'on n'avait pas invité la fée Alcuine; c'était qu'on avait jugé sa présence au banquet contraire à l'étiquette. Madame de Maintenon a pu dire sans la

moindre exagération qu' « il n'y a point dans les couvents d'austérités pareilles à celles auxquelles l'étiquette de la Cour assujettit les grands ». Conformément au royal vouloir de son souverain, le duc des Hoisons, grand maître des cérémonies, s'était refusé à prier la fée Alcuine, à qui manquait un quartier de noblesse pour être admise à la Cour. Aux ministres d'État représentant qu'il était de la plus grande importance de ménager cette fée vindicative et puissante, dont on se faisait une ennemie dangereuse en l'excluant des fêtes, le roi avait répondu péremptoirement qu'il ne saurait l'inviter puisqu'elle n'était pas née.

Ce malheureux monarque, plus encore que ses prédécesseurs, était esclave de l'étiquette. Son obstination à soumettre les plus grands intérêts et les devoirs les plus pressants aux moindres exigences d'un cérémonial suranné a plus d'une fois causé à la monarchie de graves dommages et fait courir au royaume de redoutables périls. De tous ces périls et

de tous ces dommages, ceux auxquels Cloche exposait sa maison en refusant de faire fléchir l'étiquette en faveur d'une fée sans naissance, mais illustre et redoutable, n'étaient ni les plus difficiles à prévoir ni les moins urgents à conjurer.

La vieille Alcuine, enragée du mépris qu'elle essuyait, jeta à la princesse Aurore un don funeste. A quinze ans, belle comme le jour, cette royale enfant devait mourir d'une blessure fatale, causée par un fuseau, arme innocente aux mains des femmes mortelles, mais terrible quand les trois Sœurs filandières y tordent et y enroulent le fil de nos destinées et les fibres de nos cœurs.

Les sept marraines fées purent adoucir, mais non pas abolir l'arrêt d'Alcuine; et le sort de la princesse fut ainsi fixé : « Aurore se percera la main d'un fuseau; elle n'en mourra pas, mais elle tombera dans un sommeil de cent ans dont le fils d'un roi viendra la réveiller. »

II

Currite ducentes sub tegmina currite, fusi.
Cat.

Anxieusement, le roi et la reine interrogèrent sur l'arrêt qui frappait la princesse au berceau toutes les personnes de savoir et de sens, notamment M. Gerberoy, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et le docteur Gastinel, accoucheur de la reine.

— Monsieur Gerberoy, demanda Satine, peut-on bien dormir cent ans?

— Madame, répondit l'académicien, nous avons des exemples de sommeils plus ou moins longs, dont je puis citer quelques-

uns à Votre Majesté. Épiménide de Cnossos naquit des amours d'un mortel et d'une nymphe. Étant encore enfant, il fut envoyé par Dosiadès, son père, garder les troupeaux dans la montagne. Quand les ardeurs de midi embrasèrent la terre, il se coucha dans une grotte obscure et fraîche et s'y endormit d'un sommeil qui dura cinquante-sept ans. Il étudia les vertus des plantes et mourut à cent cinquante-quatre ans, selon les uns, à deux cent quatre-vingt-dix-neuf, selon les autres.

» L'histoire des sept dormants d'Éphèse est rapportée par Théodore et Rufin dans un écrit scellé de deux sceaux d'argent. En voici les principaux faits, rapidement exposés. L'an 25, après Jésus-Christ, sept officiers de l'empereur Decius, qui avaien embrassé la religion chrétienne, distribuèrent leurs biens aux pauvres, se réfugièrent sur le mont Célion et s'endormirent tous les sept dans une caverne.

Sous le règne de Théodore, l'évêque d'Éphèse les y trouva brillants comme des roses. Ils avaient dormi cent quarante-quatre ans.

» Frédéric Barberousse dort encore. Dans une crypte, sous les ruines d'un château, au milieu d'une épaisse forêt, il est assis devant une table dont sa barbe fait sept fois le tour. Il se réveillera pour chasser les corbeaux qui croassent autour de la montagne.

» Voilà, madame, les plus grands dormeurs dont l'histoire ait gardé le souvenir.

— Ce sont là des exceptions, répliqua la reine. Vous, monsieur Gastinel, qui pratiquez la médecine, avez-vous vu des personnes dormir cent ans?

— Madame, répondit l'accoucheur, je n'en ai pas vu précisément et je ne pense pas en voir jamais; mais j'ai observé des cas curieux de léthargie que je puis, si elle

le désire, porter à la connaissance de Votre Majesté. Il y a dix ans, une demoiselle Jeanne Caillou, reçue à l'Hôtel-Dieu, y dormit six années consécutives. J'ai moi-même observé la fille Léonide Montauciel, qui s'endormit le jour de Pâques de l'an 61 pour ne s'éveiller qu'au jour de Pâques de l'année suivante.

— Monsieur Gastinel, demanda le roi, la pointe d'un fuseau peut-elle causer une blessure qui fasse dormir cent ans?

— Sire, ce n'est pas probable, répondit M. Gastinel, mais dans le domaine de la pathologie, nous ne pouvons jamais dire avec assurance : « Cela sera, cela ne sera pas. »

— On peut citer, dit M. Gerberoy, Brunhild, qui, piquée par une épine, s'endormit et fut réveillée par Sigurd.

— Il y a aussi Guenillon, dit madame la duchesse de Cicogne, première dame de la reine.

Et elle fredonna :

Il m'envoya-t au bois
Pour cueillir la nouzille
Le bois était trop haut,
La belle trop petite.

Le bois était trop haut
La belle trop petite.
Elle se mit en main
Une tant verte épine.

Elle se mit en main
Une tant verte épine.
A la douleur du doigt
La bell' s'est endormie...

— A quoi pensez-vous, Cicogne, dit la reine? Vous chantez?

— Que Votre Majesté me pardonne, répondit la duchesse. C'est pour conjurer le sort.

Le roi fit publier un édit par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau ni d'avoir des fuseaux chez soi sous peine de mort. Chacun obéit. On disait encore dans les campagnes : « Le fuseau doit suivre le hoyau », mais c'était par habitude. Les fuseaux avaient couru.

III

Le premier ministre qui, sous le faible roi Cloche, gouvernait la monarchie, M. de La Rochecoupée, respectait les croyances populaires, que tous les grands hommes d'État respectent. César était pontife maxime; Napoléon se fit sacrer par le pape. M. de La Rochecoupée reconnaissait la puissance des fées. Il n'était point sceptique; il n'était point incrédule. Il n'arguait pas de faux l'oracle des sept marraines. Mais, n'y pouvant rien, il ne s'en inquiétait point. C'était son caractère de ne pas se soucier

des maux auxquels il ne savait rémédier. Du reste l'événement annoncé n'était pas, selon toute apparence, imminent. M. de La Rochecoupée avait les vues d'un homme d'État, et les hommes d'État ne voient jamais au delà du moment présent. Je parle des plus perspicaces et des plus pénétrants. Enfin, à supposer qu'un jour ou l'autre, la fille du roi s'endormît pour un siècle, ce n'était à ses yeux qu'une affaire de famille, puisque la loi salique excluait les femmes du trône.

Il avait, comme il le disait, bien d'autres chats à fouetter. La banqueroute, la hideuse banqueroute, était là, menaçant de consumer les biens et l'honneur de la nation. La famine sévissait dans le royaume et des millions de malheureux mangeaient du plâtre au lieu de pain. Cette année-là, le bal de l'Opéra fut très brillant et les masques plus beaux que de coutume.

Les paysans, les artisans, les gens de

boutique et les filles de théâtre s'affligeaient à l'envi de la malédiction fatale qu'Alcuine avait donnée à l'innocente princesse. Au contraire les seigneurs de la Cour et les princes du sang royal s'y montraient fort indifférents. Et il y avait partout des hommes d'affaires et des hommes de science qui ne croyaient point à l'arrêt des fées, pour cette raison qu'ils ne croyaient pas aux fées.

Tel était M. Boulingrin, secrétaire d'État aux Finances. Ceux qui se demanderont comment il pouvait n'y pas croire puisqu'il les avait vues, ignorent jusqu'où peut aller le scepticisme dans un esprit raisonneur. Nourri de Lucrèce, imbu des doctrines d'Épicure et de Gassendi, il impatientait souvent M. de La Rochecoupée par l'étalage d'un froid aféisme.

— Si ce n'est pour vous, soyez croyant pour le public, lui disait le premier ministre. Mais, en vérité, il y a des moments où je me demande, mon cher

Boulingrin, qui de nous deux est le plus crédule à l'endroit des fées. Je n'y pense jamais et vous en parlez toujours.

M. de Boulingrin aimait tendrement madame la duchesse de Cicogne, femme de l'ambassadeur à Vienne, première dame de la reine, qui appartenait à la plus haute aristocratie du royaume, femme d'esprit, un peu sèche, un peu regardante et qui perdait au pharaon ses revenus, ses terres et sa chemise. Elle avait des bontés pour M. de Boulingrin et ne se refusait pas à un commerce auquel elle n'était point portée par tempérament, mais qu'elle estimait convenable à son rang et utile à ses intérêts. Leur liaison était formée avec un art qui révélait leur bon goût et l'élégance des mœurs régnantes; cette liaison s'avouait, dépouillant par son aveu toute basse hypocrisie, et se montrait en même temps si réservée, que les plus sévères n'y voyaient rien à redire.

Pendant le temps que la duchesse passait chaque année sur ses terres, M. de Boulingrin logeait dans un vieux pigeonnier séparé du château de son amie par un chemin creux qui longeait une mare où les grenouilles jetaient, la nuit, dans les joncs, leurs cris assidus.

Or, un soir, tandis que les derniers reflets du soleil teignaient d'une couleur de sang les eaux croupies, le secrétaire d'État aux Finances vit, au carrefour du chemin, trois jeunes fées qui dansaient en rond et chantaient :

Trois filles dedans un pré...
Mon cœur vole,
Mon cœur vole,
Mon cœur vole à votre gré.

Elles l'enfermèrent dans leur ronde et agitèrent vivement autour de lui leurs formes minces et légères. Leurs visages, dans le crépuscule, étaient obscurs et limpides ; leurs chevelures brillaient comme des feux follets.

Elles répétèrent :

Trois filles dedans un pré...

tant que, étourdi, prêt à tomber, il demanda grâce :

Alors la plus belle, ouvrant la ronde :

— Mes sœurs, donnez congé à monsieur de Boulingrin qui va-t au château baiser sa belle.

Il passa sans avoir reconnu les fées, maîtresses des destinées, et, quelques pas plus loin, il rencontra trois vieilles besacières qui marchaient toutes courbées sur leurs bâtons et ressemblaient de visage à trois pommes cuites dans les cendres. A travers leurs haillons passaient des os plus recouverts de crasse que de chair. Leurs pieds nus allongeaient démesurément des doigts décharnés, semblables aux osselets d'une queue de bœuf.

Du plus loin qu'elles l'aperçurent, elles lui firent des sourires et lui envoyèrent des baisers; elles l'arrêtèrent au passage, l'ap-

pelèrent leur mignon, leur amour, leur cœur, le couvrirent de caresses auxquelles il ne pouvait échapper, car, au premier mouvement qu'il faisait pour fuir, elles lui enfonçaient dans la chair les crochets aigus qui terminaient leurs mains.

— Qu'il est beau! qu'il est joli! soupiraient-elles.

Avec une longue frénésie elles le sollicitent à les aimer. Puis, voyant qu'elles ne parviennent point à ranimer ses sens glacés d'horreur, elles l'accablent d'invectives, le frappent à coups redoublés de leurs béquilles, le renversent à terre, le foulent aux pieds et, quand il est accablé, brisé, moulu, perclus de tous ses membres, la plus jeune, qui a bien quatre-vingts ans, s'accroupit sur lui, se trousse et l'arrose d'un liquide infect. Il en est aux trois quarts suffoqué; et tout aussitôt les deux autres, remplaçant la première, inondent le malheureux gentilhomme d'une eau tout aussi puante. Enfin toutes

trois s'éloignent en le saluant d'un « Bonsoir, mon Endymion! Au revoir, mon Adonis! Adieu, beau Narcisse! » et le laissent évanoui.

Quand il reprit ses sens, un crapaud, près de lui, filait délicieusement des sons de flûte et une nuée de moustiques dansait devant la lune. Il se releva à très grand'-peine et acheva en boitant sa course.

Cette fois encore, M. de Boulingrin avait méconnu les fées, maîtresses des destinées.

La duchesse de Cicogne l'attendait avec impatience.

— Vous venez bien tard, mon ami.

Il lui répondit, en lui baisant les doigts, qu'elle était bien aimable de le lui reprocher. Et il s'excusa sur ce qu'il avait été un peu souffrant.

— Boulingrin, lui dit-elle, asseyez-vous là.

Et elle lui confia qu'elle consentirait volontiers à recevoir de la cassette royale un don de deux mille écus, propre à corriger les injures du sort à son égard, le pharaon lui

ayant été depuis six mois terriblement contraire.

Sur l'avis que la chose pressait, Boulingrin écrivit aussitôt à M. de La Rochecoupée pour lui demander la somme d'argent nécessaire.

— La Rochecoupée se fera une joie de vous l'obtenir, dit-il. Il est obligeant et se plaît à servir ses amis. J'ajouterai qu'on lui reconnaît plus de talents qu'on en voit d'ordinaire aux favoris des princes. Il a le goût et l'intelligence des affaires; mais il manque de philosophie. Il croit aux fées, sur le témoignage de ses sens.

— Boulingrin, dit la duchesse, vous puez le pissat de chat.

IV

Dix-sept ans, jour pour jour, s'étaient écoulés depuis l'arrêt des fées. La dauphine était belle comme un astre. Le roi et la reine habitaient avec la cour la résidence agreste des Eaux-Perdues. Qu'ai-je le besoin de conter ce qui advint alors? On sait comment la princesse Aurore, courant un jour dans le château, alla jusqu'au faîte d'un donjon où, dans un galetas, une bonne vieille, seulette, filait sa quenouille. Elle n'avait pas entendu parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau.

— Que faites-vous là, ma bonne femme? demanda la princesse.

— Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connaissait pas.

— Ah! que cela est joli, reprit la dauphine! Comment faites-vous? Donnez-moi, que je voie si j'en ferais bien autant.

Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau qu'elle s'en perça la main et tomba évanouie. (*Contes de Perrault*, édition André Lefèvre, p. 86.)

Le roi Cloche, averti que l'arrêt des fées était accompli, fit mettre la princesse endormie dans la chambre bleue, sur un lit d'azur brodé d'argent.

Agités et consternés, les courtisans s'apprêtaient des larmes, essayaient des soupirs et se composaient une douleur. De toutes parts se formaient les intrigues; on annonçait que le roi renvoyait ses ministres. De noires calomnies couvaient. On disait que le duc de La Rochecoupée avait composé un

philtre pour endormir la dauphine et que M. de Boulingrin était son complice.

La duchesse de Cicogne grimpa par le petit escalier chez son vieil ami, qu'elle trouva en bonnet de nuit, souriant, car il lisait *la Fiancée du roi de Garbe.*

Cicogne lui conta la nouvelle et comment la dauphine était en léthargie sur un lit de satin bleu.

Le secrétaire d'État l'écouta attentivement :

— Vous ne pensez point, j'espère, chère amie, qu'il y ait la moindre féerie là-dedans, dit-il.

Car il ne croyait pas aux fées, bien que trois d'entre elles, anciennes et vénérables, l'eussent assommé de leur amour et de leurs béquilles et trempé jusques aux os d'une liqueur infecte, pour lui prouver leur existence. C'est le défaut de la méthode expérimentale, employée par ces dames, que l'expérience s'adresse aux sens dont on peut toujours récuser le témoignage.

— Il s'agit bien de fées! s'écria Cicogne. L'accident de madame la dauphine peut nous faire le plus grand tort à vous et à moi. On ne manquera pas de l'attribuer à l'incapacité des ministres, à leur malveillance peut-être. Sait-on jusqu'où peut aller la calomnie? On vous accuse déjà de lésine. A les en croire, vous avez refusé, sur mes conseils intéressés, de payer des gardes à la jeune et infortunée princesse. Bien plus! on parle de magie noire, d'envoûtements. Il faut faire face à l'orage. Montrez-vous ou vous êtes perdu.

— La calomnie, dit Boulingrin, est le fléau du monde; elle a tué les plus grands hommes. Quiconque sert honnêtement son roi doit se résoudre à payer le tribut à ce monstre qui rampe et qui vole.

— Boulingrin, dit Cicogne, habillez-vous.

Et elle lui arracha son bonnet de nuit, qu'elle jeta dans la ruelle.

Un instant après, ils étaient dans l'antichambre de l'appartement où dormait Au-

rore, et s'asseyaient sur une banquette, attendant d'être introduits.

Or, à la nouvelle que l'arrêt des destins était accompli, la fée Viviane, marraine de la princesse, se rendit en grande hâte aux Eaux-Perdues, et pour composer une Cour à sa filleule au jour où celle-ci devait se réveiller, elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans le château « gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied, elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de la basse-cour et la petite Pouffe, petite chienne de la princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Les roches même, qui étaient au feu toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent ». (*Contes de Perrault*, p. 87.)

Cependant Cicogne et Boulingrin attendaient côte à côte sur leur banquette.

— Boulingrin, souffla la duchesse à son vieil ami dans le tuyau de l'oreille, est-ce que cette affaire ne vous paraît pas louche? N'y soupçonnez-vous pas une intrigue des frères du roi pour amener le pauvre homme à abdiquer? On le sait bon père... Ils ont bien pu vouloir le jeter dans le désespoir...

— C'est possible, répondit le secrétaire d'État. Dans tous les cas, il n'y a pas la moindre féerie dans cette affaire. Les bonnes femmes de campagne peuvent seules croire encore à ces contes de Mélusine...

— Taisez-vous, Boulingrin, fit la duchesse. Il n'y a rien d'odieux comme les sceptiques. Ce sont des impertinents qui se moquent de notre simplicité. Je hais les esprits forts; je crois ce qu'il faut croire; mais je soupçonne ici une sombre intrigue...

Au moment où Cicogne prononçait ces paroles, la fée Viviane les toucha tous deux de sa baguette et les endormit comme les autres.

V

« Il crût dans un quart d'heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bêtes ni homme n'y auraient pu passer; en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des tours du château; encore n'était-ce que de bien loin. » (*Contes de Perrault*, pp. 87-88.)

Une fois, deux fois, trois fois, cinquante, soixante, octante, nonante et cent fois Uranie referma l'anneau du Temps, et la Belle avec sa cour et Boulingrin auprès de la

duchesse sur la banquette de l'antichambre dormaient encore.

Soit qu'on regarde le temps comme un mode de la substance unique, soit qu'on le définisse une des formes du moi sentant ou un état abstrait de l'extériorité immédiate, soit qu'on en fasse purement une loi, un rapport résultant du processus des choses réelles, nous pouvons affirmer qu'un siècle est un certain espace de temps.

VI

Chacun sait la fin de l'enchantement et comment après cent cycles terrestres un prince favorisé par les fées traversa le bois enchanté et pénétra jusqu'au lit où dormait la princesse. C'était un principicule allemand qui avait une jolie moustache et des hanches orbiculaires et dont, aussitôt réveillée, elle tomba ou plutôt se leva amoureuse et qu'elle suivit dans sa petite principauté avec une telle précipitation qu'elle n'adressa pas même une parole aux personnes de sa maison qui avaient dormi cent ans avec elle.

Sa première dame d'honneur en fut touchée et s'écria avec admiration :

— Je reconnais le sang de mes rois.

Boulingrin se réveilla au côté de la duchesse Cicogne en même temps que la dauphine et toute sa maison.

Comme il se frottait les yeux :

— Boulingrin, lui dit sa belle amie, vous avez dormi.

— Non pas, répondit-il, non pas, chère madame.

Il était de bonne foi. Ayant dormi sans rêves, il ne s'apercevait pas qu'il avait dormi.

— J'ai, dit-il, si peu dormi que je puis vous répéter ce que vous venez de dire à la seconde.

— Eh bien, qu'est-ce que je viens de dire?

— Vous venez de dire : « Je soupçonne ici une sombre intrigue... »

Toute la petite Cour fut congédiée aussi-

tôt que réveillée; chacun dut pourvoir selon ses moyens à sa réfection et à son équipement.

Boulingrin et Cicogne louèrent au régisseur du château une guimbarde du XVIIe siècle, attelée d'un canasson déjà fort vieux quand il s'était endormi d'un sommeil séculaire, et se firent conduire à la gare des Eaux-Perdues, où ils prirent un train qui les mit en deux heures dans la capitale du royaume. Leur surprise était grande de tout ce qu'ils voyaient et de tout ce qu'ils entendaient. Mais au bout d'un quart d'heure, ils eurent épuisé leur étonnement et rien ne les émerveilla plus. Eux-mêmes ils n'intéressaient personne. On ne comprenait absolument rien à leur histoire; elle n'éveillait aucune curiosité. car notre esprit ne s'attache ni à ce qui est trop clair ni à ce qui est trop obscur pour lui. Boulingrin, comme on peut croire, ne s'expliquait pas le moins du monde ce qu'il lui

était arrivé. Mais quand la duchesse lui disait que tout cela n'était point naturel, il lui répondait :

— Chère amie, permettez-moi de vous dire que vous avez une bien mauvaise physique. Rien n'est qui ne soit naturel.

Il ne leur restait plus ni parents, ni amis, ni biens. Ils ne purent retrouver l'emplacement de leur demeure. Du peu d'argent qu'ils avaient sur eux, ils achetèrent une guitare et chantèrent dans les rues. Ils gagnèrent ainsi de quoi manger. Cicogne jouait à la manille, la nuit, dans les cabarets tous les sous qu'on lui avait jetés dans la journée et, pendant ce temps, Boulingrin, devant un saladier de vin chaud, expliquait aux buveurs qu'il est absurde de croire aux fées.

LA CHEMISE

C'était un jeune berger nonchalamment étendu sur l'herbe de la prairie et charmant sa solitude aux sons du chalumeau... On lui avait enlevé de force ses habits, mais... (*Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse, article CHEMISE; t. IV, p. 5, col. 4.)

CHAPITRE PREMIER

LE ROI CHRISTOPHE, SON GOUVERNEMENT, SES MŒURS, SA MALADIE

Christophe V n'était pas un mauvais roi. Il observait exactement les règles du gouvernement parlementaire et ne résistait jamais aux volontés des Chambres. Cette soumission ne lui coûtait pas beaucoup, car il s'était aperçu que, s'il y a plusieurs moyens d'arriver au pouvoir, il n'y en a pas deux de s'y maintenir ni deux façons de s'y comporter, que ses ministres, quels que fussent leur origine, leurs principes, leurs idées, leurs sentiments, gouvernaient tous d'une seule et même façon et que, en

dépit de certaines divergences de pure forme, ils se répétaient les uns les autres avec une exactitude rassurante. Aussi portait-il sans hésitation aux affaires tous ceux que les Chambres lui désignaient, préférant toutefois les révolutionnaires comme plus ardents à imposer leur autorité.

Pour sa part, il s'occupait surtout des affaires extérieures. Il faisait fréquemment des voyages diplomatiques, dînait et chassait avec les rois ses cousins et se vantait d'être le meilleur ministre des affaires étrangères qu'on pût rêver. A l'intérieur, il se soutenait aussi bien que le permettait le malheur des temps. Il n'était ni très aimé ni très estimé de son peuple, ce qui lui assurait l'avantage précieux de ne jamais donner de déceptions. Exempt de l'amour public, il n'était point menacé de l'impopularité assurée à quiconque est populaire.

Son royaume était riche. L'industrie et le

commerce y florissaient sans toutefois s'étendre de façon à inquiéter les nations voisines. Ses finances surtout commandaient l'admiration. La solidité de son crédit semblait inébranlable; les financiers en parlaient avec enthousiasme, avec amour et les yeux mouillés de larmes généreuses. Quelque honneur en rejaillissait sur le roi Christophe.

Le paysan le rendait responsable des mauvaises récoltes; mais elles étaient rares. La fertilité du sol et la patience des laboureurs faisaient ce pays abondant en fruits, en blés, en vins, en troupeaux. Les ouvriers des usines, par leurs revendications continues et violentes, effrayaient les bourgeois qui comptaient sur le roi pour les protéger contre la révolution sociale; les ouvriers, de leur côté, ne pouvaient point le renverser, car ils étaient les plus faibles, et n'en avaient guère envie, ne voyant pas ce qu'ils gagneraient à sa chute. Il ne les sou-

lageait point ni ne les opprimait davantage, afin qu'ils fussent toujours une menace et jamais un danger.

Ce prince pouvait compter sur l'armée : elle avait un bon esprit. L'armée a toujours un bon esprit; toutes les mesures sont prises pour qu'elle le garde; c'est la première nécessité de l'État. Car, si elle le perdait, le gouvernement serait aussitôt renversé. Le roi Christophe protégeait la religion. A vrai dire, il n'était pas dévot, et, pour ne point penser contrairement à la foi, il prenait l'utile précaution de n'en examiner jamais aucun article. Il entendait la messe dans sa chapelle et n'avait que des égards et des faveurs pour ses évêques, parmi lesquels se trouvaient trois ou quatre ultramontains qui l'abreuvaient d'outrages. La bassesse et la servilité de sa magistrature lui inspiraient un insurmontable dégoût. Il ne concevait pas que ses sujets pussent supporter une si injuste justice; mais

ces magistrats rachetaient leur honteuse faiblesse envers les forts par une inflexible dureté à l'égard des faibles. Leur sévérité rassurait les intérêts et commandait le respect.

Christophe V avait remarqué que ses actes ou ne produisaient pas d'effet appréciable ou produisaient des effets contraires à ceux qu'il en attendait. Aussi agissait-il peu. Ses ordres et ses décorations étaient son meilleur instrument de règne. Il les décernait à ses adversaires, qui en étaient avilis et satisfaits.

La reine lui avait donné trois fils. Elle était laide, acariâtre, avare et stupide, mais le peuple, qui la savait délaissée et trompée par le roi, la poursuivait de louanges et d'hommages. Après avoir recherché une multitude de femmes de toutes les conditions, le roi se tenait le plus souvent auprès de madame de la Poule, avec laquelle il avait des habitudes. En femmes il eût toujours aimé la nouveauté; mais une femme

nouvelle n'était plus une nouveauté pour lui et la monotonie du changement lui pesait. De dépit, il retournait à madame de la Poule et ce « déjà vu » qui lui était fastidieux chez celles qu'il voyait pour la première fois, il le supportait moins mal chez une vieille amie. Cependant elle l'ennuyait avec force et continuité. Parfois, excédé de ce qu'elle se montrât toujours fadement la même, il essayait de la varier par des déguisements et la faisait habiller en Tyrolienne, en Andalouse, en capucin, en capitaine de dragons, en religieuse, sans cesser un moment de la trouver insipide.

Sa grande occupation était la chasse, fonction héréditaire des rois et des princes qui leur vient des premiers hommes, antique nécessité devenue un divertissement, fatigue dont les grands font un plaisir. Il n'est plaisir que de fatigue. Christophe V chassait six fois par semaine.

Un jour, en forêt, il dit à M. de Quatrefeuilles, son premier écuyer :

— Quelle misère de courre le cerf!

— Sire, lui répondit l'écuyer, vous serez bien aise de vous reposer après la chasse.

— Quatrefeuilles, soupira le roi, je me suis plu d'abord à me fatiguer, puis à me reposer. Maintenant je ne trouve d'agrément ni à l'un ni à l'autre. Toute occupation a pour moi le vide de l'oisiveté, et le repos me lasse comme un pénible travail.

Après dix ans d'un règne sans révolutions ni guerres, tenu enfin par ses sujets pour un habile politique, érigé en arbitre des rois, Christophe V ne goûtait nulle joie au monde. Plongé dans un abattement profond, il lui arrivait souvent de dire :

— J'ai constamment des verres noirs devant les yeux, et, sous les cartilages de mes côtes, je sens un rocher où s'assied la tristesse.

Il perdait le sommeil et l'appétit.

— Je ne puis plus manger, disait-il à M. de Quatrefeuilles, devant son couvert auguste de vermeil. Hélas! ce n'est pas le plaisir de la table que je regrette, je n'en ai jamais joui : ce plaisir, un roi ne le connut jamais. J'ai la plus mauvaise table de mon royaume. Il n'y a que les gens du commun qui mangent bien; les riches ont des cuisiniers qui les volent et les empoisonnent. Les plus grands cuisiniers sont ceux qui volent et empoisonnent le plus et j'ai les plus grands cuisiniers d'Europe. Pourtant j'étais gourmand, de mon naturel, et j'eusse, comme un autre, aimé les bons morceaux, si mon état l'eût permis.

Il se plaignait de maux de reins et de pesanteurs d'estomac, se sentait faible, avait la respiration courte et des battements de cœur. Par moments, les insipides bouffées d'une chaleur molle lui montaient au visage.

— Je ressens, disait-il, un mal sourd,

continu, tranquille, auquel on s'habitue, et que traversent, de temps à autre, les éclairs d'une douleur fulgurante. De là ma stupeur et mon angoisse.

La tête lui tournait; il avait des éblouissements, des migraines, des crampes, des spasmes et des élancements dans les flancs qui lui coupaient la respiration.

Les deux premiers médecins du roi, le docteur Saumon et le professeur Machellier, diagnostiquèrent la neurasthénie.

— Unité morbide mal dégagée! dit le professeur Saumon. Entité nosologique insuffisamment définie, par là même insaisissable...

Le professeur Machellier l'interrompit :

— Dites, Saumon, véritable Protée pathologique qui, comme le Vieillard des Mers, se transforme sans cesse sous l'étreinte du praticien et revêt les figures les plus bizarres et les plus terrifiantes; tour à tour vautour de l'ulcère stomacal ou serpent de la néphrite, soudain elle dresse la face jaune de l'ictère,

montre les pommettes rouges de la tuberculose ou crispe des mains d'étrangleuse qui feraient croire qu'elle a hypertrophié le cœur; enfin elle présente le spectre de tous les maux funestes au corps humain, jusqu'à ce que, cédant à l'action médicale et s'avouant vaincue, elle s'enfuit sous sa véritable figure de singe des maladies.

Le docteur Saumon était beau, gracieux, charmant, aimé des dames en qui il s'aimait. Savant élégant, médecin mondain, il reconnaissait encore l'aristocratie dans un cæcum et dans un péritoine et observait exactement les distances sociales qui séparent les utérus. Le professeur Machellier, petit, gros, court, en forme de pot, parleur abondant, était plus fat que son collègue Saumon. Il avait les mêmes prétentions et plus de peine à les soutenir. Ils se haïssaient; mais, s'étant aperçus qu'en se combattant l'un l'autre ils se détruisaient tous deux, ils affectaient une entente par-

faite et une communion plénière de pensées : l'un n'avait pas plutôt exprimé une idée que l'autre la faisait sienne. Bien qu'ayant de leurs facultés et de leur intelligence une mésestime réciproque, ils ne craignaient pas de changer entre eux d'opinion, sachant qu'ils n'y risquaient rien et ne perdraient ni ne gagneraient au change, puisque c'étaient des opinions médicales. Au début, la maladie du roi ne leur causait pas d'inquiétude. Ils comptaient que le malade en guérirait pendant qu'ils le soigneraient et que cette coïncidence serait notée à leur avantage. Ils prescrivirent d'un commun accord une vie sévère *(Quibus nervi dolent Venus inimica)*, un régime tonique, de l'exercice en plein air, l'emploi raisonné de l'hydrothérapie. Saumon à l'approbation de Machellier préconisa le sulfure de carbone et le chlorure de méthyle; Machellier, avec l'acquiescement de Saumon, indiqua les opiacés, le chloral et les bromures.

Mais plusieurs mois s'écoulèrent sans que l'état du roi parût s'amender si peu que ce fût. Et bientôt les souffrances devinrent plus vives.

— Il me semble, leur dit un jour Christophe V étendu sur sa chaise longue, il me semble qu'une nichée de rats me grignotent les entrailles, pendant qu'un nain horrible, un kobold en capuchon, tunique et chausses rouges, descendu dans mon estomac, l'entame à coups de pic et le creuse profondément.

— Sire, dit le docteur Saumon, c'est une douleur sympathique.

— Je la trouve antipathique, répondit le roi.

Le professeur Machellier intervint :

— Ni l'estomac, Sire, ni l'intestin de Votre Majesté n'est malade, et, s'ils vous causent une souffrance, c'est, disons-nous, par sympathie avec votre plexus solaire, dont les innombrables filets nerveux,

emmêlés, embrouillés, tiraillent dans tous les sens l'intestin et l'estomac comme autant de fils de platine incandescent.

— La neurasthénie, dit Machellier, véritable Protée pathologique...

Mais le roi les congédia tous deux.

Quand ils furent partis :

— Sire, dit M. de Saint-Sylvain, premier secrétaire des commandements, consultez le docteur Rodrigue.

— Oui, Sire, dit M. de Quatrefeuilles, faites appeler le docteur Rodrigue. Il n'y a que cela à faire.

A cette époque le docteur Rodrigue étonnait l'univers. On le voyait presque en même temps dans tous les pays du globe. Il faisait payer ses visites d'un prix tel que les milliardaires reconnaissaient sa valeur. Ses confrères du monde entier, quoi qu'ils pussent penser de son savoir et de son caractère, parlaient avec respect d'un homme qui avait porté à une hauteur

inouïe jusque-là les honoraires des médecins; plusieurs préconisaient ses méthodes, prétendant les posséder et les appliquer à prix réduits et contribuaient ainsi à sa célébrité mondiale. Mais comme le docteur Rodrigue se plaisait à exclure de sa thérapeutique les produits de laboratoire et les préparations des officines pharmaceutiques, comme il n'observait jamais les formules du codex, ses moyens curatifs présentaient une bizarrerie déconcertante et des singularités inimitables.

M. de Saint-Sylvain, sans avoir pratiqué Rodrigue, avait en lui une foi absolue et y croyait comme en Dieu.

Il supplia le roi de faire appeler le docteur qui opérait des miracles. Ce fut en vain.

— Je m'en tiens, dit Christophe V, à Saumon et Machellier, je les connais, je sais qu'ils ne sont capables de rien; tandis que je ne sais pas ce dont est capable ce Rodrigue.

CHAPITRE II

LE REMÈDE DU DOCTEUR RODRIGUE

Le roi n'avait jamais beaucoup aimé ses deux médecins ordinaires. Après six mois de maladie, ils lui devinrent tout à fait insupportables; du plus loin qu'il voyait les belles moustaches qui couronnaient le sourire éternel et victorieux du docteur Saumon et les deux cornes de cheveux noirs collées sur le crâne de Machellier, il grinçait des dents et détournait farouchement le regard. Une nuit, il jeta par la fenêtre leurs potions, leurs globules et leurspoudres, qui remplissaient la chambre d'une odeur fade et triste.

Non seulement il ne fit plus rien de ce qu'ils lui ordonnaient, mais encore il prit grand soin d'observer au rebours leurs prescriptions : il demeurait étendu quand ils lui recommandaient l'exercice, s'agitait quand ils lui ordonnaient le repos, mangeait quand ils le mettaient à la diète, jeûnait quand ils préconisaient la suralimentation ; et montrait à madame de la Poule une ardeur si inusitée qu'elle n'en pouvait croire le témoignage de ses sens et pensait rêver. Pourtant, il ne guérissait point, tant il est vrai que la médecine est un art décevant et que ses préceptes, en quelque sens qu'on les prenne, sont également vains. Il n'en allait pas plus mal, mais il n'en allait pas mieux.

Ses douleurs abondantes et variées ne le quittaient pas. Il se plaignait de ce qu'une fourmilière s'était établie dans son cerveau et que cette colonie industrieuse et guerrière y creusait des galeries, des chambres, des magasins, y transportait des vivres, des

matériaux, y déposait des œufs par milliards, y nourrissait les jeunes, y soutenait des sièges, donnait, repoussait des assauts, s'y livrait des combats acharnés. Il sentait, disait-il, quand une guerrière tranchait de ses mandibules acérées le dur et mince corselet de l'ennemie.

— Sire, lui dit M. de Saint-Sylvain, faites venir le docteur Rodrigue. Il vous guérira sûrement.

Mais le roi haussa les épaules et, dans un moment de faiblesse et d'absence, il redemanda des potions et se remit au régime. Il ne retourna plus chez madame de la Poule et prit avec zèle des pilules de nitrate d'aconitine qui étaient alors dans leur claire nouveauté et leur radieuse jeunesse. A la suite de cette abstinence et de ces soins il fut saisi d'un tel accès de suffocation que la langue lui sortait de la bouche et les yeux de la tête. On mettait son lit debout comme une horloge et son visage congestionné y faisait un cadran rouge.

— C'est le plexus cardiaque qui est en pleine révolte, dit le professeur Machellier.

— En grande effervescence, ajouta le docteur Saumon.

M. de Saint-Sylvain trouva l'occasion bonne pour recommander une fois encore le docteur Rodrigue, mais le roi déclara qu'il n'avait pas besoin d'un médecin de plus.

— Sire, répliqua Saint-Sylvain, le docteur Rodrigue n'est pas un médecin.

— Ah! s'écria Christophe V, ce que vous dites là, monsieur de Saint-Sylvain, est tout à son avantage et me prévient en sa faveur. Il n'est pas médecin? Qu'est-il?

— Un savant, un homme de génie, Sire, qui a découvert les propriétés inouïes de la matière à l'état radiant et qui les applique à la médecine.

Mais, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, le roi invita le secrétaire de ses commandements à ne lui plus parler de ce charlatan.

— Jamais, fit-il, jamais je ne le recevrai, jamais!...

Christophe V passa l'été d'une façon supportable. Il fit une croisière à bord d'un yacht de deux cents tonneaux, avec madame de la Poule habillée en mousse. Il y reçut à déjeuner un président de république, un roi et un empereur et y assura de concert avec eux, la paix du monde. Il lui était fastidieux de fixer les destins des peuples; mais, ayant trouvé dans la cabine de madame de la Poule un vieux roman pour les petites ouvrières, il le lut avec un intérêt passionné qui, durant quelques heures, lui procura l'oubli délicieux des choses réelles. Enfin, hors quelques migraines, des névralgies, des rhumatismes et l'ennui de vivre, il se porta passablement. L'automne le rendit à ses anciennes tortures. Il endurait l'horrible supplice d'un homme pris dans les glaces depuis les pieds jusqu'à la ceinture et le buste enveloppé de flammes.

Pourtant ce qu'il subissait avec plus d'horreur encore et d'épouvante, c'était des sensations qu'il ne pouvait exprimer, des états indicibles. Il y en avait, disait-il, qui lui faisaient dresser les cheveux sur la tête. Il était dévoré d'anémie et sa faiblesse croissait chaque jour sans diminuer sa capacité de souffrir.

— Monsieur de Saint-Sylvain, dit-il un matin, après une mauvaise nuit, vous m'avez plusieurs fois parlé du docteur Rodrigue. Faites-le venir.

Le docteur Rodrigue était, à ce moment-là, signalé au Cap, à Melbourne, à Saint-Pétersbourg. Des câblogrammes et des radiogrammes furent aussitôt envoyés dans ces directions. Une semaine ne s'était pas écoulée que le roi réclamait le docteur Rodrigue avec instance. Les jours qui suivirent, il demandait à toute minute : « Ne viendra-t-il pas bientôt? » On lui représenta que Sa Majesté n'était pas un client à dédaigner

et que Rodrigue voyageait avec une rapidité prodigieuse. Mais rien ne pouvait calmer l'impatience du malade.

— Il ne viendra pas, soupirait-il; vous verrez qu'il ne viendra pas!

Une dépêche arriva de Gênes, annonçant que Rodrigue prenait passage à bord du *Preussen*. Trois jours après, le docteur mondial, après avoir fait à ses collègues Saumon et Machellier une visite de déférence insolente, se présenta au palais.

Il était plus jeune et plus beau que le docteur Saumon, avec un air plus fier et plus noble. Par respect pour la nature, à laquelle il obéissait en toutes choses, il laissait croître ses cheveux et sa barbe et ressemblait à ces philosophes antiques que la Grèce a figurés dans le marbre.

Ayant examiné le roi :

— Sire, dit-il, les médecins, qui parlent des maladies comme les aveugles des couleurs, disent que vous avez une neu-

rasthénie ou faiblesse des nerfs. Mais, quand ils auront reconnu votre mal, ils n'en seront pas plus propres à le guérir, car un tissu organique ne se peut reconstituer que par les moyens que la nature a employés pour le constituer, et ces moyens, ils les ignorent. Or quels sont les moyens, quels sont les procédés de la nature? Elle ne connaît ni la main ni l'outil; elle est subtile, elle est spirituelle; elle emploie à ses plus puissantes, à ses plus massives constructions les particules infiniment ténues de la matière, l'atome, le protyle. D'un impalpable brouillard elle fait des rochers, des métaux, des plantes, des animaux, des hommes. Comment? par attraction, gravitation, transpiration, pénétration, imbibition, endosmose, capillarité, affinité, sympathie. Elle ne forme pas un grain de sable autrement qu'elle n'a formé la voie lactée : l'harmonie des sphères règne dans l'un comme dans l'autre; ils ne subsistent tous deux que par le mouve-

ment des parcelles qui les composent et qui est leur âme musicale, amoureuse et toujours agitée. Entre les étoiles du ciel et les poussières qui dansent dans le rayon de soleil qui traverse cette chambre, il n'y a aucune différence de structure, et la moindre de ces poussières est aussi admirable que Sirius, car la merveille dans tous les corps de l'univers est l'infiniment petit qui les forme et les anime. Voilà comment travaille la nature. De l'imperceptible, de l'impalpable, de l'impondérable elle a tiré le vaste monde accessible à nos sens et que notre esprit pèse et mesure, et ce dont elle nous a faits nous-mêmes est moins qu'un souffle. Opérons comme elle au moyen de l'impondérable, de l'impalpable, de l'imperceptible, par attraction amoureuse et pénétration subtile. Voilà le principe. Comment l'appliquer au cas qui nous occupe? Comment redonner la vie aux nerfs épuisés, c'est ce qu'il nous reste à examiner,

» Et d'abord, qu'est-ce que les nerfs? Si nous en demandons la définition, le moindre physiologiste, que dis-je? un Machellier, un Saumon nous la donnera. Qu'est-ce que les nerfs? Des cordons, des fibres qui partent du cerveau et de la moelle épinière et vont se distribuer dans toutes les parties du corps pour transmettre les excitations sensorielles et faire agir les organes moteurs. Ils sont donc sensation et mouvement. Cela suffit pour nous en faire connaître la constitution intime, pour nous en révéler l'essence : de quelque nom qu'on la nomme, elle est identique à ce que, dans l'ordre des sensations, nous appelons joie, et, dans l'ordre moral, bonheur. Où se trouvera un atome de joie et de bonheur, là se trouvera la substance réparatrice des nerfs. Et quand je dis un atome de joie, je désigne un objet matériel, une substance définie, un corps susceptible de passer par les quatre états, solide, liquide, gazeux et radiant, un

corps dont on peut déterminer le poids atomique. La joie et la tristesse dont les hommes, les animaux et les plantes éprouvent les effets depuis l'origine des choses sont des substances réelles; elles sont matière, puisqu'elles sont esprit et que, sous ses trois aspects, mouvement, matière, intelligence, la nature est une. Il ne s'agit donc plus que de se procurer en quantité suffisante des atomes de joie et de les introduire dans l'organisme par endosmose et aspiration cutanée. C'est pourquoi je vous prescris de porter la chemise d'un homme heureux.

— Quoi! s'écria le roi, vous voulez que je porte la chemise d'un homme heureux?

— Sur la peau, Sire, afin que votre cuir aride aspire les particules de bonheur que les glandes sudoripares de l'homme heureux auront exhalées par les canaux excréteurs de son derme prospère. Car vous n'ignorez pas les fonctions de la peau : elle aspire et

expire et opère des échanges incessants avec le milieu où elle est placée.

— C'est le remède que vous m'ordonnez, monsieur Rodrigue?

— Sire, on n'en saurait ordonner de plus rationnel. Je ne trouve rien dans le codex qui le puisse remplacer. Ignorant la nature, incapables de l'imiter, nos potards ne fabriquent dans leurs officines qu'un petit nom re de médicaments, toujours redoutables et non pas toujours efficaces. Les médicaments que nous ne savons pas faire, il faut bien les prendre tout faits, comme les sangsues, le climat de la montagne, l'air de la mer, les eaux thermales naturelles, le lait d'ânesse, la peau de chat sauvage et les humeurs exsudées par un homme heureux... Ne savez-vous donc pas qu'une pomme de terre crue qu'on porte dans sa poche ôte les douleurs rhumatismales? Vous ne voulez pas d'un remède naturel; il vous faut des remèdes artificiels ou chimiques, des drogues; il vous

faut des gouttes et des poudres : vous avez donc beaucoup à vous en louer, de vos poudres et de vos gouttes?...

Le roi s'excusa et promit d'obéir.

Le docteur Rodrigue, qui avait déjà gagné la porte, se retourna :

— Faites-la légèrement chauffer, dit-il, avant de vous en servir.

CHAPITRE III

MM. DE QUATREFEUILLES ET DE SAINT-SYLVAIN CHERCHENT UN HOMME HEUREUX DANS LE PALAIS DU ROI

Pressé de revêtir cette chemise dont il attendait sa guérison, Christophe V fit appeler M. de Quatrefeuilles, son premier écuyer, et M. de Saint-Sylvain, secrétaire de ses commandements, et les chargea de la lui procurer dans le moins de temps qu'il leur serait possible. Il fut convenu qu'ils garderaient un secret absolu sur l'objet de leurs recherches. On avait à craindre en effet que, si le public venait à savoir quelle sorte de remède convenait au roi, une multitude de malheureux et spécialement les personnes

les plus infortunées, les plus accablées de misère, n'offrissent leur chemise dans l'espoir d'une récompense. On redoutait aussi que les anarchistes n'envoyassent des chemises empoisonnées.

Ces deux gentilshommes pensèrent qu'ils pourraient se procurer le médicament du docteur Rodrigue sans quitter le palais, et se mirent à l'œil-de-bœuf d'où l'on voyait passer les courtisans. Ceux qu'ils aperçurent avaient la mine longue, le visage hâve; ils portaient leur mal écrit sur la figure; ils se consumaient du désir d'une charge, d'un ordre, d'un privilège, d'un bouton. Mais, descendus dans les grands appartements, Quatrefeuilles et Saint-Sylvain trouvèrent M. du Bocage dormant dans un fauteuil, la bouche retroussée jusqu'aux pommettes, les narines dilatées, les joues rondes et rayonnantes comme deux soleils, la poitrine harmonieuse, le ventre rythmique et paisible, riant, transpirant la joie depuis la voûte

étincelante du crâne jusqu'aux orteils en éventail dans de légers escarpins, au bout des jambes écartées.

A cette vue :

— Ne cherchons pas davantage, dit Quatrefeuilles. Quand il sera éveillé, nous lui demanderons sa chemise.

Aussitôt, le dormeur se frotta les yeux, s'étira et regarda piteusement tout autour de lui. Les coins de sa bouche s'abaissaient; ses joues tombaient, ses paupières pendaient comme du linge aux fenêtres des pauvres; de sa poitrine sortait un souffle plaintif: toute sa personne exprimait l'ennui, le regret et la déception.

Reconnaissant le secrétaire des commandements et le premier écuyer :

— Ah! messieurs, je viens de faire un beau rêve. J'ai rêvé que le roi érigeait en marquisat ma terre du Bocage. Hélas! ce n'est qu'un rêve et je sais trop bien que les intentions du roi sont toutes contraires.

— Passons, dit Saint-Sylvain. Il se fait tard; nous n'avons pas de temps à perdre.

Ils croisèrent dans la galerie un pair du royaume qui étonnait le monde par la force de son caractère et la profondeur de son esprit. Ses ennemis ne niaient point son désintéressement, sa franchise ni son courage. On savait qu'il écrivait ses mémoires et chacun le flattait dans l'espoir d'y figurer honorablement aux yeux de la postérité.

— Il est peut-être heureux, dit Saint-Sylvain.

— Demandons-le-lui, dit Quatrefeuilles.

Ils l'abordèrent, échangèrent avec lui quelques propos et, mettant la conversation sur le bonheur, firent la question qui les intéressait.

— Les richesses, les honneurs ne me touchent pas, répondit-il, et les affections même les plus légitimes et les plus naturelles, les soins de famille, les plaisirs de l'amitié ne remplissent pas mon cœur. Je

n'ai d'affection qu'au bien public, et c'est la plus malheureuse des passions et l'amour la plus contrariée.

» J'ai été au pouvoir; je me suis refusé à soutenir des fonds du trésor et du sang de nos soldats les expéditions organisées par des flibustiers et des mercantis pour leur propre enrichissement et la ruine publique; je n'ai pas livré la flotte et l'armée en proie aux fournisseurs et je suis tombé sous les calomnies de tous ces fripons qui me reprochaient, aux applaudissements de la foule imbécile, de trahir les intérêts sacrés et la gloire de ma patrie. Contre les bandits de haute volée personne ne m'a soutenu. A voir de quelle sottise et de quelle lâcheté est fait le sentiment populaire, je regrette le pouvoir absolu. La faiblesse du roi me désespère; la petitesse des grands m'est un spectacle affreux; l'impéritie et l'improbité des ministres, l'ignorance, la bassesse et la vénalité des représentants du peuple me jet-

tent dans des alternatives de stupeur et de rage. Pour me soulager des maux que j'endure le jour, je les écris la nuit et rends ainsi le fiel dont je me nourris.

Quatrefeuilles et Saint-Sylvain tirèrent leur chapeau au noble pair et, faisant quelques pas dans la galerie, se trouvèrent face à face avec un tout petit homme, apparemment bossu, car on lui voyait le dos par dessus la tête, et qui, de façon mignarde, se dandinait avantageusement.

— Il est inutile, dit Quatrefeuilles, de s'adresser à celui-là.

— Qui sait? fit Saint-Sylvain.

— Croyez-moi : je le connais, reprit l'écuyer; je suis son confident. Il est content de lui et parfaitement satisfait de sa personne, et il a des raisons de l'être. Ce petit bossu est la coqueluche des femmes. Dames de la cour, dames de la ville, comédiennes, bourgeoises, filles galantes, coquettes, prudes, dévotes, les plus fières, les

plus belles sont à ses pieds. Il perd, à les contenter, sa santé et la vie et, devenu mélancolique, porte la peine d'être un porte-bonheur.

Le soleil se couchait et, sur l'avis que le roi ne paraîtrait point aujourd'hui, les derniers courtisans vidaient les appartements.

— Je donnerais volontiers ma chemise, dit Quatrefeuilles. J'ai, je puis dire, une heureuse nature. Toujours content; je bois et mange bien, je dors bien. On me fait compliment de ma mine fleurie; on me trouve bon visage : aussi n'est-ce pas du visage que je me plains. Je sens à la vessie une chaleur et un poids qui me gâtent la joie de vivre. Ce matin j'ai mis au jour une pierre grosse comme un œuf de pigeon. Je craindrais que ma chemise ne valût rien pour le roi.

— Je donnerais bien la mienne, dit Saint-Sylvain. Mais j'ai aussi ma pierre : c'est ma femme. J'ai épousé la plus laide et

la plus méchante créature qui ait jamais existé, et, bien qu'on sache que l'avenir est à Dieu, j'ajoute hardiment la plus méchante la plus laide qui existera jamais, car la répétition d'un pareil original est d'une telle improbabilité qu'on peut pratiquement la dire impossible. Il est des jeux auxquels la nature ne se livre pas deux fois...

Puis, quittant ce pénible sujet :

— Quatrefeuilles, mon ami, nous avons manqué de sens. Ce n'est pas à la cour ni chez les puissants de ce monde qu'il faut chercher un heureux.

— Vous parlez comme un philosophe, riposta Quatrefeuilles; vous vous exprimez comme ce gueux de Jean-Jacques. Vous vous faites du tort. Il y a autant d'hommes heureux et dignes de l'être dans les palais des rois et dans les hôtels de l'aristocratie que dans les cafés des gens de lettres et dans les cabarets fréquentés par les ouvriers manuels. Si nous n'en avons pas trouvé

aujourd'hui sous ces lambris, c'est qu'il se faisait tard et que nous n'avons pas eu de chance favorable. Allons ce soir au jeu de la reine, et nous y aurons meilleure fortune.

— Chercher un homme heureux autour d'une table de jeu! s'écria Saint-Sylvain, autant chercher un collier de perles dans un champ de navets et une vérité dans la bouche d'un homme d'État!... L'ambassadeur d'Espagne donne cette nuit une fête; toute la ville y sera. Allons-y et nous mettrons facilement la main sur une bonne et convenable chemise.

— Il m'est arrivé quelquefois, dit Quatrefeuilles, de mettre la main à la chemise d'une femme heureuse. C'était avec plaisir. Mais notre bonheur n'était que d'un moment. Si je vous parle ainsi, ce n'est pas pour me vanter (il n'y a vraiment pas de quoi), ni pour rappeler des félicités passées, qui peuvent revenir, car, contrairement à ce que dit le proverbe, chaque âge a le même plaisir. Mon

intention est tout autre; elle est plus grave et plus vertueuse et se rapporte directement à l'auguste mission dont nous sommes chargés tous deux : c'est de vous soumettre une idée qui vient de naître dans mon cerveau. Ne pensez-vous pas, Saint-Sylvain, qu'en prescrivant la chemise d'un homme heureux, le docteur Rodrigue a pris le terme d' « homme » dans son sens générique, considérant l'espèce humaine tout entière, abstraction faite du sexe, et entendant une chemise de femme aussi bien qu'une chemise d'homme? Pour moi, j'incline à le croire, et, si tel était aussi votre sentiment, nous pourrions étendre le champ de nos recherches et croître de plus du double nos chances favorables, car, dans une société élégante et policée comme la nôtre, les femmes sont plus heureuses que les hommes : nous faisons plus pour elles qu'elles ne font pour nous. Saint-Sylvain, la tâche étant de la sorte agrandie, nous pourrions nous la par-

tager. Ainsi, par exemple, à partir de ce soir jusqu'à demain matin, je chercherais une femme heureuse pendant que vous chercheriez un heureux homme. Convenez, mon ami, que c'est une délicate chose qu'une chemise de femme. J'en ai jadis palpé une qui passait dans une bague; la batiste en était plus fine qu'une toile d'araignée. Et que dites-vous, mon ami, de cette chemise qu'une dame de la cour de France, au temps de Marie-Antoinette, porta au bal chiffonnée dans sa coiffure? Nous aurions bonne grâce, il me semble, à présenter au roi notre maître une belle chemise de linon avec ses entre-deux, ses volants de valenciennes et ses glorieuses épaulettes de ruban rose, plus légère qu'un souffle, sentant l'iris et l'amour.

Mais Saint-Sylvain s'éleva vivement contre cette manière de comprendre la formule du docteur Rodrigue.

— Y pensez-vous, Quatrefeuilles? s'écria-t-il, une chemise de femme ne procurerait

au roi qu'un bonheur de femme qui ferait sa misère et sa honte. Je n'examinerai pas ici, Quatrefeuilles, si la femme est plus capable de bonheur que l'homme. Ce n'est ni le lieu ni le temps : il est l'heure d'aller dîner. Les physiologistes attribuent à la femme une sensibilité plus exquise que la nôtre; mais ce sont là des généralités transcendantes qui passent par-dessus les têtes et n'embrassent personne. Je ne sais pas, si, comme vous semblez le croire, notre société polie est mieux faite pour le bonheur des femmes que pour celui des hommes. J'observe que, dans notre monde, elles n'élèvent pas leurs enfants, ne dirigent pas leur ménage, ne savent rien, ne font rien, et se tuent de fatigue : elles se consument à briller, c'est un sort de chandelle; j'ignore s'il est enviable. Mais ce n'est pas la question. Peut-être qu'un jour il n'y aura plus qu'un sexe; peut-être qu'il y en aura trois ou même davantage. Dans ce cas, la morale sexuelle

en sera plus riche, plus diverse et plus abondante. En attendant, nous avons deux sexes; il se trouve beaucoup de l'un dans l'autre, beaucoup de l'homme dans la femme et beaucoup de la femme dans l'homme. Toutefois, ils sont distincts; ils ont chacun leur nature, leurs mœurs et leurs lois, leurs plaisirs et leurs peines. Si vous féminisez son idée du bonheur, de quel œil glacé notre roi regardera-t-il désormais madame de la Poule?... Et peut-être enfin, par son hypocondrie et par sa mollesse, en viendra-t-il à compromettre l'honneur de notre glorieuse patrie. Est-ce donc ce que vous voulez, Quatre-feuilles?

» Jetez les yeux, dans la galerie du palais royal, sur l'histoire d'Hercule en tapisserie des Gobelins, et voyez ce qui est arrivé à ce héros particulièrement malheureux en chemises; il mit, par caprice, celle d'Omphale et ne sut plus que filer la laine. C'est

la destinée que votre imprudence prépare à notre illustre monarque.

— Oh! oh! fit le premier écuyer, mettons que je n'ai rien dit et n'en parlons plus.

CHAPITRE IV

JERONIMO

L'ambassade d'Espagne étincelait dans la nuit. Du reflet de ses lumières elle dorait les nuées. Des guirlandes de feu, bordant les allées du parc, donnaient aux feuillages voisins la transparence et l'éclat de l'émeraude. Des feux de Bengale rougissaient le ciel au-dessus des grands arbres noirs. Un orchestre invisible jetait des sons voluptueux à la brise légère. La foule élégante des invités couvrait la pelouse; les fracs s'agitaient dans l'ombre; les habits militaires brillaient de cordons et de croix; des formes claires

glissaient avec grâce sur l'herbe, traînant leurs parfums derrière elles.

Quatrefeuilles, avisant deux illustres hommes d'État, le président du conseil et son prédécesseur, qui causaient ensemble sous la statue de la Fortune, pensait les aborder. Mais Saint-Sylvain l'en dissuada.

— Ils sont tous deux infortunés, lui dit-il; l'un ne se console pas d'avoir perdu le pouvoir, l'autre tremble de le perdre. Et leur ambition est d'autant plus misérable qu'ils sont l'un et l'autre plus libres et plus puissants dans une condition privée que dans l'exercice du pouvoir, où ils ne peuvent se maintenir que par une humble et déshonorante soumission aux caprices des Chambres, aux passions aveugles du peuple et aux intérêts des gens de finance. Ce qu'ils poursuivent avec tant d'ardeur, c'est leur pompeux abaissement. Ah! Quatrefeuilles, restez avec vos piqueux, vos chevaux et vos

chiens et n'aspirez pas à gouverner les hommes.

Ils s'éloignèrent. A peine avaient-ils fait quelques pas que, attirés par des fusées de rire jaillies d'un bosquet, ils y entrèrent et trouvèrent sous la charmille, assis sur quatre chaises, un gros homme débraillé qui, d'une voix chaude, faisait des contes à une assemblée nombreuse, suspendue à ses lèvres de satyre antique et penchée sur son visage surhumain, qu'on eût dit barbouillé de la lie dionysiaque. C'était l'homme le plus célèbre du royaume et le seul populaire, Jeronimo. Il parlait abondamment, joyeusement, richement, lançait des propos en l'air, enfilait des histoires, les unes excellentes, les autres moins bonnes, mais qui faisaient rire. Il contait qu'un jour, à Athènes, la révolution sociale s'accomplit, que les biens furent partagés et les femmes mises en commun, mais que bientôt les laides et les vieilles se plaignirent d'être négligées et qu'on fit alors,

en leur faveur, une loi obligeant les hommes à passer par elles pour arriver aux jeunes et aux jolies; et il décrivait avec une robuste gaieté des hymens comiques, des embrassements grotesques et les courages épouvantés des jeunes hommes à l'aspect de leurs amantes chassieuses et roupieuses, qui semblaient casser des noisettes entre leur nez et leur menton. Puis il disait des histoires grasses et salées, des histoires de juifs allemands, de curés, de paysans, toute une ribambelle de propos récréatifs, et de joyeux devis.

Jeronimo était un prodigieux instrument oratoire. Quand il parlait, toute sa personne, des pieds à la tête, parlait, et jamais le jeu du discours n'avait été si complet dans un orateur. Tour à tour grave, enjoué, sublime, bouffon, il avait toutes les éloquences, et ce même homme qui sous la charmille débitait en comédien consommé, pour des oisifs et pour lui-même, toutes sortes d'amusantes

facéties, la veille, à la Chambre, soulevait de sa voix puissante les clameurs et les applaudissements, faisait trembler les ministres et palpiter les tribunes et des échos de son discours agitait sa patrie. Adroit dans sa violence et calculé dans ses emportements, il était devenu chef de l'opposition sans se brouiller avec le pouvoir et, travaillant dans le peuple, fréquentait l'aristocratie. On le disait l'homme du temps. Il était l'homme de l'heure : son esprit se proportionnait toujours au moment et au lieu. Il pensait à propos; son génie vaste et commun correspondait à la communauté des citoyens; sa médiocrité énorme effaçait toutes les petitesses et toutes les grandeurs environnantes : on ne voyait que lui. Sa santé seule aurait dû assurer son bonheur; elle était solide et massive comme son âme. Grand buveur, grand amateur de chair rôtie et de chair fraîche, il s'entretenait en joie et prenait une part léonine des plaisirs de

ce monde. En l'entendant conter ses merveilleuses histoires, Quatrefeuilles et Saint-Sylvain riaient comme les autres et, se tâtant du coude, lorgnaient du coin de l'œil la chemise sur laquelle Jeronimo avait libéralement répandu les sauces et les vins d'un joyeux repas.

L'ambassadeur d'un peuple orgueilleux, qui marchandait au roi Christophe son amitié intéressée, passait alors, superbe et solitaire, sur la pelouse. Il s'approcha du grand homme et s'inclina légèrement devant lui. Aussitôt Jeronimo se transforma : une sereine et douce gravité, un calme souverain se répandit sur son visage et les sonorités éteintes de sa voix flattèrent des plus nobles caresses du langage l'oreille de l'ambassadeur. Toute son attitude exprimait l'entente des affaires extérieures, l'esprit des congrès et des conférences; il n'était jusqu'à sa cravate en ficelle, sa chemise bouffante et son pantalon éléphantique qui ne prissent par

miracle la dignité diplomatique et l'air des ambassades.

Les invités s'écartèrent et les deux illustres personnages causèrent longtemps ensemble sur un ton amical, et parurent sur un pied d'intimité qui fut très observé et très commenté par les hommes politiques et les dames de la « carrière ».

— Jeronimo, disait l'un, sera ministre des affaires étrangères quand il voudra.

— Lorsqu'il le sera, disait l'autre, il mettra le roi dans sa poche.

L'ambassadrice d'Autriche, l'examinant à travers sa face-à-main, dit :

— Ce garçon est intelligent, il se fera.

L'entretien terminé, Jeronimo s'en fut faire un tour de jardin avec son fidèle Jobelin, espèce d'échassier à tête de hibou qui ne le quittait jamais.

Le secrétaire des commandements et le premier écuyer le suivirent.

— C'est sa chemise qu'il nous faut, dit

tout bas Quatrefeuilles. Mais la donnera-t-il? Il est socialiste et combat le gouvernement du roi.

— Bah! ce n'est pas un méchant homme, répliqua Saint-Sylvain, et il a de l'esprit. Il ne doit pas souhaiter de changement, puisqu'il est de l'opposition. Il n'a pas de responsabilité; sa situation est excellente : il doit y tenir. Un bon opposant est toujours conservateur. Ou je me trompe fort, ou ce démagogue serait bien fâché de nuire à son roi. Si l'on négocie habilement, on obtiendra la chemise. Il traitera avec la Cour, comme Mirabeau. Mais il faut qu'il soit assuré du secret.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, Jeronimo se promenait, le chapeau sur l'oreille, faisait le moulinet avec sa canne, répandait son humeur hilare en plaisanteries, en badinages, en rires, en exclamations, en mauvais jeux de mots, en calembours obscènes et scatologiques, en fredons. Cependant à quinze

pas devant lui, le duc des Aulnes, arbitre des élégances et prince de la jeunesse, rencontrant une dame de sa connaissance, la salua très simplement d'un petit geste sec, mais non sans grâce. Le tribun l'observa d'un regard attentif, puis, devenu sombre et songeur, il abattit sa main pesante sur l'épaule de son échassier :

— Jobelin, lui dit-il, je donnerais ma popularité et dix ans de ma vie pour porter le frac et parler aux femmes comme ce freluquet.

Il avait perdu sa gaieté. Il allait maintenant, morne, la tête basse et regardait sans plaisir son ombre que la lune ironique lui jetait dans les jambes comme un poussah bleu.

— Qu'a-t-il dit?... Se moque-t-il? demanda Quatrefeuilles inquiet.

— Il n'a jamais été plus sincère ni plus sérieux, répondit Saint-Sylvain. Il vient de nous découvrir la plaie qui le ronge. Jero-

nimo ne se console pas de manquer d'aristocratie et d'élégance. Il n'est pas heureux. Je ne donnerais pas quatre sols de sa chemise.

Le temps s'écoulait et la recherche s'annonçait laborieuse. Le secrétaire des commandements et le premier écuyer décidèrent de poursuivre leur enquête chacun de son côté et convinrent de se retrouver pendant le souper dans le petit salon jaune pour s'instruire réciproquement du résultat de leur enquête. Quatrefeuilles interrogeait de préférence les militaires, les grands seigneurs et les gros propriétaires, et ne négligeait pas de s'enquérir auprès des femmes. Saint-Sylvain, plus pénétrant, lisait dans les yeux des financiers et sondait les reins des diplomates.

Ils se rejoignirent à l'heure dite, tous deux las et la mine allongée.

— Je n'ai vu que des heureux, dit Quatrefeuilles, et leur bonheur à tous

était gâté. Les militaires sèchent du désir d'une croix, d'un grade ou d'une dotation. Les avantages et les honneurs obtenus par leurs rivaux leur ravagent le foie. A la nouvelle que le général de Tintille était nommé duc des Comores, je les ai vus jaunes comme du coco et verts comme des lézards. L'un d'eux devint pourpre : c'était d'apoplexie. Nos gentilshommes crèvent à la fois d'ennui et de tracas sur leurs terres; toujours en procès avec leurs voisins, dévorés par les hommes de loi, ils traînent dans les soucis leur pesante oisiveté.

— Je n'ai pas mieux trouvé que vous! dit Saint-Sylvain. Et ce qui me frappe, c'est de voir que les hommes ont pour souffrir des motifs contraires et des raisons opposées. J'ai vu le prince des Estelles malheureux parce que sa femme le trompe, non qu'il l'aime, mais il a de l'amour-propre, et le duc de Mauvert malheureux de ce que sa femme ne le trompe pas et le frustre

ainsi des moyens de relever sa maison ruinée. Celui-ci est excédé par ses enfants; celui-là se désespère de n'en pas avoir. J'ai rencontré des bourgeois qui ne rêvent que d'habiter la campagne et des campagnards qui ne pensent qu'à s'établir à la ville. J'ai reçu la confidence de deux hommes d'honneur, l'un inconsolable d'avoir tué en duel l'homme qui lui avait pris sa maîtresse; l'autre, désespéré d'avoir manqué son rival.

— Je n'aurais jamais cru, soupira Quatrefeuilles, qu'il fût si difficile de rencontrer un homme heureux.

— Peut-être aussi que nous nous y prenons mal, objecta Saint-Sylvain; nous cherchons au hasard, sans méthode, nous ne savons pas au juste ce que nous cherchons. Nous n'avons pas défini le bonheur Il faut le définir.

— Ce serait du temps perdu, répondit Quatrefeuilles.

— Je vous demande pardon, répliqua

Saint-Sylvain. Quand nous l'aurons défini. c'est-à-dire limité, déterminé, fixé en son lieu et en son temps, nous aurons plus de moyens de le trouver.

— Je ne crois pas, dit Quatrefeuilles.

Toutefois ils convinrent de consulter à ce sujet l'homme le plus savant du royaume, M. Chaudesaigues, directeur de la Bibliothèque du roi.

Le soleil était levé quand ils rentrèrent au palais. Christophe V avait passé une mauvaise nuit et réclamait impatiemment la chemise médicinale. Ils s'excusèrent du retard et grimpèrent au troisième étage, où M. Chaudesaigues les reçut dans une vaste salle qui contenait huit cent mille volumes imprimés et manuscrits.

CHAPITRE V

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Après les avoir fait asseoir, le bibliothécaire montra d'un geste aux visiteurs la multitude de livres rangés sur les quatre murs, depuis le plancher jusqu'à la corniche :

— Vous n'entendez pas? vous n'entendez pas le vacarme qu'ils font? J'en ai les oreilles rompues. Ils parlent tous à la fois et dans toutes les langues. Ils disputent de tout : Dieu, la nature, l'homme, le temps, le nombre et l'espace, le connaissable et l'inconnaissable, le bien, le mal, ils exa-

minent tout, contestent tout, affirment tout, nient tout. Ils raisonnent et déraisonnent. Il y en a de légers et de graves, de gais et de tristes, d'abondants et de concis; plusieurs parlent pour ne rien dire, comptent les syllabes et assemblent les sons selon des lois dont ils ignorent eux-mêmes l'origine et l'esprit : ce sont les plus contents d'eux. Il y en a d'une espèce austère et morne qui ne spéculent que sur des objets dépouillés de toute qualité sensible et mis soigneusement à l'abri des contingences naturelles; ils se débattent dans le vide et s'agitent dans les invisibles catégories du néant, et ceux-là sont d'acharnés disputeurs qui mettent à soutenir leurs entités et leurs symboles une fureur sanguinaire. Je ne m'arrête pas à ceux qui font des histoires sur leur temps ou les temps antérieurs, car personne ne les croit. En tout, ils sont huit cent mille dans cette salle et, il n'y en a pas deux qui pensent tout à fait de même

sur aucun sujet, et ceux qui se répètent les uns les autres ne s'entendent pas entre eux. Ils ne savent, le plus souvent, ni ce qu'ils disent ni ce que les autres ont dit.

» Messieurs, d'ouïr ce tapage universel, je deviendrai fou comme le devinrent tous ceux qui vécurent avant moi dans cette salle aux voix sans nombre, à moins d'y entrer naturellement idiot, comme mon vénéré collègue, monsieur Froidefond, que vous voyez assis en face de moi cataloguant avec une paisible ardeur. Il est né simple et simple il est resté. Il était tout uni et n'est point devenu divers. Car l'unité ne saurait produire la diversité, et c'est là, je vous le rappelle en passant, messieurs, la première difficulté que nous rencontrons en recherchant l'origine des choses : la cause n'en pouvant être unique, il faut qu'elle soit double, triple, multiple, ce qu'on admet difficilement. Monsieur Froidefond a l'esprit simple et l'âme pure. Il vit catalogalement.

De tous les volumes qui garnissent ces murailles il connaît le titre et le format, possédant ainsi la seule science exacte qu'on puisse acquérir dans une bibliothèque, et, pour n'avoir jamais pénétré au dedans d'un livre, il s'est gardé de la molle incertitude, de l'erreur aux cent bouches, du doute affreux, de l'inquiétude horrible, monstres qu'enfante la lecture dans un cerveau fécond. Il est tranquille et pacifique, il est heureux.

— Il est heureux! s'écrièrent ensemble les deux chercheurs de chemise.

— Il est heureux, reprit M. Chaudesaigues, mais il ne le sait pas. Et peut-être n'est-on heureux qu'à cette condition.

— Hélas! dit Saint-Sylvain, ce n'est pas vivre que d'ignorer qu'on vit; ce n'est pas être heureux que d'ignorer qu'on l'est.

Mais Quatrefeuilles, qui se défiait du raisonnement et n'en croyait, en toutes choses, que l'expérience, s'approcha de la table où

Froidefond, dans un amas de bouquins recouverts de veau, de basane, de maroquin, de vélin, de parchemin, de peau de truie d'ais de bois, sentant la poussière, le moisi, le rat et la souris, cataloguait.

— Monsieur le bibliothécaire, lui dit-il, obligez-moi de me répondre. Êtes-vous heureux?

— Je ne connais pas d'ouvrage sous ce titre, répondit le vieux catalogal.

Quatrefeuilles, levant les bras en signe de découragement, vint reprendre sa place.

— Réfléchissez, messieurs, dit Chaudesaigues, que l'antique Cybèle, portant monsieur Froidefond sur son sein fleuri, lui fait décrire un orbe immense autour du soleil et que le soleil entraîne monsieur Froidefond, avec la terre et tout son cortège d'astres, à travers les abîmes de l'espace, vers la constellation d'Hercule. Pourquoi? Des huit cent mille volumes assemblés autour de nous aucun ne peut nous l'apprendre.

Nous ignorons cela et le reste. Messieurs, nous ne savons rien. Les causes de notre ignorance sont nombreuses, mais je suis persuadé que la principale est dans l'imperfection du langage. Le vague des mots produit le trouble de nos idées. Si nous prenions plus de soin de définir les termes au moyen desquels nous raisonnons, nos idées seraient plus nettes et plus sûres.

— Qu'est-ce que je vous disais, Quatrefeuilles? s'écria Saint-Sylvain triomphant.

Et se tournant vers le bibliothécaire :

— Monsieur Chaudesaigues, ce que vous dites là me comble de joie. Et je vois que, en venant vers vous, nous nous sommes bien adressés. Nous venons vous demander la définition du bonheur. C'est pour le service de Sa Majesté.

— Je vous répondrai de mon mieux. La définition d'un mot doit être étymologique et radicale. Qu'entend-on par « bonheur »? me demandez-vous. Le « bonheur » ou

« heur bon », c'est le bon augure, c'est le favorable présage tiré du vol et du chant des oiseaux, à l'opposé du « malheur » ou « mauvais heur » qui signifie un essai infortuné des volailles, le mot l'indique.

— Mais, demanda Quatrefeuilles, comment découvrir qu'un homme est heureux?

— A l'inspection des poulets! répondit le bibliothécaire. Le terme l'implique. « Heur » vient d'*augurium*, qui est pour *avigurium*.

— L'inspection des poulets sacrés ne se fait plus depuis les Romains, objecta le premier écuyer.

— Mais, demanda Saint-Sylvain, un homme heureux, n'est-ce pas un homme à qui la chance est favorable et n'existe-t-il pas certains signes extérieurs et visibles de la bonne chance?

— La chance, répondit Chaudesaigues, c'est ce qui tombe bien ou mal, c'est le coup de dés. Si je vous ai bien compris, messieurs, vous cherchez un homme

heureux, un homme chanceux, c'est-à-dire un homme pour qui les oiseaux n'aient que de bons présages et que les dés favorisent constamment. Ce rare mortel, cherchez-le parmi les hommes qui achèvent leur vie, et, de préférence, parmi ceux qui déjà sont étendus sur leur lit de mort, parmi ceux enfin qui n'auront plus à consulter les poulets sacrés ni à jeter les dés. Car ceux-là seuls peuvent se féliciter d'une chance fidèle et d'un bonheur constant.

» Sophocle n'a-t-il pas dit en son *Œdipe roi* :

Ne proclamons heureux nul homme avant sa mort?

Ces conseils déplaisaient à Quatrefeuilles, qui goûtait mal l'idée de courir après le bonheur derrière les saintes huiles. Saint-Sylvain ne se faisait pas non plus un plaisir d'aller tirer la chemise aux agonisants; mais, comme il avait de la philosophie et des curiosités, il demanda au bibliothécaire s'il

connaissait un de ces beaux vieillards ayant jeté pour la dernière fois leurs dés glorieusement pipés.

Chaudesaigues hocha la tête, se leva, alla à la fenêtre et tambourina sur les vitres. Il pleuvait; la place d'armes était déserte. Au fond se dressait un palais magnifique dont l'attique était surmonté de trophées d'armes et qui portait à son fronton une Bellone casquée d'une hydre, cuirassée d'écailles et brandissant un glaive romain.

— Allez dans ce palais, dit-il enfin.

— Quoi! fit Saint-Sylvain surpris. Chez le maréchal de Volmar?

— Sans doute. Quel mortel plus fortuné, sous le ciel, que le vainqueur d'Elbrüz et de Baskir? Volmar est un des plus grands hommes de guerre qui aient jamais existé, et, de tous, le plus constamment heureux.

— Le monde entier le sait, dit Quatrefeuilles.

— Il ne l'oubliera jamais, reprit le

bibliothécaire. Le maréchal Pilon, duc de Volmar, venu dans un temps où les conflagrations des peuples n'embrasaient plus toute la surface de la terre à la fois, sut corriger cette ingratitude du sort en se jetant avec son cœur et son génie sur tous les points du globe où s'allumait une guerre. Dès l'âge de douze ans il servit en Turquie et fit la campagne du Kourdistan. Depuis lors il a porté ses armes victorieuses dans toutes les parties du monde connu; il a franchi quatre fois le Rhin, avec une si insolente facilité que le vieux fleuve couronné de roseaux, séparateur des peuples, en parut humilié et bafoué; il a, plus habilement encore que le maréchal de Saxe, défendu la ligne de la Lys; il a franchi les Pyrénées, forcé l'entrée du Tage, ouvert les portes caucasiennes et remonté le Borysthène; il a tour à tour défendu et combattu toutes les nations d'Europe et trois fois sauvé sa patrie.

CHAPITRE VI

LE MARÉCHAL DUC DE VOLMAR

Chaudesaigues fit apporter les campagnes du duc de Volmar. Trois garçons de bibliothèque pliaient sous le faix. Les atlas ouverts s'étendaient sur les tables à perte de vue.

— Voici, messieurs, la campagne de Styrie, la campagne du Palatinat, la campagne de Karamanie, celle du Caucase et celle de la Vistule. Les positions et la marche des armées sont indiquées exactement sur ces cartes par des losanges accompagnés de jolis petits drapeaux et l'ordre des batailles y est parfait. Cet ordre se détermine généralement

après l'action et c'est le génie des grands capitaines d'ériger en système, à leur gloire, les caprices du hasard. Mais le duc de Volmar a toujours tout prévu.

» Jetez les yeux sur ce plan au dix millième de la fameuse bataille de Baskir remportée sur les Turcs par Volmar. Il y déploya le plus prodigieux génie tactique. L'action était engagée depuis cinq heures du matin, à quatre heures du soir, les troupes de Volmar, accablées de fatigue et leurs munitions épuisées, se repliaient en désordre; l'intrépide maréchal, seul à la tête du pont jeté sur l'Aluta, un pistolet à chaque main, brûlait la cervelle des fuyards. Il operait sa retraite quand il apprit que les ennemis, en pleine déroute, se précipitaient éperdument dans le Danube. Aussitôt il fit volte-face, se jeta à leur poursuite et acheva leur destruction. Cette victoire lui valut cinq cent mille francs de revenu et lui ouvrit les portes de l'Institut.

» Messieurs, pensez-vous trouver un homme plus heureux que le vainqueur d'Elbrüz et de Baskir? Il a fait avec un bonheur constant quatorze campagnes, gagné soixante batailles rangées et trois fois sauvé d'une ruine totale sa patrie reconnaissante. Chargé de gloire et d'honneurs, il prolonge au delà du terme ordinaire, dans la richesse et la paix, son auguste vieillesse.

— Il est vrai qu'il est heureux, dit Quatrefeuilles. Qu'en pensez-vous, Saint-Sylvain?

— Allons lui demander audience, répondit le secrétaire des commandements.

Introduits dans le palais, ils traversèrent le vestibule où se dressait la statue équestre du maréchal.

Sur le socle étaient inscrites ces fières paroles : « Je lègue à la reconnaissance de la patrie et à l'admiration de l'univers mes deux filles Elbrüz et Baskir. » L'escalier d'honneur élevait la double courbe de ses

degrés de marbre entre des murs décorés de panoplies et de drapeaux et son vaste palier conduisait à une porte dont les battants s'ornaient de trophées d'armes et de grenades enflammées et que surmontaient les trois couronnes d'or décernées par le roi, le parlement et la nation au duc de Volmar, sauveur de sa patrie.

Saint-Sylvain et Quatrefeuilles s'arrêtèrent, glacés de respect, devant cette porte close; à la pensée du héros dont elle les séparait, l'émotion les tenait cloués sur le seuil et ils n'osaient affronter tant de gloire.

Saint-Sylvain se rappelait la médaille frappée en commémoration de la bataille d'Elbrüz, et qui présentait à l'avers le maréchal posant une couronne sur le front d'une victoire ailée, avec cet exergue magnifique : *Victoria Cæsarem et Napoleonem coronavit; major autem Volmarus coronat Victoriam.* Et il murmura :

— Cet homme est grand de cent coudées.

Quatrefeuilles pressait des deux mains son cœur, qui battait à se rompre.

Ils n'avaient pas encore repris leurs sens quand ils entendirent des cris aigus qui semblaient sortir du fond des appartements et se rapprochaient peu à peu. C'était des glapissements de femme mêlés à des bruits de coups, suivis de faibles gémissements. Soudain, les battants brusquement écartés, un très petit vieillard, lancé à coups de pied par une robuste servante, s'abattit comme un mannequin sur les marches, dégringola l'escalier, la tête la première, et tomba cassé, disloqué, brisé, dans le vestibule, devant les valets solennels. C'était le duc de Volmar. Ils le relevèrent. La servante, échevelée et débraillée, hurlait d'en haut :

— Laissez donc! on ne touche ça qu'avec le balai.

Et, brandissant une bouteille :

— Il voulait me prendre mon eau-de-vie! De quel droit? Eh va donc, vieux décombre!

C'est pas moi qui suis allée te chercher, bien sûr, vieille charogne!

Quatrefeuilles et Saint-Sylvain s'enfuirent à grands pas du palais. Quand ils furent sur la place d'armes, Saint-Sylvain fit cette remarque qu'à sa dernière partie de dés le héros n'avait pas été heureux.

— Quatrefeuilles, ajouta-t-il, je vois que je me suis trompé. Je voulais procéder avec une méthode exacte et rigoureuse; j'avais tort. La science nous égare. Revenons au sens commun. On ne se gouverne bien que par l'empirisme le plus grossier. Cherchons le bonheur sans vouloir le définir.

Quatrefeuilles se répandit longuement en récriminations et en invectives contre le bibliothécaire, qu'il traitait de mauvais plaisant. Ce qui le fâchait le plus, c'était de voir sa foi dévastée, le culte qu'il vouait au héros national avili, souillé dans son âme. Il en souffrait. Sa douleur était généreuse, et, sans doute, les douleurs généreuses

contiennent en soi leur adoucissement et, pour ainsi dire, leur récompense : elles se supportent mieux, plus aisément, d'un plus facile courage, que les douleurs égoïstes et intéressées. Il serait injuste de vouloir qu'il en fût autrement. Aussi Quatrefeuilles eut bientôt l'âme assez libre et l'esprit assez clair pour s'apercevoir que la pluie, tombant sur son chapeau de soie, en altérait le lustre, et il soupira :

— Encore un chapeau de fichu !

Il avait été militaire et avait jadis servi son roi comme lieutenant de dragons. C'est pourquoi il eut une idée : il alla acheter chez le libraire de l'état-major, sur la place d'armes, à l'angle de la rue des Grandes-Écuries, une carte du royaume et un plan de la capitale.

— On ne doit jamais se mettre en campagne sans cartes ! dit-il. Mais le diable, c'est de les lire. Voici notre ville avec ses environs. Par où commencerons-nous ? Par

le nord ou par le sud, par l'est ou par l'ouest? On a remarqué que les villes s'accroissaient toutes par l'ouest. Peut-être y a-t-il là un indice qu'il ne faut pas négliger. Il est possible que les habitants des quartiers occidentaux, à l'abri du vent malin de l'est, jouissent d'une meilleure santé, aient l'humeur plus égale et soient plus heureux. Ou plutôt, commençons par les coteaux charmants qui s'élèvent au bord de la rivière, à dix lieues au sud de la ville. C'est là qu'habitent, en cette saison, les plus opulentes familles du pays. Et, quoi qu'on dise, c'est parmi les heureux qu'il faut chercher un heureux.

— Quatrefeuilles, répondit le secrétaire des commandements, je ne suis pas un ennemi de la société, je ne suis pas un adversaire du bonheur public. Je vous parlerai des riches en honnête homme et en bon citoyen. Les riches sont dignes de vénération et d'amour; ils entretiennent l'État en

s'enrichissant encore et, bienfaisants même sans le vouloir, ils nourrissent une multitude de personnes qui travaillent à la conservation et à l'accroissement de leurs biens. Oh! que la richesse privée est belle, digne, excellente! Comme elle doit être ménagée, allégée, privilégiée par le sage législateur et combien il est inique, perfide, déloyal, contraire aux droits les plus sacrés, aux intérêts les plus respectables et funeste aux finances publiques de grever l'opulence! C'est un devoir social de croire à la bonté des riches; il est doux aussi de croire à leur bonheur. Allons, Quatrefeuilles!

CHAPITRE VII

DES RAPPORTS DE LA RICHESSE AVEC LE BONHEUR

Résolus de s'adresser d'abord au meilleur, au plus riche, Jacques Felgine-Cobur, qui possédait des montagnes d'or, des mines de diamant, des mers de pétrole, ils longèrent longtemps les murs de son parc, qui renfermait des prairies immenses, des forêts, des fermes, des villages; et, à chaque porte du domaine où ils se présentaient, on les renvoyait à une autre. Las d'aller et de venir et de virer sans cesse, ils avisèrent un cantonnier qui, sur la route, devant une grille armoriée, cassait des pierres, et lui

demandèrent si c'était par cette entrée qu'on passait pour se rendre chez M. Jacques Felgine-Cobur qu'ils désiraient voir.

L'homme redressa péniblement sa maigre échine et tourna vers eux son visage creux, masqué de lunettes grillées.

— Monsieur Jacques Felgine-Cobur, c'est moi, dit-il.

Et, les voyant surpris :

— Je casse les pierres : c'est ma seule distraction.

Puis se courbant de nouveau il frappa de son marteau un caillou qui se brisa avec un bruit sec.

Tandis qu'ils s'éloignaient :

— Il est trop riche, dit Saint-Sylvain. Sa fortune l'écrase. C'est un malheureux.

Quatrefeuilles pensait se rendre ensuite chez le rival de Jacques Felgine-Cobur, chez le roi du fer, Joseph Machero, dont le château tout neuf dressait horriblement sur la colline voisine ses tours crénelées et ses

murs percés de mâchicoulis, hérissés d'échauguettes. Saint-Sylvain l'en dissuada.

— Vous avez vu son portrait : il a l'air minable; on sait par les journaux qu'il est piétiste, vit comme un pauvre, évangélise les petits garçons et chante des psaumes à l'église. Allons plutôt chez le prince de Lusance. Celui-là est un véritable aristocrate, qui sait jouir de sa fortune. Il fuit le tracas des affaires et ne va pas à la cour. Il est amateur de jardins et a la plus belle galerie de tableaux du royaume.

Ils s'annoncèrent. Le prince de Lusance les reçut dans son cabinet des antiques où l'on voyait la meilleure copie grecque qu'on connaisse de l'Aphrodite de Cnide, œuvre d'un ciseau vraiment praxitélien et pleine de vénusté. La déesse semblait humide encore de l'onde marine. Un médaillier en bois de rose, qui avait appartenu à madame de Pompadour, contenait les plus belles pièces d'or et d'argent de Grèce et de Sicile. Le

prince, fin connaisseur, rédigeait lui-même le catalogue de ses médailles. Sa loupe traînait encore sur la vitrine des pierres gravées, jaspes, onyx, sardoines, calcédoines, renfermant dans la grandeur de l'ongle des figures d'un style large, des groupes composés avec une ampleur magnifique. Il prit d'une main amoureuse sur sa table un petit faune de bronze pour en faire admirer à ses visiteurs le galbe et la patine, et son langage était digne du chef-d'œuvre qu'il expliquait.

— J'attends, ajouta-t-il, un envoi d'argenterie antique, des tasses et des coupes qu'on dit plus belles que celles d'Hildesheim et de Bosco-reale! Je suis impatient de les voir. Monsieur de Caylus ne connaissait pas de volupté plus grande que de déballer des caisses. C'est mon sentiment.

Saint-Sylvain sourit :

— On dit pourtant, mon cher prince, que vous êtes expert en toutes les voluptés.

— Vous me flattez, monsieur de Saint-

Sylvain. Mais je crois que l'art du plaisir est le premier de tous, et que les autres n'ont de prix que par le concours qu'ils prêtent à celui-là.

Il conduisit ses hôtes dans sa galerie de tableaux, où se concertaient les tons argentés de Véronèse, l'ambre du Titien, les rougeurs de Rubens, les rousseurs de Rembrandt, le gris et les roses de Vélasquez; où toutes les palettes chantantes formaient une harmonie glorieuse. Un violon dormait oublié sur un fauteuil devant le portrait d'une dame brune, à bandeaux plats, le teint olivâtre; ses grands yeux marrons lui mangeant les joues, une inconnue, dont Ingres avait caressé les formes d'une main amoureuse et sûre.

— Je vais vous avouer ma manie, dit le prince de Lusance. Parfois, quand je suis seul, je joue devant ces tableaux et j'ai l'illusion de traduire par des sons l'harmonie des couleurs et des lignes. Devant ce portrait, j'essaye de rendre la ferme caresse du

dessin et, découragé, je laisse mon violon.

Une fenêtre s'ouvrait sur le parc. Le prince et ses hôtes s'accoudèrent au balcon.

— Quelle belle vue! s'écrièrent Quatrefeuilles et Saint-Sylvain.

Des terrasses, chargées de statues, d'orangers et de fleurs, conduisaient par de lents et faciles escaliers à la pelouse bordée de charmille et aux bassins où l'eau jaillissait en gerbes blanches des conques des tritons et des urnes des nymphes. A droite et à gauche une mer de verdure étendait ses houles apaisées jusqu'à la rivière lointaine dont on suivait le fil argenté entre les peupliers, sous les collines enveloppées de brumes roses.

Naguère souriant, le prince attachait un regard soucieux sur un point de cette vaste et belle étendue.

— Ce tuyau!... murmura-t-il d'une voix altérée, en désignant du doigt une cheminée d'usine qui fumait à plus d'une demi-lieue du parc.

— Cette cheminée? On ne la voit guère, dit Quatrefeuilles.

— Je ne vois qu'elle, répondit le prince. Elle me gâte toute cette vue, elle me gâte la nature entière, elle me gâte la vie. Le mal est sans remède. Elle appartient à une compagnie qui ne veut céder son usine à aucun prix. J'ai essayé de tous les moyens pour la masquer; je n'ai pas pu. J'en suis malade.

Et, quittant la fenêtre, il s'abîma dans un fauteuil.

— Nous devions le prévoir, dit Quatrefeuilles en montant en voiture. C'est un délicat : il est malheureux.

Avant de poursuivre leurs recherches, ils s'assirent un moment dans le jardinet d'une guinguette située à la pointe de la montagne et d'où l'on découvrait la belle vallée, le fleuve clair et sinueux et ses îles ovales. Au mépris de deux épreuves désespérantes, ils espéraient découvrir un milliardaire heureux.

Il leur en restait une douzaine à voir dans la contrée, et entre autres, M. Bloch, M. Potiquet, le baron Nichol, le plus grand industriel du royaume, et le marquis de Granthosme, le plus riche peut-être de tous et d'une famille illustre, aussi chargée de gloire que de biens.

Près d'eux un homme long, maigre, buvait une tasse de lait, plié en deux, mou comme un traversin; ses gros yeux pâles lui tombaient au milieu des joues; son nez lui pendait sur la bouche. Il semblait abîmé de douleur et regardait avec affliction les pieds de Quatrefeuilles.

Après une contemplation de vingt minutes, se leva, lugubre et résolu, s'approcha du premier écuyer et, s'excusant de l'importunité :

— Monsieur, lui dit-il, permettez-moi de vous faire une question qui est pour moi d'une extrême importance. Combien payez-vous vos bottines?

— Malgré l'étrangeté de la demande,

répondit Quatrefeuilles, je ne vois pas d'inconvénient à y répondre. J'ai payé cette paire soixante-cinq francs.

Longtemps l'inconnu examina alternativement son pied et celui de son interlocuteur, et compara les deux chaussures avec une attention minutieuse.

Puis, pâle et d'une voix émue :

— Vous dites que vous payez ces bottines-là soixante-cinq francs. En êtes-vous bien sûr?

— Certainement.

— Monsieur, prenez bien garde à ce que vous dites!...

— Ah çà! grommela Quatrefeuilles, qui commençait à s'impatienter, vous êtes un plaisant bottier, monsieur.

— Je ne suis pas bottier, répondit l'étranger plein d'une humble douceur, je suis le marquis de Granthosme.

Quatrefeuilles salua.

— Monsieur, poursuivit le marquis, j'en

avais le pressentiment : hélas! je suis encore volé! Vous payez vos bottines soixante-cinq francs, je paye les miennes, toutes semblables aux vôtres, quatre-vingt-dix. Ce n'est pas le prix que je considère : le prix n'est rien pour moi; mais je ne puis supporter d'être volé. Je ne vois, je ne respire autour de moi qu'improbité, fraude, larcin, mensonge, et je prends en horreur mes richesses qui corrompent tous les hommes qui m'approchent, domestiques, intendants, fournisseurs, voisins, amis, femme, enfants, et me les rendent odieux et méprisables. Ma position est atroce. Je ne suis jamais certain de ne pas voir devant moi un malhonnête homme. Et d'appartenir moi-même à l'espèce humaine, je me sens mourir de dégoût et de honte.

Et le duc s'en fut s'abattre sur sa tasse de lait en soupirant :

— Soixante-cinq francs! soixante-cinq francs!...

A ce moment, des plaintes et des gémissements éclatèrent sur la route, et les deux envoyés du roi virent un vieillard qui se lamentait, suivi de deux grands laquais galonnés.

Ils s'émurent à cette vue. Mais le cafetier fort indifférent :

— Ce n'est rien, leur dit-il, c'est le baron Nichol, qui est si riche!... Il est devenu fou, il se croit ruiné et se lamente nuit et jour.

— Le baron Nichol! s'écria Saint-Sylvain, encore un à qui vous vouliez demander sa chemise, Quatrefeuilles!

Sur cette dernière rencontre, ils renoncèrent à chercher plus longtemps chez les plus riches du royaume la chemise salutaire. Comme ils étaient mécontents de leur journée et craignaient d'être mal reçus au château, ils s'en prirent l'un à l'autre de leur mécompte.

— Quelle idée aussi aviez-vous, Quatre-

feuilles, d'aller chez ces gens-là pour faire autre chose que des observations tératologiques? Mœurs, idées, sensations, rien n'est sain, rien n'est normal en eux. Ce sont des monstres.

— Quoi! ne m'avez-vous pas dit, Saint-Sylvain, que la richesse est une vertu, qu'il est juste de croire à la bonté des riches et doux de croire à leur bonheur? Mais prenez-y bien garde : il y a richesse et richesse. Quand la noblesse est pauvre et la roture riche, c'est la subversion de l'État et la fin de tout.

— Quatrefeuilles, je suis fâché de vous le dire : vous n'avez aucune idée de la constitution des États modernes. Vous ne comprenez pas l'époque où vous vivez. Mais cela ne fait rien. Si maintenant nous tâtions de la médiocrité dorée? Qu'en pensez-vous? je crois que nous ferions sagement d'assister demain aux réceptions des dames de la ville, bourgeoises et titrées. Nous

y pourrons observer toutes espèces de gens, et, si vous m'en croyez, nous visiterons d'abord les bourgeoises de condition modeste.

CHAPITRE VIII

LES SALONS DE LA CAPITALE

Ainsi firent-ils. Ils se présentèrent d'abord chez madame Souppe, femme d'un fabricant de pâtes alimentaires, qui avait une usine dans le Nord. Ils y trouvèrent monsieur et madame Souppe malheureux de n'être pas reçus chez madame Esterlin, femme du maître de forges, député au parlement. Ils allèrent chez madame Esterlin et l'y trouvèrent désolée, ainsi que M. Esterlin, de n'être pas reçue chez madame du Colombier, femme du pair du royaume, ancien ministre de la Justice. Ils allèrent chez

madame du Colombier et y trouvèrent le pair et la pairesse enragés de n'être pas dans l'intimité de la reine.

Les visiteurs qu'ils rencontrèrent dans ces diverses maisons n'étaient pas moins malheureux, désolés, enragés. La maladie, les peines de cœur, les soucis d'argent les rongeaient. Ceux qui possédaient, craignant de perdre, étaient plus infortunés que ceux qui ne possédaient pas. Les obscurs voulaient paraître, les illustres paraître davantage. Le travail accablait la plupart; et ceux qui n'avaient rien à faire souffraient d'un ennui plus cruel que le travail. Plusieurs pâtissaient du mal d'autrui, souffraient des souffrances d'une femme, d'un enfant aimés. Beaucoup dépérissaient d'une maladie qu'ils n'avaient pas mais qu'ils croyaient avoir ou dont ils craignaient les atteintes.

Une épidémie de choléra venait de sévir dans la capitale et l'on citait un financier

qui, de peur d'être atteint par la contagion et ne connaissant pas de retraite assez sûre, se suicida.

— Le pis, disait Quatrefeuilles, c'est que tous ces gens-là, non contents des maux réels qui pleuvent sur eux dru comme grêle, se plongent dans une mare de maux imaginaires.

— Il n'y a pas de maux imaginaires, répondait Saint-Sylvain. Tous les maux sont réels dès qu'on les éprouve, et le rêve de la douleur est une douleur véritable.

— C'est égal, répliquait Quatrefeuilles. Quand je pisse des pierres grosses comme un œuf de canard, je voudrais bien que ce fût en rêve.

Cette fois encore Saint-Sylvain observa que bien souvent les hommes s'affligent pour des raisons opposées et contraires.

Il causa successivement, dans le salon de madame du Colombier, avec deux hommes de haute intelligence, éclairés, cultivés, qui, par

les tours et détours qu'à leur insu ils imprimaient à leur pensée, lui décelaient le mal moral dont ils étaient profondément atteints. C'est de l'état public que tous deux tiraient la cause de leur souci; mais ils la tiraient à rebours. M. Brome vivait dans la peur perpétuelle d'un changement. Dans la stabilité présente, au milieu de la prospérité et de la paix dont jouissait le pays, il craignait des troubles et redoutait un bouleversement total. Ses mains n'ouvraient qu'en tremblant les journaux; il s'attendait tous les matins à y trouver l'annonce de tumultes et d'émeutes. Sous cette impression, il transformait les faits les plus insignifiants et les plus vulgaires incidents en préludes de révolutions, en prodromes de cataclysmes. Se croyant toujours à la veille d'une catastrophe universelle, il vivait dans un perpétuel effroi.

Un mal tout contraire, plus étrange et plus rare, ravageait M. Sandrique. Le calme l'ennuyait, l'ordre public l'impatientait, la

paix lui était odieuse, la sublime monotonie des lois humaines et divines l'assommait. Il appelait en secret des changements et, feignant de les craindre, soupirait après les catastrophes. Cet homme bon, doux, affable, humain, ne concevait d'autres amusements que la subversion violente de son pays, du globe, de l'univers, épiant jusque dans les astres les collisions et les conflagrations. Déçu, abattu, triste, morose, quand le style des papiers publics et l'aspect des rues lui révélait l'inaltérable quiétude de la nation, il en souffrait d'autant plus qu'ayant la connaissance des hommes et l'expérience des affaires, il savait combien l'esprit de conservation, de tradition, d'imitation et d'obéissance est fort dans les peuples et comme d'un train égal et lent va la vie sociale.

Saint-Sylvain observa, à la réception de madame du Colombier, une autre contrariété plus vaste et de plus de conséquence.

Dans un coin du petit salon, M. de La Galissonnière, président du tribunal civil, s'entretenait paisiblement et à voix basse avec M. Larive-du-Mont, administrateur du Jardin zoologique.

— Je le confierai à vous, mon ami, disait M. de La Galissonnière : l'idée de la mort me tue. J'y pense sans cesse, j'en meurs sans cesse. La mort m'épouvante, non par elle-même, car elle n'est rien, mais pour ce qui la suit, la vie future. J'y crois; j'ai la foi, la certitude de mon immortalité. Raison, instinct, science, révélation, tout me démontre l'existence d'une âme impérissable, tout me prouve la nature, l'origine et les fins de l'homme telles que l'Église nous les enseigne. Je suis chrétien; je crois aux peines éternelles; l'image terrible de ces peines me poursuit sans trêve; l'enfer me fait peur et cette peur, plus forte qu'aucun autre sentiment, détruit en moi l'espérance et toutes les vertus nécessaires au

salut, me jette dans le désespoir et m'expose à cette réprobation que je redoute. La peur de la damnation me damne, l'épouvante de l'enfer m'y précipite et, vivant encore, j'éprouve par avance les tourments éternels. Il n'y a pas de supplice comparable à celui que j'endure et qui se fait plus cruellement sentir d'année en année, de jour en jour, d'heure en heure, puisque chaque jour, chaque minute me rapproche de ce qui me terrifie. Ma vie est une agonie pleine d'affres et d'épouvantements.

En prononçant ces paroles, le magistrat battait l'air de ses mains comme pour écarter les flammes inextinguibles dont il se sentait environné.

— Je vous envie, mon bien cher ami, soupira M. Larive-du-Mont. Vous êtes heureux en comparaison de moi ; c'est aussi l'idée de la mort qui me déchire ; mais que cette idée diffère de la vôtre et combien elle la dépasse en horreur ! Mes études, mes

observations, une pratique constante de l'anatomie comparée et des recherches approfondies sur la constitution de la matière ne m'ont que trop persuadé que les mots âme, esprit, immortalité, immatérialité ne représentent que des phénomènes physiques ou la négation de ces phénomènes et que, pour nous, le terme de la vie est aussi le terme de la conscience, enfin que la mort consomme notre complet anéantissement. Ce qui suit la vie, il n'y a pas de mot pour l'exprimer, car le terme de néant que nous y employons n'est qu'un signe de dénégation devant la nature entière. Le néant, c'est un rien infini et ce rien nous enveloppe. Nous en venons, nous y allons; nous sommes entre deux néants comme une coquille sur la mer. Le néant, c'est l'impossible et le certain; cela ne se conçoit pas et cela est. Le malheur des hommes, voyez-vous, leur malheur et leur crime est d'avoir découvert ces choses. Les autres animaux ne les savent pas; nous devions

les ignorer à jamais. Être et cesser d'être! l'effroi de cette idée me fait dresser les cheveux sur la tête; elle ne me quitte pas. Ce qui ne sera pas me gâte et me corrompt ce qui est et le néant m'abîme par avance. Atroce absurdité! je m'y sens, je m'y vois.

— Je suis plus à plaindre que vous, répliqua M. de La Galissonnière. Chaque fois que vous prononcez ce mot, ce perfide et délicieux mot de néant, sa douceur caresse mon âme et me flatte, comme l'oreiller du malade, d'une promesse de sommeil et de repos.

Mais Larive-du-Mont :

— Mes souffrances sont plus intolérables que les vôtres, puisque le vulgaire supporte l'idée d'un enfer éternel et qu'il faut une force d'âme peu commune pour être athée. Une éducation religieuse, une pensée mystique vous ont donné la peur et la haine de la vie humaine. Vous n'êtes pas seulement chrétien et catholique; vous êtes janséniste,

et vous portez au flanc l'abîme que côtoyait Pascal. Moi, j'aime la vie, la vie de cette terre, la vie telle qu'elle est, la chienne de vie. Je l'aime brutale, vile et grossière; je l'aime sordide, malpropre, gâtée; je l'aime stupide, imbécile et cruelle; je l'aime dans son obscénité, dans son ignominie, dans son infamie, avec ses souillures, ses laideurs et ses puanteurs, ses corruptions et ses infections. Sentant qu'elle m'échappe et me fuit, je tremble comme un lâche et deviens fou de désespoir.

» Les dimanches, les jours de fête, je cours à travers les quartiers populeux, je me mêle à la foule qui roule par les rues, je me plonge dans les groupes d'hommes, de femmes, d'enfants, autour des chanteurs ambulants ou devant les baraques des forains; je me frotte aux jupes sales, aux camisoles grasses, j'aspire les odeurs fortes et chaudes de la sueur, des cheveux, des haleines. Il me semble, dans ce grouil-

lement de vie, être plus loin de la mort. J'entends une voix qui me dit :

» — La peur que je te donne, seule je t'en guérirai ; la fatigue dont mes menaces t'accablent, seule je t'en reposerai.

» Mais je ne veux pas ! Je ne veux pas !

— Hélas ! soupira le magistrat. Si nous ne guérissons pas en cette vie les maladies qui ruinent nos âmes, la mort ne nous apportera pas le repos.

— Et ce qui m'enrage, reprit le savant, c'est que, quand nous serons tous deux morts, je n'aurai pas même la satisfaction de vous dire : « Vous voyez, La Galissonnière ! je ne me trompais pas : il n'y a rien. » Je ne pourrai pas me flatter d'avoir eu raison. Et vous, vous ne serez jamais détrompé. De quel prix se paie la pensée ! Vous êtes malheureux, mon ami, parce que votre pensée est plus vaste et plus forte que celle des animaux et de la plupart des hommes . Et je suis plus mal-

heureux que vous parce que j'ai plus de génie.

Quatrefeuilles, qui avait attrapé des bribes de ce dialogue, n'en fut pas très frappé.

— Ce sont là des peines d'esprit, dit-il; elles peuvent être cruelles, mais elles sont peu communes. Je m'alarme davantage des peines plus vulgaires, souffrances et difformités du corps, mal d'amour et défaut d'argent, qui rendent notre recherche si difficile.

— En outre, lui fit observer Saint-Sylvain, ces deux messieurs forcent trop violemment leur doctrine à les rendre misérables. Si La Galissonnière consultait un bon père jésuite, il serait bientôt rassuré, et Larive-du-Mont devrait savoir qu'on peut être athée avec sérénité comme Lucrèce, avec délices comme André Chénier. Qu'il se répète le vers d'Homère : « Patrocle est mort qui valait mieux que toi », et consente de meilleure grâce à rejoindre un jour ou

l'autre ses maîtres les philosophes de l'antiquité, les humanistes de la Renaissance, les savants modernes et tant d'autres qui valaient mieux que lui. « Et meurent Pâris et Hélène », dit François Villon. « Nous sommes tous mortels », comme dit Cicéron. « Nous mourons tous », dit cette femme dont l'Écriture a loué la prudence au second livre des Rois.

CHAPITRE IX

LE BONHEUR D'ÊTRE AIMÉ

Ils allèrent dîner au parc royal, promenade élégante qui est à la capitale du roi Christophe ce qu'est le bois de Boulogne à Paris, la Cambre à Bruxelles, Hyde-Park à Londres, le Thier-garten à Berlin, le Prater à Vienne, le Prado à Madrid, les Cascines à Florence, le Pincio à Rome. Assis au frais, parmi la foule brillante des dîneurs, ils promenaient leurs regards sur les grands chapeaux chargés de plumes et de fleurs, pavillons errants des plaisirs, abris agités des amours, colombiers vers lesquels volaient les désirs.

— Je crois, dit Quatrefeuilles, que ce que nous cherchons se trouve ici. Il m'est arrivé tout comme à un autre d'être aimé : c'est le bonheur, Saint-Sylvain; et aujourd'hui encore je me demande si ce n'est pas l'unique bonheur des hommes; et, bien que je porte le poids d'une vessie plus chargée de pierres qu'un tombereau au sortir de la carrière, il y a des jours où je suis amoureux comme à vingt ans.

— Moi, répondit Saint-Sylvain, je suis misogyne. Je ne pardonne pas aux femmes d'être du même sexe que madame de Saint-Sylvain. Elles sont toutes, je le sais, moins sottes, moins méchantes et moins laides, mais c'est trop qu'elles aient quelque chose en commun avec elle.

— Laissez cela, Saint-Sylvain. Je vous dis que ce que nous cherchons est ici et que nous n'avons que la main à étendre pour l'atteindre.

Et, montrant un fort bel homme assis seul à une petite table :

— Vous connaissez Jacques de Navicelle. Il plaît aux femmes, il plaît à toutes les femmes. C'est le bonheur, ou je ne m'y connais pas.

Saint-Sylvain fut d'avis de s'en assurer. Ils invitèrent Jacques de Navicelle à faire table commune, et, tout en dînant, causèrent familièrement avec lui. Vingt fois, par de longs circuits ou de brusques détours, de front, obliquement, par insinuation ou en toute franchise, ils s'informèrent de son bonheur, sans pouvoir rien apprendre de ce compagnon dont la parole élégante et le visage charmant n'exprimait ni joie ni tristesse. Jacques de Navicelle causait volontiers, se montrait ouvert et naturel; il faisait même des confidences, mais elles enveloppaient son secret et le rendaient plus impénétrable. Sans doute il était aimé; en était-il heureux ou malheureux? Quand on apporta les fruits, les deux inquisiteurs du roi renonçaient à le savoir. De guerre lasse, ils

parlèrent pour ne rien dire, et parlèrent d'eux-mêmes : Saint-Sylvain de sa femme et Quatrefeuilles de sa pierre fondamentale, endroit par lequel il ressemblait à Montaigne. On débita des histoires en buvant des liqueurs : l'histoire de madame Bérille qui s'échappa d'un cabinet particulier déguisée en mitron, une manne sur la tête; l'histoire du général Débonnaire et de madame la baronne de Bildermann; l'histoire du ministre Vizire et de madame Cérès, qui, comme Antoine et Cléopâtre firent fondre un empire en baisers, et plusieurs autres, anciennes et nouvelles. Jacques de Navicelle conta un conte oriental.

— « Un jeune marchand de Bagdad, dit-il, étant un matin dans son lit, se sentit très amoureux et souhaita, à grands cris, d'être aimé de toutes les femmes. Un djinn qui l'entendit lui apparut et lui dit : « Ton souhait est désormais accompli. » A compter d'aujourd'hui, tu seras aimé de

» toutes les femmes. » Aussitôt le jeune marchand sauta du lit tout joyeux et, se promettant des plaisirs inépuisables et variés, descendit dans la rue. A peine y avait-il fait quelques pas, qu'une affreuse vieille, qui filtrait du vin dans sa cave, éprise à sa vue d'un ardent amour, lui envoya des baisers par le soupirail. Il détourna la tête avec dégoût, mais la vieille le tira par la jambe dans le souterrain où elle le garda vingt ans enfermé. »

Jacques de Navicelle finissait ce conte, quand un maître d'hôtel vint l'avertir qu'il était attendu. Il se leva et, l'œil morne et la tête baissée, se dirigea vers la grille du jardin où l'attendait, au fond d'un coupé, une figure assez rèche.

— Il vient de conter sa propre histoire, dit Saint-Sylvain. Le jeune marchand de Bagdad, c'est lui-même.

Quatrefeuilles se frappa le front :

— On m'avait bien dit qu'il était gardé par un dragon : je l'avais oublié.

Ils rentrèrent tard au palais sans autre chemise que la leur, et trouvèrent le roi Christophe et madame de la Poule qui pleuraient à chaudes larmes en écoutant une sonate de Mozart.

Au contact du roi, madame de la Poule devenue mélancolique, nourrissait des idées sombres et de folles terreurs. Elle se croyait persécutée, victime de machinations abominables; elle vivait dans la crainte perpétuelle d'être empoisonnée et obligeait ses femmes de chambre à goûter tous les plats de sa table. Elle ressentait l'effroi de mourir et l'attrait du suicide. L'état du roi s'aggravait de celui de cette dame avec laquelle il passait de tristes jours

— Les peintres, disait Christophe V, sont de funestes artisans d'imposture. Ils prêtent une beauté touchante aux femmes qui pleurent et nous montrent des Andromaque, des Artémis, des Madeleine, des Héloïse, parées de leurs larmes. J'ai un por-

trait d'Adrienne Lecouvreur dans le rôle de Cornélie, arrosant de ses pleurs les cendres de Pompée : elle est adorable. Et dès que madame de la Poule commence à pleurer, sa face se convulse, son nez rougit : elle est laide à faire peur.

Ce malheureux prince, qui ne vivait que dans l'attente de la chemise salutaire, vitupéra Quatrefeuilles et Saint-Sylvain de leur négligence, de leur incapacité et de leur mauvaise chance, comptant peut-être que de ces trois reproches un du moins serait juste.

— Vous me laisserez mourir, comme font mes médecins Machellier et Saumon. Mais, eux c'est leur métier. J'attendais autre chose de vous; je comptais sur votre intelligence et sur votre dévouement. Je m'aperçois que j'avais tort. Revenir bredouille! vous n'avez pas honte? Votre mission était-elle donc si difficile à remplir? Est-il donc si malaisé de trouver la chemise d'un homme heureux? Si vous n'êtes même pas capables

de cela, à quoi êtes-vous bons? On n'est bien servi que par soi-même. Cela est vrai des particuliers et plus vrai des rois. Je vais de ce pas chercher la chemise que vous ne savez découvrir.

Et jetant son bonnet de nuit et sa robe de chambre, il demanda ses habits.

Quatrefeuilles et Saint-Sylvain essayèrent de le retenir.

— Sire, dans votre état, quelle imprudence!

— Sire, il est minuit sonné.

— Croyez-vous donc, demanda le roi, que les gens heureux se couchent comme les poules? N'y a-t-il plus de lieux de plaisir dans ma capitale? N'y a-t-il plus de restaurants de nuit? Mon préfet de police a fait fermer tous les claquedents : n'en sont-ils pas moins ouverts? Mais je n'aurai pas besoin d'aller dans les cercles. Je trouverai ce que cherche dans la rue, sur les bancs.

A peine habillé, Christophe V enjamba madame de la Poule qui se tordait à terre dans des convulsions, dégringola les escaliers et traversa le jardin à la course. Quatrefeuilles et Saint-Sylvain, consternés, le suivaient de loin, en silence.

CHAPITRE X

SI LE BONHEUR EST DE NE SE PLUS SENTIR

Parvenu à la grande route, ombragée de vieux ormes, qui bordait le Parc royal, il aperçut un homme jeune et d'une admirable beauté qui, appuyé contre un arbre, contemplait avec une expression d'allégresse les étoiles qui traçaient dans le ciel par leurs signes étincelants et mystérieux. La brise agitait sa chevelure bouclée; un reflet des clartés célestes brillait dans son regard.

— J'ai trouvé! pensa le roi.

Il s'approcha de ce jeune homme riant et si beau, qui tressaillit légèrement à sa vue.

— Je regrette, monsieur, dit le prince, de troubler votre rêverie. Mais la question que je vais vous faire est pour moi d'un intérêt vital. Ne refusez pas de répondre à un homme qui est peut-être à même de vous obliger, et qui ne sera pas ingrat. Monsieur êtes-vous heureux?

— Je le suis.

— Ne manque-t-il rien à votre bonheur?

— Rien. Sans doute, il n'en a pas toujours été ainsi. J'ai, comme tous les hommes, éprouvé le mal de vivre et peut-être l'ai-je éprouvé plus douloureusement que la plupart d'entre eux. Il ne me venait ni de ma condition particulière, ni de circonstances fortuites, mais du fond commun à tous les hommes et à tout ce qui respire; j'ai connu un grand malaise : il est entièrement dissipé. Je goûte un calme parfait, une douce allégresse; tout en moi est contentement, sérénité, satisfaction profonde; une joie subtile me pénètre tout entier. Vous

me voyez, monsieur, au plus beau moment de ma vie, et, puisque la fortune me fait vous rencontrer, je vous prends à témoin de mon bonheur. Je suis enfin libre, exempt des craintes et des terreurs qui assaillent les hommes, des ambitions qui les dévorent et des folles espérances qui les trompent. Je suis au-dessus de la fortune; j'échappe aux deux invincibles ennemis des hommes, l'espace et le temps. Je peux braver les destins. Je possède un bonheur absolu et me confonds avec la divinité. Et cet heureux état est mon ouvrage; il est dû à une résolution que j'ai prise, si sage, si bonne, si belle, si vertueuse, si efficace, qu'à la tenir on se divinise.

» Je nage dans la joie, je suis magnifiquement ivre. Je prononce avec une entière conscience et dans la plénitude sublime de sa signification ce mot de toutes les ivresses, de tous les enthousiasmes et de tous les ravissements « : Je ne me connais plus! »

Il tira sa montre.

— C'est l'heure. Adieu!

— Un mot encore, monsieur. Vous pouvez me sauver. Je...

— On n'est sauvé qu'en me prenant pour exemple. Vous devez me quitter ici. Adieu!

Et l'inconnu, d'un pas héroïque, d'une allure juvénile, s'élança dans le bois qui bordait la route. Christophe, sans vouloir rien entendre, le poursuivit : au moment de pénétrer dans le taillis, il entendit un coup de feu, s'avança, écarta les branches et vit le jeune homme heureux couché dans l'herbe, la tempe percée d'une balle et tenant encore son revolver dans la main droite.

A cette vue, le roi tomba évanoui. Quatrefeuilles et Saint-Sylvain, accourus à lui, l'aidèrent à reprendre ses sens et le portèrent au palais. Christophe s'enquit de ce jeune homme qui avait trouvé sous ses yeux un

bonheur désespéré. Il apprit que c'était l'héritier d'une famille noble et riche, aussi intelligent que beau et constamment favorisé par le sort.

CHAPITRE XI

SIGISMOND DUX

Le lendemain, Quatrefeuilles et Saint-Sylvain, à la recherche de la chemise médicinale, descendant à pied la rue de la Constitution, rencontrèrent la comtesse de Cécile qui sortait d'un magasin de musique. Ils la reconduisirent à sa voiture.

— Monsieur de Quatrefeuilles, on ne vous a pas vu hier à la clinique du professeur Quillebœuf; ni vous non plus, monsieur de Saint-Sylvain. Vous avez eu tort de n'y pas venir; c'était très intéressant. Le professeur Quillebœuf avait invité tout le monde élégant,

à la fois une foule et une élite, à son opération de cinq heures, une charmante ovariotomie. Il y avait des fleurs, des toilettes, de la musique; on a servi des glaces. Le professeur s'est montré d'une élégance, d'une grâce merveilleuses. Il a fait prendre des clichés pour le cinématographe.

Quatrefeuilles ne fut pas trop surpris de cette description. Il savait que le professeur Quillebœuf opérait dans le luxe et les plaisirs; il serait allé lui demander sa chemise, s'il n'avait vu quelques jours auparavant l'illustre chirurgien inconsolable de n'avoir pas opéré les deux plus grandes célébrités du jour, l'empereur d'Allemagne qui venait de se faire enlever un kyste par le professeur Hilmacher, et la naine des Folies-Bergère qui, ayant avalé un cent de clous, ne voulait pas qu'on lui ouvrît l'estomac et prenait de l'huile de ricin.

Saint-Sylvain, s'arrêtant à la devanture du magasin de musique, contempla le buste

de Sigismond Dux et poussa un grand cri.

— Le voilà celui que nous cherchons! Le voilà l'homme heureux!

Le buste, très ressemblant, offrait des traits réguliers et nobles, une de ces figures harmonieuses et pleines, qui ont l'air d'un globe du monde. Bien que très chauve et déjà vieux, le grand compositeur y paraissait aussi charmant que magnifique. Son crâne s'arrondissait comme un dôme d'église, mais son nez un peu gros se plantait au-dessous avec une robustesse amoureuse et profane; une barbe, coupée aux ciseaux, ne dissimulait pas des lèvres charnues, une bouche aphrodisiaque et bachique. Et c'était bien l'image de ce génie qui compose les oratorios les plus pieux, la musique de théâtre la plus passionnée et la plus sensuelle.

— Comment, poursuivit Saint-Sylvain, n'avons-nous pas pensé à Sigismond Dux qui jouit si pleinement de son immense gloire,

habile à en saisir tous les avantages et tout juste assez fou pour s'épargner la contrainte et l'ennui d'une haute position, le plus spiritualiste et le plus sensuel des génies, heureux comme un dieu, tranquille comme une bête, joignant dans ses innombrables amours à la délicatesse la plus exquise le cynisme le plus brutal?

— C'est, dit Quatrefeuilles, un riche tempérament. Sa chemise ne pourra que faire du bien à Sa Majesté. Allons la querir.

Ils furent introduits dans un hall vaste et sonore comme une salle de café-concert. Un orgue, élevé de trois marches, couvrait un pan de la muraille de son buffet aux tuyaux sans nombre. Coiffé d'un bonnet de doge, vêtu d'une dalmatique de brocart, Sigismond Dux improvisait des mélodies et sous ses doigts naissaient des sons qui troublaient les âmes et faisaient fondre les cœurs. Sur les trois marches tendues de pourpre, une troupe de femmes couchées, magnifiques ou

charmantes, longues, minces et serpentines, ou rondes, drues, d'une splendeur massive, toutes également belles de désir et d'amour, ardentes et pâmées, se tordaient à ses pieds. Dans tout le hall, une foule frémissante de jeunes Américaines, de financiers israélites, de diplomates, de danseuses, de cantatrices, de prêtres catholiques, anglicans et bouddhistes, de princes noirs, d'accordeurs de pianos, de reporters, de poètes lyriques, d'impressarii, de photographes, d'hommes habillés en femmes et de femmes habillées en hommes, pressés, confondus, amalgamés, ne formaient qu'une seule masse adorante, au-dessus de laquelle, grimpées aux colonnes, à cheval sur les candélabres, pendues aux lustres, s'agitaient de jeunes et agiles dévotions. Ce peuple immense nageait dans l'ivresse : c'était ce qu'on appelait une matinée intime.

L'orgue se tut. Une nuée de femmes enveloppa le maître qui, par moments, en sortait à demi, comme un astre lumineux,

pour s'y replonger aussitôt. Il était doux, câlin, lascif, glissant. Aimable, pas plus fat qu'il ne fallait, grand comme le monde et mignon comme un amour, en souriant, il montrait dans sa barbe grise des dents de jeune enfant et disait à toutes des choses faciles et jolies qui les enchantaient, et qu'on ne pouvait retenir tant elles étaient ténues, de sorte que le charme en demeurait tout entier, embelli de mystère. Il était pareillement affable et bon avec les hommes et, voyant Saint-Sylvain, il l'embrassa trois fois et lui dit qu'il l'aimait chèrement; le secrétaire du roi ne perdit pas de temps : il lui demanda deux mots d'entretien confidentiel de la part du roi et, lui ayant expliqué sommairement de quelle importante mission il était chargé, il lui dit :

— Maître donnez-moi votre che...

Il s'arrêta, voyant les traits de Sigismond Dux subitement décomposés.

Un orgue de barbarie s'était mis à mou-

dre dans la rue la *Polka des Jonquilles*. Et, dès les premières mesures, le grand homme avait pâli. Cette *Polka des Jonquilles*, le caprice de la saison, était d'un pauvre violon de bastringue, nommé Bouquin, obscur et misérable. Et le maître couronné de quarante ans de gloire et d'amour ne pouvait souffrir qu'un peu de louanges s'égarât sur Bouquin; il en ressentait comme une insupportable offense. Dieu lui-même est jaloux et s'afflige de l'ingratitude des hommes. Sigismond Dux ne pouvait entendre la *Polka des Jonquilles* sans tomber malade. Il quitta brusquement Saint-Sylvain, la foule de ses adorateurs, le magnifique troupeau de ses femmes pâmées et courut dans son cabinet de toilette vomir une cuvette de bile.

— Il est à plaindre, soupira Saint-Sylvain.

Et, tirant Quatrefeuilles par ses basques, il franchit le seuil du musicien malheureux.

CHAPITRE XII

SI LE VICE EST UNE VERTU

Durant quatorze mois, du matin au soir et du soir au matin, ils fouillèrent la ville et les environs, observant, examinant, interrogeant en vain. Le roi, dont les forces diminuaient de jour en jour et qui se faisait maintenant une idée de la difficulté d'une semblable recherche, donna l'ordre à son ministre de l'Intérieur d'instituer une commission extraordinaire, chargée, sous la direction de MM. Quatrefeuilles, Chaudesaigues, Saint-Sylvain et Froidefond, de procéder, avec pleins pouvoirs, à une enquête secrète sur

les personnes heureuses du royaume. Le préfet de police, déférant à l'invitation du ministre, mit ses plus habiles agents au service des commissaires et bientôt, dans la capitale, les heureux furent recherchés avec autant de zèle et d'ardeur que, dans les autres pays, les malfaiteurs et les anarchistes. Un citoyen passait-il pour fortuné, aussitôt il était dénoncé, épié, filé. Deux agents de la préfecture traînaient, à toute heure, de long en large, leurs gros souliers ferrés sous les fenêtres des gens suspects de bonheur. Un homme du monde louait-il une loge à l'Opéra, il était mis aussitôt en surveillance. Un propriétaire d'écurie, dont le cheval gagnait une course, était gardé à vue. Dans toutes les maisons de rendez-vous un employé de la préfecture, installé au bureau, prenait note des entrées. Et, sur l'observation de M. le préfet de police, que la vertu rend heureux, les personnes bienfaisantes, les fondateurs d'œuvres charitables,

les généreux donateurs, les épouses délaissées et fidèles, les citoyens signalés pour des actes de dévouement, les héros, les martyrs étaient également dénoncés et soumis à de minutieuses enquêtes.

Cette surveillance pesait sur toute la ville; mais on en ignorait absolument la raison. Quatrefeuilles et Saint-Sylvain n'avaient confié à personne qu'ils cherchaient une chemise fortunée, de peur, comme nous l'avons dit, que des gens ambitieux ou cupides feignant de jouir d'une félicité parfaite, ne livrassent au roi, comme heureux, un vêtement de dessous tout imprégné de misères, de chagrins et de soucis. Les mesures extraordinaires de la police semaient l'inquiétude dans les hautes classes et l'on signalait une certaine fermentation dans la ville. Plusieurs dames très estimées se trouvèrent compromises et des scandales éclatèrent.

La commission se réunissait tous les matins à la Bibliothèque royale, sous la pré-

sidence de M. de Quatrefeuilles, avec l'assistance de MM. Trou et Boncassis, conseillers d'État en service extraordinaire. Elle examinait, à chaque séance, quinze cents dossiers en moyenne. Après une session de quatre mois, elle n'avait pas encore surpris l'indice d'un homme heureux.

Comme le président Quatrefeuilles s'en lamentait :

— Hélas, s'écria M. Boncassis, les vices font souffrir, et tous les hommes ont des vices.

— Je n'en ai pas moi, soupira M. Chaudesaigues, et j'en suis au désespoir. La vie sans vice n'est que langueur, abattement et tristesse. Le vice est l'unique distraction qu'on puisse goûter en ce monde; le vice est le coloris de l'existence, le sel de l'âme, l'étincelle de l'esprit. Que dis-je, le vice est la seule originalité, la seule puissance créatrice de l'homme; il est l'essai d'une organisation de la nature contre la

nature, de l'intronisation du règne humain au-dessus du règne animal, d'une création humaine contre la création anonyme, d'un monde conscient dans l'inconscience universelle; le vice est le seul bien propre à l'homme, son réel patrimoine, sa vraie vertu au sens propre du mot, puisque vertu est le fait de l'homme (*virtus*, *vir*).

» J'ai essayé de m'en donner; je n'ai pas pu : il y faut du génie, il y faut un beau naturel. Un vice affecté n'est pas un vice.

— Ah çà, demanda Quatrefeuilles, qu'appelez-vous vice?

— J'appelle vice une disposition habituelle à ce que le nombre considère comme anormal et mauvais; c'est-à-dire la morale individuelle, la force individuelle, la vertu individuelle, la beauté, la puissance, le génie.

— A la bonne heure! dit le conseiller Trou, il ne s'agit que de s'entendre.

Mais Saint-Sylvain combattit vivement l'opinion du bibliothécaire.

— Ne parlez donc pas de vices, lui dit-il, puisque vous n'en avez pas. Vous ne savez pas ce que c'est. J'en ai, moi : j'en ai plusieurs et je vous assure que j'en tire moins de satisfaction que de désagrément. Il n'y a rien de pénible comme un vice. On se tourmente, on s'échauffe, on s'épuise à le satisfaire, et, dès qu'il est satisfait, on éprouve un immense dégoût.

— Vous ne parleriez pas ainsi, monsieur, répliqua Chaudesaigues, si vous aviez de beaux vices, des vices nobles, fiers, impérieux, tres hauts, vraiment vertueux. Mais vous n'avez que de petits vices peureux, arrogants et ridicules. Vous n'êtes pas, monsieur, un grand contempteur des dieux.

Saint-Sylvain se sentit d'abord piqué de ce propos, mais le bibliothécaire lui représenta qu'il n'y avait là nulle offense. Saint-Sylvain en convint de bonne grâce et fit avec calme et fermeté cette réflexion :

— Hélas ! la vertu comme le vice, le vice

comme la vertu est effort, contrainte, lutte, peine, travail, épuisement. Voilà pourquoi nous sommes tous malheureux.

Mais le président Quatrefeuilles se plaignit que sa tête allait éclater.

— Messieurs, dit-il, ne raisonnons donc point. Nous ne sommes pas faits pour cela.

Et il leva la séance.

Il en fut de cette commission du bonheur comme de toutes les commissions parlementaires et extra-parlementaires réunies dans tous les temps et dans tous les pays : elle n'aboutit à rien, et, après avoir siégé cinq ans, se sépara sans avoir apporté aucun résultat utile.

Le roi n'allait pas mieux. La neurasthénie, semblable au Vieillard des mers, prenait pour le terrasser des formes diversement terribles. Il se plaignait de sentir tous ses organes, devenus erratiques, se mouvoir sans cesse dans son corps et se transporter à des places inaccoutumées, le

rein au gosier, le cœur au mollet, les intestins dans le nez, le foie dans la gorge, le cerveau dans le ventre.

— Vous n'imaginez pas, ajoutait-il, combien ces sensations sont pénibles et jettent de confusion dans les idées.

— Sire, je le conçois d'autant mieux, répondait Quatrefeuilles, que dans ma jeunesse il m'arrivait souvent que le ventre me remontait jusque dans le cerveau, et cela donnait à mes idées la tournure qu'on peut se figurer. Mes études de mathématiques en ont bien souffert.

Plus Christophe ressentait de mal, plus il réclamait ardemment la chemise qui lui était prescrite.

CHAPITRE XIII

M. LE CURÉ MITON

— J'en reviens à croire, dit Saint-Sylvain à Quatrefeuilles, que, si nous n'avons pas trouvé, c'est que nous avons mal cherché. Décidément, je crois à la vertu et je crois au bonheur. Ils sont inséparables. Ils sont rares; ils se cachent. Nous les découvrirons sous d'humbles toits au fond des campagnes. Si vous m'en croyez, nous les chercherons de préférence dans cette région montueuse et rude qui est notre Savoie et notre Tyrol.

Quinze jours plus tard, ils avaient parcouru soixante villages de la montagne,

sans rencontrer un homme heureux. Toutes les misères qui désolent les villes, ils les retrouvaient dans ces hameaux, où la rudesse et l'ignorance des hommes les rendaient encore plus dures. La faim et l'amour, ces deux fléaux de la nature, y frappaient les malheureux humains à coups plus forts et plus pressés. Ils virent des maîtres avares, des maris jaloux, des femmes menteuses, des servantes empoisonneuses, des valets assassins, des pères incestueux, des enfants qui renversaient la huche sur la tête de l'aïeul, sommeillant à l'angle du foyer. Ces paysans ne trouvaient de plaisir que dans l'ivresse; leur joie même était brutale, leurs jeux cruels. Leurs fêtes se terminaient en rixes sanglantes.

A mesure qu'ils les observaient davantage, Quatrefeuilles et Saint-Sylvain reconnaissaient que les mœurs de ces hommes ne pouvaient être ni meilleures ni plus pures, que la terre avare les rendait avares, qu'une

dure vie les endurcissait aux maux d'autrui comme aux leurs, que s'ils étaient jaloux, cupides, faux, menteurs, sans cesse occupés à se tromper les uns les autres, c'était l'effet naturel de leur indigence et de leur misère.

— Comment, se demandait Saint-Sylvain, ai-je pu croire un seul moment que le bonheur habite sous le chaume? Ce ne peut être que l'effet de l'instruction classique. Virgile, dans son poème administratif, intitulé les *Géorgiques*, dit que les agriculteurs seraient heureux s'ils connaissaient leur bonheur. Il avoue donc qu'ils n'en ont point connaissance. En fait, il écrivait par l'ordre d'Auguste, excellent gérant de l'Empire, qui avait peur que Rome manquât de pain et cherchait à repeupler les campagnes. Virgile savait comme tout le monde que la vie du paysan est pénible. Hésiode en a fait un tableau affreux.

— Il y a un fait certain, dit Quatre-

feuilles, c'est que, dans toutes les contrées, les garçons et les filles de la campagne n'ont qu'une envie : se louer à la ville. Sur le littoral, les filles rêvent d'entrer dans des usines de sardines. Dans les pays de charbon les jeunes paysans ne songent qu'à descendre dans la mine.

Un homme, dans ces montagnes, montrait, au milieu des fronts soucieux et des visages renfrognés, son sourire ingénu. Il ne savait ni travailler la terre ni conduire les animaux; il ne savait rien de ce que savent les autres hommes, il tenait des propos dénués de sens et chantait toute la journée un petit air qu'il n'achevait jamais. Tout le ravissait. Il était partout aux anges. Son habit était fait de morceaux de toutes les couleurs, bizarrement assemblés. Les enfants le suivaient en se moquant; mais, comme il passait pour porter bonheur, on ne lui faisait pas de mal et on lui donnait le peu dont il avait besoin. C'était Hurtepoix, l'innocent.

Il mangeait aux portes, avec les petits chiens, et couchait dans les granges.

Observant qu'il était heureux et soupçonnant que ce n'était pas sans des raisons profondes que les gens de la contrée le tenaient pour un porte-bonheur, Saint-Sylvain, après de longues réflexions, le chercha pour lui tirer sa chemise. Il le trouva prosterné, tout en pleurs, sous le porche de l'église. Hurtepoix venait d'apprendre la mort de Jésus-Christ, mis en croix pour le salut des hommes.

Descendus dans un village dont le maire était cabaretier, les deux officiers du roi le firent boire avec eux et s'enquirent, si, d'aventure, il ne connaissait pas un homme heureux.

— Messieurs, leur répondit-il, allez dans ce village dont vous voyez, à l'autre versant de la vallée, les maisons blanches pendues au flanc de la montagne, et présentez-vous au curé Miton; il vous recevra très

bien et vous serez en présence d'un homme heureux et qui mérite sa félicité. Vous aurez fait la route en deux heures.

Le maire offrit de leur louer des chevaux. Ils partirent après leur déjeuner.

Un jeune homme qui suivait le même chemin, monté sur un meilleur cheval, les rejoignit au premier lacet. Il avait la mine ouverte, un air de joie et de santé. Ils lièrent conversation avec lui.

Ayant appris d'eux qu'ils se rendaient chez le curé Miton :

— Faites-lui bien mes compliments. Moi, je vais un peu plus haut, à la Sizeraie, où j'habite, au milieu de beaux pâturages. J'ai hâte d'y arriver.

Il leur conta qu'il avait épousé la plus aimable et la meilleure des femmes, qu'elle lui avait donné deux enfants beaux comme le jour, un garçon et une fille.

— Je viens du chef-lieu, ajouta-t-il sur un ton d'allégresse, et j'en rapporte

de belles robes en pièces, avec des patrons et des gravures de modes où l'on voit l'effet du costume. Alice (c'est le nom de ma femme) ne se doute pas du cadeau que je lui destine. Je lui remettrai les paquets tout enveloppés et j'aurai le plaisir de voir ses jolis doigts impatients s'agacer à défaire les ficelles. Elle sera bien contente; ses yeux ravis se lèveront sur moi, pleins d'une fraîche lumière et elle m'embrassera. Nous sommes heureux, mon Alice et moi. Depuis quatre ans que nous sommes mariés, nous nous aimons chaque jour davantage. Nous avons les plus grasses prairies de la contrée. Nos domestiques sont heureux aussi; ils sont braves à faucher et à danser. Il faut venir chez nous un dimanche, messieurs : vous boirez de notre petit vin blanc et vous regarderez danser les plus gracieuses filles et les plus vigoureux gars du pays, qui vous enlèvent leur danseuse et la font voler comme une plume. Notre maison est à une

demi-heure d'ici. On tourne à droite, entre ces deux rochers que vous voyez à cinquante pas devant vous et qu'on appelle les Pieds-du-Chamois; on passe un pont de bois jeté sur un torrent et l'on traverse le petit bois de pins qui nous garantit du vent du nord. Dans moins d'une demi-heure, je retrouverai ma petite famille et nous serons tous quatre bien contents.

— Il faut lui demander sa chemise, dit tout bas Quatrefeuilles à Saint-Sylvain; je suppose qu'elle vaut bien celle du curé Miton.

— Je le suppose aussi, répondit Saint-Sylvain.

Au moment où ils échangeaient ces propos, un cavalier déboucha entre les Pieds-du-Chamois, et s'arrêta sombre et muet devant les voyageurs.

Reconnaissant un de ses métayers :

— Qu'est-ce, Ulric? demanda le jeune maître.

Ulric ne répondit pas.

— Un malheur? parle!

— Monsieur, votre épouse, impatiente de vous revoir, a voulu aller au-devant de vous. Le pont de bois s'est rompu et elle s'est noyée dans le torrent avec ses deux enfants.

Laissant le jeune montagnard fou de douleur, ils se rendirent chez M. Miton, et furent reçus au presbytère dans une chambre qui servait au curé de parloir et de bibliothèque; il y avait là, sur des tablettes de sapin, un millier de volumes et, contre les murs blanchis à la chaux, des gravures anciennes d'après des paysages de Claude Lorrain et du Poussin; tout y révélait une culture et des habitudes d'esprit qu'on ne rencontre pas d'ordinaire dans un presbytère de village. Le curé Miton, entre deux âges, avait l'air intelligent et bon.

A ses deux visiteurs, qui feignaient de vouloir s'établir dans le pays, il vanta le climat, la fertilité, la beauté de la vallée. Il leur offrit

du pain blanc, des fruits, du fromage et du lait. Puis il les mena dans son potager qui était d'une fraîcheur et d'une propreté charmantes; sur le mur qui recevait le soleil les espaliers allongeaient leurs branches avec une exactitude géométrique; les quenouilles des arbres fruitiers s'élevaient à égale distance les unes des autres, bien régulières et bien fournies.

— Vous ne vous ennuyez jamais, monsieur le curé? demanda Quatrefeuilles.

— Le temps me paraît court entre ma bibliothèque et mon jardin, répondit le prêtre. Pour tranquille et paisible qu'elle soit, ma vie n'en est pas moins active et laborieuse. Je célèbre les offices, je visite les malades et les indigents, je confesse mes paroissiens et mes paroissiennes. Les pauvres créatures n'ont pas beaucoup de péchés à dire; puis-je m'en plaindre? Mais elles les disent longuement. Il me faut réserver quelque temps pour préparer mes

prônes et mes catéchismes : mes catéchismes surtout me donnent de la peine, bien que je les fasse depuis plus de vingt ans. Il est si grave de parler aux enfants : ils croient tout ce qu'on leur dit. J'ai aussi mes heures de distraction. Je fais des promenades; ce sont toujours les mêmes et elles sont infiniment variées. Un paysage change avec les saisons, avec les jours, avec les heures, avec les minutes; il est toujours divers, toujours nouveau. Je passe agréablement les longues soirées de la mauvaise saison avec de vieux amis, le pharmacien, le percepteur et le juge de paix. Nous faisons de la musique. Morine, ma servante, excelle à cuire les châtaignes; nous nous en régalons. Qu'y a-t-il de meilleur au goût que des châtaignes, avec un verre de vin blanc?

— Monsieur, dit Quatrefeuilles à ce bon curé, nous sommes au service du roi. Nous venons vous demander de nous faire une déclaration qui sera pour le pays

et pour le monde entier d'une grande conséquence. Il y va de la santé et peut-être de la vie du monarque. C'est pourquoi nous vous prions d'excuser notre question, si étrange et si indiscrète qu'elle vous paraisse et d'y répondre sans réserve ni réticence aucune. Monsieur le curé, êtes-vous heureux?

M. Miton prit la main de Quatrefeuilles, la pressa et dit d'une voix à peine perceptible :

— Mon existence est une torture. Je vis dans un perpétuel mensonge. Je ne crois pas.

Et deux larmes roulèrent de ses yeux.

CHAPITRE XIV ET DERNIER

UN HOMME HEUREUX

Après avoir toute une année vainement parcouru le royaume, Quatrefeuilles et Saint-Sylvain se rendirent au château de Fontblande où le roi s'était fait transporter pour jouir de la fraicheur des bois. Ils le trouvèrent dans un état de prostration dont s'alarmait la Cour.

Les invités ne logeaient pas dans ce château de Fontblande, qui n'était guère qu'un pavillon de chasse. Le secrétaire des commandements et le premier écuyer avaient pris logis au village et, chaque jour, ils se

rendaient sous bois auprès du souverain. Durant le trajet ils rencontraient souvent un petit homme qui logeait dans un grand platane creux de la forêt. Il se nommait Mousque et n'était pas beau avec sa face camuse, ses pommettes saillantes et son large nez aux narines toutes rondes. Mais ses dents carrées, que ses lèvres rouges découvraient dans un rire fréquent, donnaient de l'éclat et de l'agrément à sa figure sauvage. Comment s'était-il emparé du grand platane creux, personne ne le savait; mais il s'y était fait une chambre bien propre, et munie de tout ce qui lui était nécessaire. A vrai dire il lui fallait peu. Il vivait de la forêt et de l'étang, et vivait très bien. On lui pardonnait l'irrégularité de sa condition parce qu'il rendait des services et savait plaire. Quand les dames du château se promenaient en voiture dans la forêt, il leur offrait, dans des corbeilles d'osier, qu'il avait lui-même tressées, des rayons de miel, des

fraises des bois ou le fruit amer et sucré du cerisier des oiseaux. Il était toujours prêt à donner un coup d'épaule aux charrois embourbés et aidait à rentrer les foins quand le temps menaçait. Sans se fatiguer, il en faisait plus qu'un autre. Sa force et son agilité étaient extraordinaires. Il brisait de ses mains la mâchoire d'un loup, attrapait un lièvre à la course et grimpait aux arbres comme un chat. Il faisait pour amuser les enfants des flûtes de roseaux, des petits moulins à vent et des fontaines d'Hiéron.

Quatrefeuilles et Saint-Sylvain entendaient souvent dire, dans le village : « Heureux comme Mousque ». Ce proverbe frappa leur esprit et un jour, passant sous le grand platane creux, ils virent Mousque qui jouait avec un jeune mopse et paraissait aussi content que le chien. Ils s'avisèrent de lui demander s'il était heureux.

Mousque ne put répondre, faute d'avoir réfléchi sur le bonheur. Ils lui apprirent en

gros et très simplement ce que c'était. Et, après y avoir songé un moment, il répondit qu'il l'avait.

A cette réponse, Saint-Sylvain s'écria impétueusement :

— Mousque, nous te procurerons tout ce que tu peux désirer, de l'or, un palais, des sabots neufs, tout ce que tu voudras ; donne-nous ta chemise.

Sa bonne figure exprima non le regret et la déception, qu'il était bien incapable d'éprouver ; mais une grande surprise. Il fit signe qu'il ne pouvait donner ce qu'on lui demandait. Il n'avait pas de chemise.

FIN

TABLE

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 10726 1 21.



long sentence 279-80

rire 289-90





